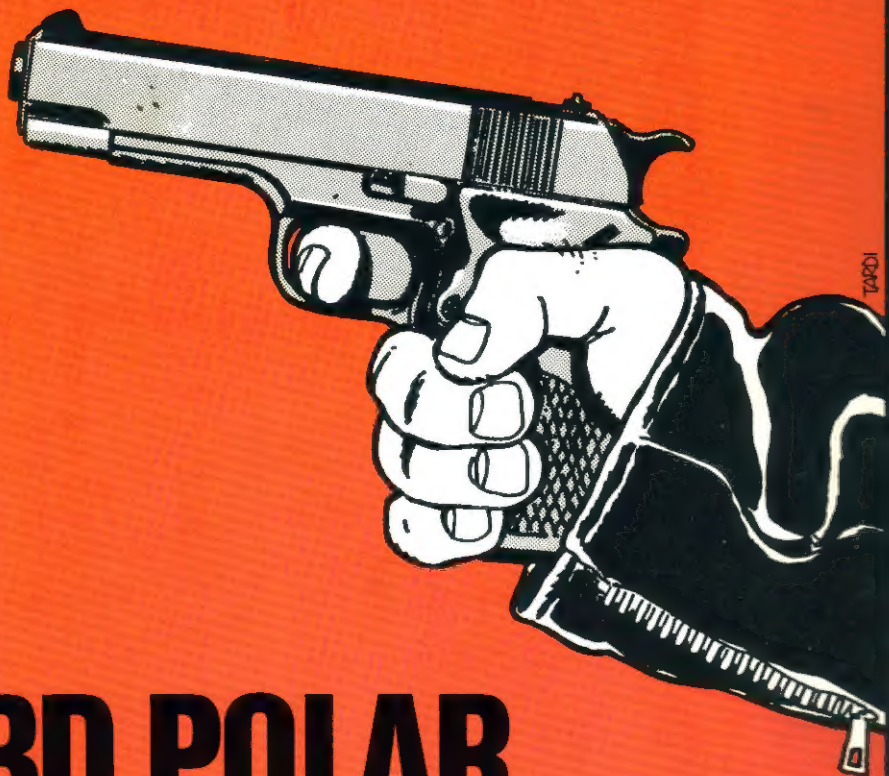


(A SUIVRE) **HORS
SERIE**

20F



BD.POLAR

noces de sang

ADG / ALTAN / BENOIT / BIALOT / BILAL / BINET / BOUCQ / BOUDARD / CABANES / CESTAC / CLAEYS / COCHET / COURCHAY
DALBY / DENIS / DUBRIEU / DUGRAND / DUVEAUX / F'MURR / FRANC / FRANK / GIBRAT / GOFMAN / GOLO / GOOSSENS
GRANGE / LEBRUN / LOUSTAL / MARCELLE / MARGERIN / MATAS / MONTELLIER / MUNOZ / NICOLLET / PAYLOWITCH / PETILLON
POUSSIN / PRUDON / RIEBEN / ROCHETTE / SAMPAYO / SINIAC / SOKAL / TARDI / TILLINAC / VAUTRIN / VEYRON / VIOLEFF

DANS A SUIVRE LES BANDES DESSINÉES SONT COMME ÇA:



CHAQUE MOIS, LISEZ (A SUIVRE)

DAMNED !

Damned ! Ils l'ont fait !

Depuis le temps qu'on murmurait, jasait, espérait.

Après les sourires, les soupirs, les attouchements.

Ils étaient trop dans les mêmes trains, les mêmes kiosques, les mêmes rêves.

Enfin, ils l'ont fait !

Mister Polar a épousé Miss B.D.

Noces de sang.

On craint un max pour les enfants.

Déjà, la liste de mariage déposée à la morgue était craignos : flingues, crayons gras, perfecto, Olivetti, papier Canson, Opinel, bas résilles, tout l'arsenal de l'art cynique et vieilles bretelles.

Et les invités : le gratin des deux familles, les plus fines pointes et les meilleurs tapeurs, la crème du crime, des parias des plus chics salons littéraires.

Tous en jaquette noire.

Quant aux époux, pouah !

Elle, la p'tite B.D., on la voyait venir, avec ses mines, ses traits, ses strips, ses bulles.

Réputation déplorable.

Lui, le mec Polar, pas possible, violent, viveur, et qui cause mal.

Tous les deux dans le même page, ça promet du ramdam. Heureux, les voisins. Et dire que ça se passe aujourd'hui, en France, 1981.

Pendant la marche nuptiale, on a tapé leur album de famille. Vous l'avez entre les mains.

Motus ! Il se fait tard, dis...

Et le polar, c'est des images, non ?

je vais pas vous faire un dessin.

Et la b.d. c'est des histoires, oui ?

je vais pas vous faire un discours.

Moteur !...



POLAR-BAZAR

Dans la boutique du polar, on trouve des trench-coats, des chiens policiers, des femmes fatales et des supermen, des ringards et des rues sans joie.

Les dessinateurs y sont venus, ils ont choisi leur bonheur. Ils sont repartis avec leur jeu sous le bras et se sont enfermés chacun avec, qui dans sa cave d'immeuble, qui dans son mas en Provence. Ils sont revenus pour voir, à la rentrée. Pendant l'été, ils avaient fait la planche.

Vous savez comment ils sont, ces bizarres, ce sont des gens qui parlent avec les mains, surtout quand ils ont des crayons au bout des doigts. Ils racontent des histoires en fin de repas, comme tout le monde, mais l'histoire est sur la nappe en papier.

Les histoires, les voici. Du polar et du vrai. Pas étonnant, ils sont habitués à ouvrir les yeux, ils prennent leurs modèles dans la rue, vous savez pas qu'ils vous voient, les sournois, et toc, ils vous croquent. Ils savent tout sur vos

habitudes de James Bond, vos œillades de Marilyn, vos strabismes de Columbo. Ils voient la vie en noir et blanc, ils la dessinent, la racontent, la décortiquent, ils sont des auteurs de polar.

Dans la boutique du polar, on trouve la B.D. en bonne place. Parce que ceux qui écrivent avec leurs pinceaux, ils font un peu mieux mon neveu que ceux qui écrivent comme des pieds.



Des souris et des livres

Les armes aux vestiaires, les poings ne sont pas de mise, ici, pas de mise au point non plus. Nous revoici dans les courants noirs de la littérature, avec beaucoup d'images. Le polar, répétons-le, c'est des images. Harlem ou Paris, Lyon ou l'East End. Des trains, des gares, des hôtels borgnes et des châteaux douillets. Etats d'âme ? et ta sœur.

On ne va pas encore une fois vous refaire l'historique, ni le descriptif et le profil et l'ambition, etc., des collections, des tendances entre le polar de gauche ou de droite, le nouveau-néo et l'ex-rompol et le futur auteur qui monte et untel qui descend.

Il y a suffisamment d'auteurs en France et ailleurs pour satisfaire tous les goûts. Il y a des auteurs de romans noirs qui sont plus littéraires que d'autres et d'autres qui sont plus noirs, et il y a des auteurs de romans d'avant-garde qui glissent vers le genre noir.

Quand Raphelson tourne *le Facteur sonne toujours deux fois*, nul ne s'interroge pour savoir comment il en est arrivé là. De *Five easy pieces* à *Stay Hungry*, il a toujours filmé des comportements, des marges et l'Amérique. Il n'a pas radicalement changé de genre.

Le genre polar, s'il existe, c'est une question d'œil. Ni sous-genre, ni sur-genre. Ce qu'il y a de plus vrai dans le polar, la vie brute, la description des comportements, l'ellipse, la rapidité, le tempo, cela se retrouve dans des romans classés hors-polar. L'éti-

quette polar appartient surtout à la couverture, à l'habitude, la facilité de choisir son nanan là où l'on sait le trouver, tel rayon du supermarché du livre.

"813", avec bonne foi, défend le polar. Mais est-il attaqué ? Qui lui en veut ?

Il y a des collections, des livres, des prix, et des auteurs, des lecteurs. Le polar n'est pas plus l'avenir de la littérature que la femme n'est l'avenir de l'homme, et cependant nous aimons les femmes et le polar. Nous n'aimons pas tous les mêmes femmes ni les mêmes polars, mais alors ? Il n'y a pas plus de nouveau polar que de nouvelle femme.

On a parlé de renouveau du polar, en arguant de la mauvaise forme du roman français actuel. Humm. Polar-pur contre roman-mou. Non. Nous aimons mieux Duras que Demouzon, et nous aimons mieux Charyn que Pierre-Jean Rémy, et nous n'en tirons aucune conclusion.

Il y aura encore des débats, des polémiques et des coups de gueule, sans doute, qui ne serviront rien ni personne. Il n'est question ni de hache de guerre ni de calumet de la paix. Même juchés sur leur "œuvre" kolossal, nos auteurs sont encore bien petits, vus du balcon d'où la postérité les observe.

On aura oublié jusqu'au mot "polar" qu'on se souviendra encore de l'incendie du supermarché dans *O d'ingos, ô châteaux*. C'est tout, et c'est juste.

H.P.









Il n'empêche que le roman policier, achemé à prêter aux choses un sens caché, rapproche le monde matériel d'un monde spirituel auquel il correspond. (Jean-Louis Bory)

CELUI QUI RESTE

ou le plus grand hold-up littéraire du vingtième siècle

par Paul Pavlowitch

La littérature c'est la vie. Une évidence. Et la vie c'est le mensonge, la mise en scène. Donc, le roman est mensonge. Paul Pavlowitch et son fameux tonton Macoute ont voulu jouer les Bonnie & Clyde de la littérature. Hold-up réussi qui a fait couler de l'encre et du sang.

La littérature ne fait pas de cadeau. Comme la vie : mort d'homme.

Le plus facile n'est pas pour celui qui reste.

Le P.38 avait fait son apparition très tôt. Pas question de l'oublier.

Dans cette histoire de vie, de mort et de création, on trouverait le crime, le fric et la Loi. Du vrai travail d'artiste.

Après tout, il n'était pas le premier. Beaumarchais avait rendu des armes aux Yankees et Conrad trafiquait bien pour les Carlistes, depuis Marseille.

A la fin, notre auteur donna même un cadavre.

Fallait pas oublier non plus les quelques milliards secoués dans l'Affaire. Normal, dans le fond, le vrai de vrai, ça a de la valeur.

Une histoire indélébile. Avec le bleu de la Méditerranée et le blanc éblouissant d'une finca sertie dans les brouillards où vivaient l'auteur et la victime du plus grand hold-up littéraire du vingtième siècle.

Pour l'instant, il s'était tiré silencieusement, les bras tendus vers le ciel sans réponse, dans son patio ombré, face à Puerto Andraix, Majorque, la grande bleue à ses pieds et un Monte-Cristo coincé entre les dents.

La grande vie, quoi !

Je posais ma valoches sur le carrelage de faïence. Il faisait frais ici. Toutes ces ombres étaient encore bienveillantes. Qui sait, ça s'éterniserait peut-être.

- Amigo ! Assieds-toi. Il se redressait. Il avait son idée.

- Tu t'es déjà demandé combien ça pouvait aller chercher, la Tolson d'or...

C'était plutôt une remarque qu'une question, mais ça ouvrait les horizons. Fallait voir.

Une histoire peut se conter longtemps, si on n'attrape pas froid aux yeux trop tôt. Lui, l'argonaute, naviguait depuis toujours.

Comme c'était une histoire vraie, elle mêlait sans pudeur tous les genres. Le beau monde et les bas-fonds.

A la fin de l'automne, il avait frappé les trois coups.

Changement de décor. Le Lido à Paris, Champs-Élysées. Il voulait absolument voir le nouveau spectacle. Dans l'après-midi, j'avais acheté une moustache macédonienne. Épaisse et tirant sur le roux, elle ne me quitterait plus pendant cinq ans.

Il avait revêtu son vestiaire de gangster berlinois de la haute-

époque : un échappé de Mahagony. La lippe mince, l'œil clair plissé sous la fumée du havane. En fil-à-fil noir et violet. La liquette sang-de-pigeon.

Au-dessus de nos têtes, pas loin, les Blue-Belles mastiquaient de leurs longues cuisses. C'était parfumé et métallique. Sous la ligne dressée et fragile de leurs seins, il m'avait glissé deux mots de plus.

- Une histoire de masques... quelques confetti... et voilà !

C'était lui, Brecht. J'étais là aux ordres.

Puisque c'était du vécu, les couleurs n'étaient pas en Eastman-color. Pas du toc, non. Des fois même en noir et blanc. Surtout dans les couloirs des maisons d'édition et des cabinets d'avocats. Plutôt le genre à Simenon : avec le feutré et le guant. Le monde grouillant et larvaire des indices et des comptables de l'art. Les W.C. de la culture.

Heureusement, l'histoire était pour de bon. Elle ferait danser au son de sa mazurka grinçante tout le personnel de ces cabinets-là.

Plus tard, quand il eut tout écrit, il fit une place au P.38. D'un seul et même coup de feu, il acheva son œuvre, fourna la victime et créa la légende.

La réalité - cette salope - ripostait durement. L'homme était assassiné. Ce fut alors le temps des curateurs. La morgue. Retour au noir et blanc.

La culture, elle, allait tout rafler. Tout avaler. Le vrai et le faux, le bon et le mauvais, les œuvres et la mort. Elle gagnerait encore et en ressortirait avec de belles couleurs aux joues.

Comme une toute jeune femme, après l'amour.

Ça vous donne l'envie de faire banco. Continuer. Sauter d'une invention à l'autre. Garder l'énergie, éviter les merdeux, et faire gaffe parce que le héros vieillit souvent mal. L'hyperréalisme est délicat à porter.

Mais, vu le reste, il n'y a pas à hésiter. De Villon à E.A. Poe, de Dostoevsky à Norman Mailer, la vraie vie est un polar.

Cavalier seul. Entre le suspens et le destin. La littérature quand même à l'horizon, magot mirifique à garder en mémoire.



LE CHIEN POLICIER

.DOCUMENTAIRE.

on aurait tort de croire que la seule vue d'un malfaiteur peut provoquer chez le chien policier un réflexe d'agressivité...



En fait, depuis Darwin, on sait que le chien policier n'a, personnellement, rien à reprocher au malfaiteur, seul un long travail de dressage l'a rendu ainsi.



autrement, passé sa semaine de quarante heures, le chien policier redécouvre un père de famille benoît qui regarde, comme vous et moi, les variétés du samedi soir à la télé.



mais, pourquoi le chien, par exemple, la vache ou le pinguin ? ne peut-on penser rationnellement, que, génétiquement parlant, certaines espèces ont une prédisposition à l'agressivité ?

La réponse est : oui !

un Chromosome de berger allemand observe au microscope, n'offre, à première vue, aucune particularité...



son comportement est, même celui de n'importe quel autre chromosome de chien. (lancez-lui un globe, il vous le rapporte sans saccader.)



introduisons maintenant, avec des "hyark, hyark" de jubilation courtoise, un chromosome de malfaiteur qui observe-mous ?



le nombre diploïde (2n) du berger allemand se situe sur le pauvre nombre haploïde (n) sans doute du malfaiteur et le monde avec une incroyable férocité.

Certaines espèces d'animaux, sont donc bien "programmées", dès avant leur naissance pour jouer des rôles déterminés.

L'éthologiste Konrad Lorenz dans ses essais sur le comportement animal, estime que les animaux pouvant porter un emploi d'auxiliaire dans la police, peuvent être classés en deux catégories bien distinctes :



ET LES SALES COUS MAIS C'EST QU'ILS MORDRAIENT



en ce qui concerne les oies, outre le fait que leur degré d'intelligence ne dépasse pas celui d'une blague, (mais cet élément ne conduit pas à un autre déterminant pour être admis dans la police) deux objections sont très vite avancées au cours des séances d'entraînement...

1 L'OE N'A PAS DE DENTS! (hé oui)



2 QUESTION ODORAT: ZERO!

D'après Lorenz, les capacités olfactives de l'oe se limitent essentiellement au traçage de chou et à la feuille de salade dont cet animal est très friand.

il est donc vain de demander à une oe de suivre un malfaiteur à la trace. (à moins que celui-ci, hypothèse hasardeuse quoique fort improbable, n'ait, au préalable, pris soin de glisser dans la poche de son costume: veston l'un des deux légumes cités plus haut.)



plus sérieuse, on remarque, fut l'idée d'utiliser le chien comme chien policier.

Le Chien n'est pas un animal mauvais en soi. Livré à lui-même, il n'est pas rare de le voir au milieu des prés verdoyants, gambader folâtement en cueillant des roses blanches pour sa folie maternelle...



chez le Chien, le "BON FOND" est un élément naturel de la personnalité. Il va donc falloir amener progressivement son BON FOND vers un MAUVAIS FOND. Le schéma ci-dessous, vous aidera à mieux comprendre.

BONFOND → MAUVAIS FOND

→ étant la représentation graphique de "vers aller vers".

on va donc déformer progressivement la vision du chien en substituant dans son esprit, à ses pulsions saines et naturelles, leur antithèse, transformant ainsi sa perception des beautés de ce monde en un gros cacahouant.



à cette fin, on fait porter au chien des lunettes à boules, dans lesquelles on glisse une série de calques qui vont s'interposer entre l'objet vu et son regard. EXEMPLE: on montre au chien une photo de Luther King. Aussitôt, son naturel prime:



on lui glisse alors le calque "sale mécré" et la vision du chien s'est trouvée d'autant transformée.



Le procédé est chaque fois répété avec des calques: "communistes", "gauchistes", "loubards", "bougnoules", "dirigeants", etc. Ce stade de l'entraînement prend fin quand le chien, dans l'aide de ces calques, est capable de faire la différence entre un "crouille malodorant" et un "bon patriote fleurant bon l'eau de cologne St Michel".



appréhender la situation est une chose, passer à l'action en est une autre. Il faut apprendre au chien à mordre. C'est la rôle de l'appâteur.

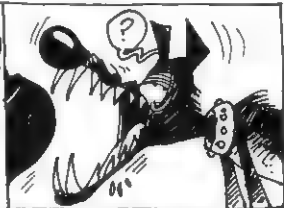
"L'appâteur" est une sorte de mime Marceau du dressage, qui va interagir devant le chien et mes yeux éblouis, le rôle d'un malfaiteur à mine patibulaire et à l'air balaine particulièrement repoussante.



au bout d'un moment, l'appâteur finit par être tellement agaçant avec son mime et sa musique de Mozart, que le chien a envie de le mordre, et ça tombe bien, parce que, justement, c'est le but recherché.

MAIS, ATTENTION!

un Chien bien dressé ne doit pas mordre n'importe où n'importe comment...



il ne doit mordre QU'A l'endroit où le bras de l'appâteur est protégé par une enveloppe matelassée en fonte/béton.



parvenu à ce stade de l'entraînement, il ne reste plus qu'à lui donner un nom.

maintenant, le chien est à maturité, prêt à passer à l'action au seul son de la voix de son maître. Un malfaiteur tente-t-il de s'échapper, l'ordre d'attaque :



auvitôt, le chien se
bêve...



ses oreilles se dressent
sur sa tête...



son sang bat partout...



son regard s'injecte...



ses dents se montrent...



ses lèvres écumont...



ses naseaux jument...



son poil se hérissé...



sa gorge gronde...



son estomac se noue...



sa rate se dilate...



son coccyx se dévise...



son échine frissonne...



quel magnifique spectacle!



Pour terminer, je voudrais
ajouter que le Chien poli-
cier n'est pas seulement
misé pour la répression.
(En fait, elle n'occupe que
98% de son activité)
Le chien policier a des
fonctions beaucoup plus
pacifiques, qui font
appel à son flair...

1,3% pour le dépistage des
trafiquants de crack, de
cocaïne, de morphine, d'opium
ou de cannabis...



et 0,1% pour la
recherche de survivants
dans des trous de
style catastrophe



Chienet.

Il y avait un flic sur le bord du trottoir. Il était de service ou attendait une bonniche, on n'aurait pu dire. Il paraissait s'ennuyer ferme, et avait l'air d'un bon bougre. Après tout, c'était peut-être un faux.
Nestor Burma - Léo Malet

PUCE-TOI DE LA QUE JE M'Y METTE

par Pierre Marcelle

La FNAC étant le mammoth de la librairie, il fallait bien une puce quelque part. Elle existe : si ça vous dérange, allez traîner du côté du marché Secrétan. Les bons lecteurs s'y retrouvent, et Pierre Marcelle y a jeté l'encre.

Vie de quartier, officine exigüe et sombre, Puce, qui fut banquier, a tout laissé pour la vie du livre, il est à présent un honnête homme qui lit, boit, conseille et se marre.

Fétichistes de la Série Noire cartonnée, adorateurs des jaquettes blêmes et vestales des sacrés textes, allez vous faire mettre !

Il n'entre pas dans mon propos de vous convaincre que mon libraire est mieux fourni que ses collègues des quartiers plus huppés de Montparnasse ou du Palais-Royal, déjà célébrés par les magazines à papier glacé, depuis que *black is beautiful* en littérature. Mon libraire n'envoie pas ses catalogues à la presse spécialisée pour mythifier le millésime de 1275 âmes ou telle version originale des Neiges d'antan, ni ne fait officier à sa caisse l'arnière-petite fille de Dashiell Hammett, en fourreau de soie mauve fendu jusqu'aux oreilles, pour faire bandouillier le client. Pourtant, mon libraire est noir, autant que mon tailleur est pauvre, autant qu'éthylisme que mon bognat.

Tous tiennent enseigne dans une rue grise du quartier des Buttes-Chaumont, qui lèche le cul du marché Secrétan, par-delà les ruines du C.E.S. Pailleron, repeint en bleu électrique et orange mécanique, à gerber, comme disent les jeunes qui le fréquentent.

Cet environnement a servi Dominique, lequel a fait de son échoppe (librairie Puce) le centre pataphysique de son arrondissement. Le XIX^e arrondissement, quartier Américain, c'est la campagne et c'est Broadway, c'est vert et c'est bleu, avec la montagne des Buttes-Chaumont et la mer du canal de l'Ourcq frontalières. De Belleville à Flandre, de squatt en stock, sa réputation n'est pas culturelle. Et pourtant, en vérité, je vous le dis : les jeunes gens modernes vivront là, dans cinq ou dix ans, parce que les rades à Ramadan de Crimée ou de Stalingrad chantent encore après deux heures du matin, tandis que grincet les échelles et maillent les gouttières, à l'unisson.

La première fois que j'ai mis les pieds chez Dominique, c'était un samedi. J'y ai trouvé un ancien banquier détroqué, les Lettres de Chaudier à vingt balles (la première édition Bourgeois) et une atmosphère. Depuis, j'y reviens, j'y téléphone, j'y bois, j'y lis, j'y mange, j'y songe, j'y gîte - ce que faire en un songe... - et j'y gis.

C'était un samedi, durant l'été d'il y a deux ans. Aujourd'hui, si je ne les connais tous, les piliers de ma librairie, tous me connaissent.

Je vois Gaby, qui passe signaler les bonnes affaires, il a renoncé au petit commerce de l'auto-école, et chine pour l'Armée du Salut, à vingt mètres sur le même trottoir. Il a chaud au cœur et au cul tous les soirs, et sa vie est quotidienne. C'est pas trop tôt Gaby a tué sa femme, il y a longtemps, outre-Quévrain. Un fait divers, une histoire belge... Je croise souvent Jackie, qui est girondine,



Illustration Gofman

mais ne sort pas sans son homme : Gégé n'est certes pas fanéant, qui passe des heures à faire semblant de chercher du travail. Pour ça, s'habille. Et c'est bien lui le plus beau, lorsqu'il a crû ses Santiago's et brosse son Borsalino. Employeurs qui ne faites fêta à Gégé, vous êtes laids. Gégé est honnête depuis plusieurs années. Il n'aime pas les staliniens, moi non plus ; c'est comme ça qu'on est devenu copains.

Dupont vient moins souvent, depuis qu'il cause dans le poste, à San Remo, chez les gauchistes. Yvon, le poissonnier, est là pour l'apéro, et l'illustre Gofman pour la sortie des écoles. Car il y a quatre établissements scolaires autour et à l'entour de mon libraire, et

en permanence, des bataillons de gredines de quinze ans ferme débordant des trottoirs pour dévaler la rue, vers le métro, franchissant parfois le seuil pour demander la Peste de Camus. (On leur dit qu'il n'y a plus en rayon que le choléra, qu'elles ont pas le choix, et on ngole dans leurs mèches blondes, et ça nous fait du bien.) Jean-Charles est fidèle, et, avec Jean Paul, qui s'est fait photographe dans le *Matin-Magazine* esqualité de manager de "Lili Drop" et Jean-Luc, le prof de lettres, on écoute Frehel, Georges Milton, Charlie Parker, Lester Young, Billy Holiday, et, pour le rock, rien que des classiques, parce qu'on n'est plus tout jeunes.

Y'en a plein d'autres, bien sûr, mais je vous raconte pas tout. Des mères qui font tourner la boutique en pleurnichant pour du Gérard de Villiers, du Cronin ou du Demouzon, qui fait très fort chez Dominique depuis son passage à *Aujourd'hui Madame*. Des auteurs, aussi, dont on attend qu'ils soient partis pour dire du mal.

On parle peu littérature, chez mon libraire, mais on en parle brièvement, intensément. On dit des choses définitives, comme des snobs. En ce moment que j'écris, Dominique promeut Bernard Malamud, Maurice Pons, Albert Paraz, et les valeurs sûres, Léautaud, Thomson, Fallet, Goodis. Pourquoi parler encore littérature, chez Dominique, puis que, depuis que Dominique est installé, tout le quartier parle littérature ? Mais ça ne signifie pas qu'en cas d'absolue nécessité, on ne peut pas encore s'y procurer un feu.

C'est vrai. La gidouille tétulaire du Père Ub qui surveille la caisse à Phynance s'est enflée, et la gloire de Dominique ne tardera plus à se répandre dans l'univers entier. Déjà, nos bons amis ont annexé un cours de l'école de jeunes filles, un peu plus haut, dans la classe de Jean-Luc, ou Prudon et Gofman ont conféré, l'hiver dernier (Prudon qui docte comme Gide, et Gofman qui boxe comme Cravan : ils ont fait un malheur). Déjà, la Rotonde, un peu plus bas, place Stalingrad, est devenu restaurant annexé. Tous les vendredis 13 que le calendrier fait, s'y réunissent la société du même nom "Vendredi 13", le club le plus fermé de Paris, dont le siège social est chez mon libraire. Déjà, la province et la banlieue ont entériné la notoriété grandissante de mon libraire, en déléguant leurs représentants prestigieux de "Choc comidor", à Lyon (Rhône) et de "Candlelight Book Shop", à Saint-Maur (Val-de-Marne), pour prendre langue...

Pierre Marcelle a publié Terrain lourd (Fayard Noir)





DESSOUS NOIRS ET STRIPS POLAR

Pourquoi dessiner des rues sordides, des malfrats, des vamps vulgaires, plutôt que de gentils petits Mickey ? Six dessinateurs nous répondent, ils définissent leur univers et s'expliquent.

CLAEYS

Claeys, Jean-Claude, réside près d'Avignon. Il ne va pas pour autant au festival.

Des polars, j'en ai lu, mais je n'en lis plus, non. Ça fait partie de l'enfance, ça. C'est quand j'étais petit, j'avais trouvé dans un placard la *Même Vert-de-Gris*. Je suis tout de suite rentré dedans une atmosphère que j'ai reconnue.

À présent, je ne lis plus, je ne vais pas non plus au ciné, j'habite dans le Vaucluse, mais si je vais à Avignon, ça n'est pas pour aller voir une toile. La BD, pour moi, c'est avant tout une histoire d'œil. Les décors. Alors j'enregistre je me balade dans les docks désaffectés, le quartier des Goudes à Marseille en automne, la banlieue de Liège, l'hiver, avec le vent. Des atmosphères typées, qu'on re-

connait. Mon œil, c'est mon outil de travail, c'est ma sensibilité. Les villes balnéaires l'hiver, les espaces déserts, les endroits où il s'est passé des choses, qui se souviennent, c'est un peu romantique, je sais, mais j'aime ça, Carné, Prévert, et le polar, avant tout, c'est romantique.

Je me suis exilé exprès. J'ai vécu à la ville, Paris, XIX^e, ces quartiers chics, comme on sait, et basta, j'ai suffisamment emmagasiné pour partir et exploiter mon stock d'images.

Je pense souvent, comme j'y vis, à dessiner la campagne, la beauté, une certaine pureté, un érotisme de volets clos et d'ombres bleues, dans la chaleur, des éclaboussures d'eau et de soleil, un hymne à la vie, et puis merde, ça revient. Paris, rue St-Denis, les peep-shows, les putes et la pluie.

... Tous mes rêves de belles histoires finissent en romans crades.



Whisky dreams (Ed. du Cygne)/Megnum Song (Ed. Casterman/Coll. les Romans (A Suivre)/Paris Fripou (Ed. du Fromage)

GOLU

Golu, 33 ans, vit à Montmartre. Il collabore avec son copain Frank, 39 ans.

Le polar est le meilleur moyen de raconter quelque chose, des histoires qui touchent à la réalité telle qu'on la voit et la vit. Le plus court chemin de l'œil à la vie.

Frank et moi dévorons les polars, Chandler ou Hemingway, bien sûr. Récemment, j'ai lu *Le Pavé brûlé*, d'Evan Hunter (alias Ed MacBain) et *Nécropolis*, d'Herbert Libermann.

Le lieu et le sujet de nos histoires, c'est la ville. Barbès, Pigalle, jusqu'où on vit. Mais ça pourrait être Anvers, New York, Londres ou

Le Caire. Au Caire, j'ai vécu pendant plus d'un an. J'ai bourlingué en Méditerranée, mais à présent, il faudrait franchir l'Atlantique. New York, la ville qui fait ressembler Paris à la province.

Frank écrit les scénarios, je dessine. Ça fait longtemps qu'on se connaît. On voulait faire quelque chose en commun. On a trouvé la BD.

Mes goûts vont vers Tardi, Muñoz et Sampayo, Hugo Pratt, et Trambler et Jano, qui ont bien pigé la banlieue.

La musique est importante, dans ce qu'on fait, aussi bien les vieilles chansons de Mac Orlan que le rock.

En chantier, comme toujours, plusieurs histoires. Et comme on est des habitués du flipper, on a un album qui sort chez Albin Michel : *Same Player Shoots Again*.



Ballades pour un voyou (Bouquins Charlie) / Same Player Shoots Again (Ed. Albin-Michel)



Violeff, barbu.

Du polar ? .. non, enfin, j'en lis par intermittence, je ne suis pas un fanatique. Je peux en lire cinq ou six d'affilée, comme ça, et avoir le flash pour un titre : le *Sonneur*, d'Ed MacBain, une délectation, ou *Vendredi 13*, de Goodis.

Mais il faut l'avouer, la BD, c'est pas du polar, elle emploie des moyens différents. Dans le polar, la mort, c'est dur, c'est violent, alors que dans la BD, dans ce que je fais, la mort n'a pas le même rôle, c'est désirable.

Le décor joue beaucoup, en bande dessinée, je n'ai pas un goût morbide pour la misère, mais j'habite Saint-Ouen... Humm... Et je subis ce glissement naturel vers des images sinistres

Et le futur, l'auteur, c'est pas mon truc, je n'ai aucun penchant pour la science-fiction, et je me laisse aller vers des histoires sombres, actuelles. J'ai beaucoup aimé *Griffu* de Tardi et Manchette, j'aime aussi le graphisme de Muñoz et Sampayo. Un dessin non rationnel, qu'on prend en plein dans l'estomac, on en sort ému, touché, comme d'un film. Pour les autres, je n'ai pas la même émotion. Je n'ai pas le goût du dessin d'humour, aucune disposition dans ce sens.

Comme beaucoup, j'ai été influencé par Tardi, décors et personnages. (Petite précision : je travaille en collaboration avec mon papa.)

J'ai actuellement un projet d'album... mais... chut ! Pour l'instant, je vis de mon salaire de prof de dessin, dans un lycée qui prépare les jeunes au brevet de technicien en art graphique. Roulez jeunesse !



SOKAL

Benoît Sokal, 27 ans, père de Canardo.

Le polar est réaliste, quand la BD ne l'est pas. Il permet de raconter des histoires d'aujourd'hui mais aussi de dériver à partir du réel. Il est l'univers normal du citoyen moyen. On peut dire qu'il est social, dans un sens.

Il n'est pas nécessaire de mener une enquête, d'aller fourrer son nez partout. Le regard et l'imagination suffisent, avec la vie telle qu'elle est. Je transpose dans le genre animalier parce que les animaux sont un monde qui existe par lui-même, donc, le polar animalier, c'est la rencontre de deux mondes, du réel et de l'imaginaire.

Dans un polar ou une BD, l'action est forcément plus rapide que

dans la vie de tous les jours ; on y trouve un amalgame de personnages et d'actions qui, a priori, n'ont rien à voir entre eux. C'est une transposition, une recomposition du réel. Le polar, pour moi, c'est une culture en général, pas seulement des livres. C'est aussi des films, des séries B, des tics et des trucs, toute une ambiance. On y baigne.

Why a duck ? Un canard flegmeux ? Ce Canardo s'est dessiné par élimination, il convenait mieux, c'était un problème technique. C'est Columbo, ce filic qui touche dans les séries TV.

Mais je vais laisser de côté les animaux et le polar, pour un temps, j'ai en projet une grande aventure exotique, une BD d'aventures racontée comme un polar, parce que c'est le seul genre qui ait vraiment une dynamique. Dans un polar, on ne traîne pas, le lecteur n'a pas le temps de s'ennuyer, il est pris d'emblée.



Canardo (Ed. Pepperland) Le Chien debout (Ed. Castelman/Coll. Un auteur (À suivre))

DUVEAUX

Michel Duveaux, 30 ans, ex-condisciple de Sokal à l'école d'Arts plastiques Saint-Luc de Bruxelles.

Je n'ai pas vraiment choisi le "genre polar" : c'est venu comme ça, sans doute l'influence des années 50/60 en France. Une époque que j'ai vécue à Besançon, dans l'épicerie de mes grands-parents : bistrots, épiceries, merceries... une sorte de nostalgie de l'avant-américanisation, la nostalgie, aussi, du cinéma français.

Il y a eu beaucoup de Série Noire, à Lyon, sur les quais, 10 pour 10 ! Et je devore, en ce moment, les nouvelles de Chandler, qui sont adorables.

Pour mon album *Pierrot le Fou*, j'ai lu et relu Simenon. C'est une ambiance, une manière de raconter tout à fait typiques, beaucoup

plus que Léo Malet, qui, sur une trame parisienne, structure une fiction à forte influence américaine.

Je vis de la bande dessinée depuis quatre ans environ. J'ai entamé une série de "Chroniques provinciales", dans laquelle évoluent des personnages qui vivent loin de Paris : précisément dans la campagne franc-comtoise. Se mêlent à ces fictions, construites sur des faits divers, des souvenirs familiaux, des impressions, des anecdotes. Je travaille actuellement sur le troisième album de cette série : là, je mets en scène trois acteurs français spécialisés dans le peplum ou le policier, qui bavardent sur le quai de la gare de Dijon. Nous sommes en 1963, un jour calme, quelques instants plus tard éclatera la terrible catastrophe ferroviaire de Montbard.

Côté BD, j'aime évidemment Tardi, Milton Caniff, mais aussi, beaucoup, ce que font les frères Varenne dans *Charlie Mensuel* ; *Ardeur*, par exemple, est un superbe album. Quant à mon "itinéraire", je crois que c'est ma rencontre avec Bazooka qui a été décisive.



Pierrot le Fou/L'Affaire Fourneux (Ed. Glénat/Coll. BD Noire).

MONTELLIER

Montellier, Chantal, polémique et politique.

Je n'avais pas de goût spécial pour le roman policier, le mythe ni l'histoire policière en tant qu'histoire. Le déclic est venu d'ailleurs, de ce qui s'est accéléré à une certaine époque bien datée dans la police : les bavures. Le roman policier part d'une relation justicier/coupable, juge/assassin, et les truands, les chasseurs et entre eux la chasse

Dans *Andy Gang*, ce qui est dominant n'est pas la chasse au

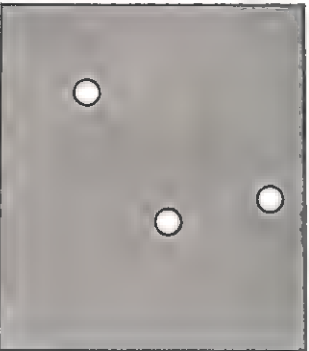
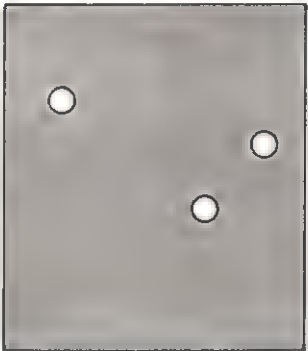
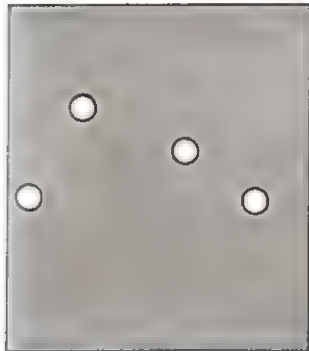
coupable, c'est la manière dont la chasse est menée.

La police, à une époque encore très récente, représentait un pouvoir démesuré face aux citoyens, les autres, avec le bon et le mauvais profil : noir ou blanc, adret ou ubac. Le délit de "sale gueule" était sévèrement puni, il fallait être clean, ou suspect. Basanés, négres, jeunes, cheveux longs étaient immédiatement contrôlés.

C'est cette réalité là qui m'a poussée vers le genre noir, cette absurdité et cette inégalité des citoyens face à la police.

Je travaille actuellement sur une politique-fiction, *Wonder City* : l'héroïne en sera la ville, avec tout ce qui s'y trouve.

10 IMPACTS DE BALLES TIRÉES À PARTIR D'UN PISTOLET D'ALARME TRANSFORMÉ EN 6,35...



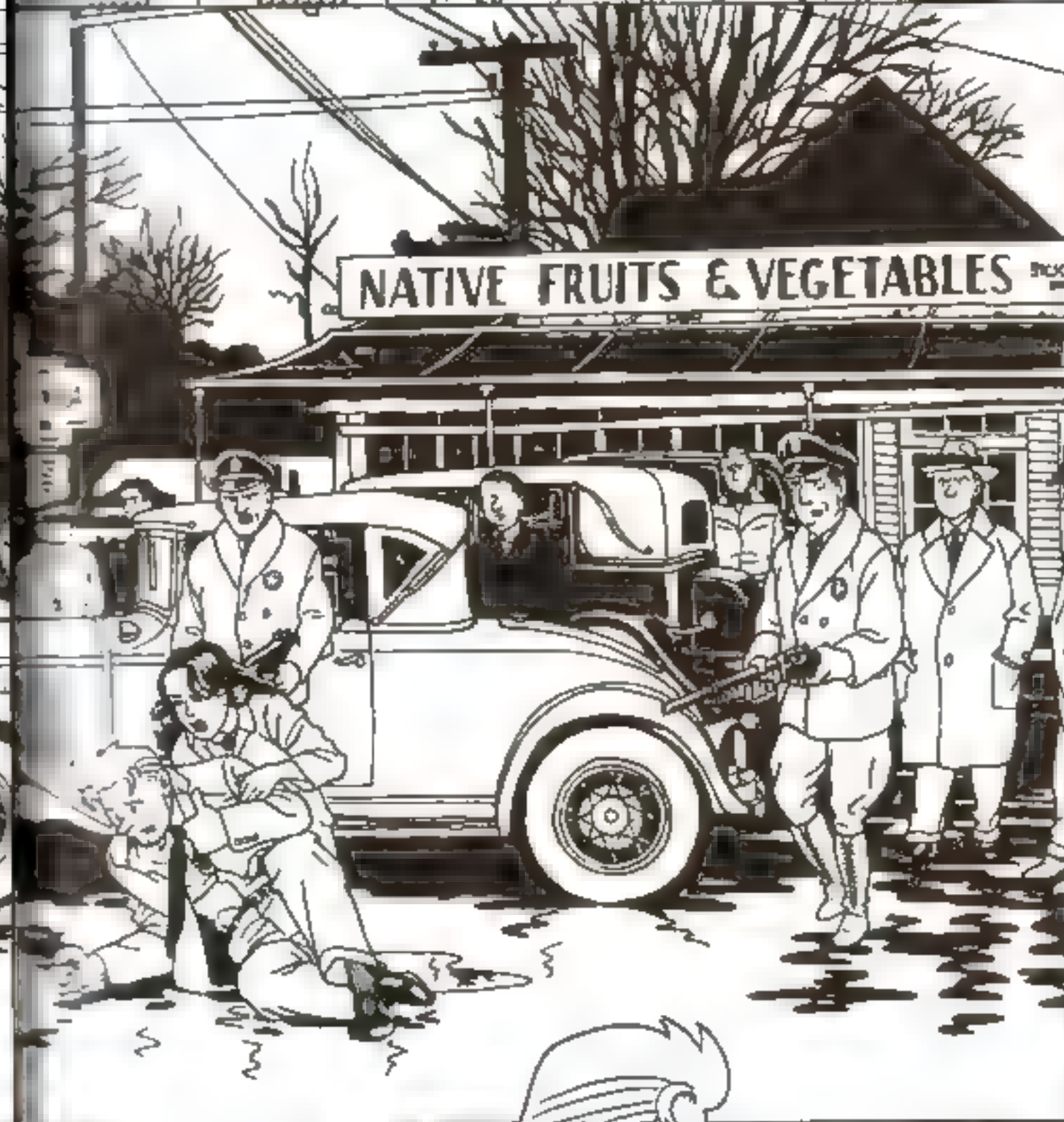
1996/*Andy Gang/Shelter/Andy Gang et le tueur de la Merne/Joyeux Noël pour Andy Gang* (Ed. Les Humanoïdes associés)/*Blues* (Ed. Kesseling)/*Les rêves du Fou* (Ed. Futuropolis).

FALL GUY

BOUC ÉMISSAIRE. PIGEON. FRA...UCKER. POIRE. CORNED-BE...



par
TED BENOIT



Le roman redevient roman, c'est-à-dire un miroir des réactions de l'homme au sein de la collectivité où s'insère son existence... Et le récit n'est plus policier que parce qu'il existe une police dans le monde. (Roger Cailliois)

FOLITTERAIRE

par Alain Dubriou

Quand le défilé d'écrire fait le même bruit que le cliquetis des menottes que l'on porte aux poignets, on ne s'interroge pas sur l'instantané de la chose. On a dix ans pour y réfléchir, à l'ombre.

C'est le temps qu'a passé Dubriou dans les centrales. Il Fa passé à survivre et à écrire.

Ça vous laisse le temps pour la floriture et la haine. On ciselle ses mots à coups de rasoir.

Les jeux de mots sont les maux du JE et le délire transpire sous la poésie brute. Critique de la raison dure, les mots s'affolent et s'évadent, et telle phrase doucement s'apprivoise, comme les pigeons du prisonnier d'Alcatraz.

Le wagon brinquebalait comme un balcon classé monument préhistorique sous le vent sibérien, il charriait dans ses soutes des grumeaux d'humanité molle rongée de sarcophages, détenus en scaphandre de drap qui entrevoient l'âge d'or pour la fin de la décadence. L'engrenage des charters du rail propulsait toute une écume de convicts vers des terres futures à base de matraques ventrues, de suaire en sueur, de lentilles sucées au fond de cages mitoyennes, laboratoires de la mort pénitentiaire, colossales verrues sous les verrous de vos consciences impeccables.

Après nombre d'écluses grillagées le soir tomba sur moi. Il portait un trousseau de clés. La peur s'en vint après, maîtresse dévouée, duègne sans gêne aux dents gâtées. Lovée à mon chevet, elle prit le pouls

pitait comme une casserole sous un déluge d'acier au milieu d'une foule gémissante. Le fleuve gris, au-delà de mes barreaux, ne ramollissait pas le lent orgasme sophistiqué des aiguilles de mes souvenirs, tandis que la nuit paraissait tomber de plus en plus tard, à moins que ce ne fût le jour. Le vacarme de mes propos secrets faisait gémir les dents survivantes au sein de ce camping surpeuplé de momies hâves surchauffées comme dans une cage à lions.

J'avais la faim d'écrire comme un dard, pour m'en aller vers une manne boréale, très au-delà des scribes, tournée vers l'essentielle nourriture d'amibe dans l'abîme aux ailes de lotus.

La violence ne naît pas dans le fumier en bas de l'échelle, elle s'apprend comme un alphabet parallèle après l'expérience du mépris et de l'exclusion cultivés, elle descend du haut des dieux mineurs aux appétits ostentatoires et se multiplie en boutures. Otages d'un système fripé qu'il nous appartenait de repasser à la faveur de ses sommeil, je voulais être une tourmente à moi seul.

Je trouvais déplorable que les pendards faisant la loi sur les antennes ou dans les magazines ne fussent pas davantage saignants. À peine dignes d'une exécution sommaire. Des larves douées de jargon.

Je voulais être la mort majuscule, l'exécuteur d'une œuvre haute, me ressaisir de l'ombre autour de foyers froids, ou découper des paniques en tranches au Kalachnikov, qui encore, embrocher sur ma baionnette d'encre des sections de casés, de pacons confits, goncourables, pêteux, me rafraîchir.

Je songeais à ce qu'il faudrait balayer de fange pour inventer un espace plus respirable, sans béton-pâte ni tentacules de plastique, scorpions géants à gyrophares, et sarcophages farcis de stéréotypes.

Mémoire s'absente quelques jours, insistant pour enfanter seule de plus affreux des seins, fuyant les rumeurs délatrices auprès des femmes sages. Le parc à bourdonné de longs vertiges d'insomnie. Contre le choix de disparaître qu'elle fit, des périodes rêvées s'écoulèrent parmi les faisceaux de la lune mobile, autour de la toile tendue sur cette table de cellule portant la cicatrice des mégots à sa bordure, avec la forme assistant d'un vieillard, en visite chez moi, Giono l'ancien sage dont l'œil de gygne consume l'impuissante ossature d'enclume gelée.

Un autre maître sans marteau assurait que je m'échinerai en vain contre les sectes Fanfreluches, pétales, falbalas, je ne voulais enfler avec. Chanter la nature, oui, avec des yeux de bubons et famine. L'inanition de la beauté, je la recrachais en purulences poétiques, couleurs de nisseaux qui s'exhalent aux bornes de vos cathédrales. Ne restait que la déraison. Avec une lyre chargée d'indum et par rafales je verrais alors s'agiter les haillons des convicts, dans la plus noire densité de cloportes au mètre carré de dortoir, fertiles fumures des taudis, j'irais débouffler à la face des gloires citadines sur un mode que ne serait pas rigoureusement esthétique, mes foirons de plomb fondus finiraient bien par déranger même la démarche révolutionnaire saccadée sur tapis rouge.

Trop de richesse effraie, on me mit tricard de la parole. Refusant de passer la main, et la langue au cul des preux combattants de la frime, je poursuivis seul mon chemin rocailleux de racaille.

J'adressai à la ronde un bonjour désinvolte à la compagnie des squelettes, en toute sympathie autarcique non polluée de Quoi ni de Khormont, je n'écrivais pas un album bérésineux, sentencieux glacis, une encyclopédie parano-y-a-qu'à-faire, pas une bulle papissante ni lune de fiel aux bermudes des cajolés, comme il me plut d'en décrocher plus tard au hasard des fragments de haine demeurés entre mes dents, pas un exploit de style pouvant rivaliser avec les météores prestigieux qui bombardent bobards et dégueulés story sur le vache vecteur des canaux asservis à messieurs S.P., à quoi bon balancer d'autres voyous me souf-

Photos Gamma



de mon sexe qui éjaculait un torrent d'images. Au fil de mes artères j'entrevois les scories, les bubons de nicotine, les anévrysmes de l'alcool, les fissures, les replis nauséabonds. Et en deçà de leur apparence une forme affleura, longue femme au baiser précieux qui déposait des œufs de poésie à la charnière de mes os.

Entre mes phalanges blanches s'élevait un stylo, senneux à double sens. Que fais-tu ? J'écrais à Méma Mémoire, une dame qui passe pour jouir d'un savoir infini. Pourquoi la choisir ? Pour que ce ramassage de têtes enfiées de sur autour de moi dégoûline bientôt de saines sous la pioche de mon langage, à l'ombre des fusils de vos cimetières patriotiques. Mais je ne puis rien faire pour avancer ce rendez-vous.

Il fallut me résoudre à voyager seul. Le wagon immobile de la centrale vibrat et cré-



Les fées ont trouvé refuge dans ces endroits communément appelés par le profane : les lieux du crime. Ouvrez le roman policier avec un cœur d'enfant car il est plus près du poème que de la vérité. (S.-A. Steeman)

est ADG, l'éché homo qui slave plus blanc,

Donc, j'écrivais pour moi seul des pami-
nets palpitants sans voir une ombre éri-
sueuse capable de menacer mon opu-
ence vaguement conscient d'avoir raté une
amère de feuilletoniste lucrative vis-à-vis
de laquelle, par mon vocabulaire lon la, dely
des cars denuzière eussent pu se considérer
comme privés de disert, jusqu'à ce qu'un
sire paria de passage me flanquât dans les
aces un nocturne pavé

salut, c'est encore moi! Rapace volublie,
predateur de papier, la mort de beaucoup
sombres! Cocktail acide, on the rocks! Une
âme de fiel, un tiers de punch, beaucoup de
mousse sur mes brèches, un zeste de zénés-
tè aussi, à l'encan des paroles!... Soldes
bureau des adverbies trouvés!... Bazar-
passe des adjectifs!... Quinzaine du moindre
mar!... C'est moi, tu te souviens? Te biles pas
à cubre! En solo, vite fait!... Puis j'inter-
je descends au prochain paragraphe
me efface au bas de casse... Au plaisir de
pas me relire! S'agirait pas que l'on te
me a toi aussi un cénine brassard! Louis-
rdinand, c'est l'hymne!... Torrent d'une
esolue démenée, virulence des fouteur-
collimateur énormément braqué sur le
ronnement des soleils noirs! Et que je
ne, que je t'abhorre! Que je t'abwehr!
Pas ton miroir, hein, toi tout à fait dispos, et
tus, ni dieu ni maître, pas l'oublier!... Si un



oup de braguette magique délivrait ta pro-
prière de ses cartes de France, m'est avis
elle aimerait pas te savoir le doublon de
conque! Tu veux pas être l'embiavé aux
ventures, toi, le joker des flambeurs du
verbe, le claqueur de césure, le nègre ina-
me, l'eunuque du style, l'hongre incarnant,
suron des cons gours! Tu es toi! Dans le
désordre encore, mais ça ferme... Tu en-
des éteules de damnations inflamm-
mes Tu éclateras dans l'innomé!... Véhé-
ment pur tu désaffecteras l'indicible

Soudain moins solitaire, je tombai dans un
arts de maquis aux poches pleines de résis-
sance. Je marchai longtemps dans une
cane peuplée de chats. L'un d'eux, un dur
dur à pelage pâle, m'entraîna de nuit dans
une sorte de village baroque qui me rappelait
le ui de mon enfance, avec des maisonnet



tes aux tuiles rouges disséminées sur les col-
limes, mais il y avait ici des souterrains qu'on
eût pas soupçonnés, et qui formaient un
immense labyrinthe J'errais dans l'interro-
gation de mes fibres jalouses et des volis à
l'abandon sous le vent éternel Derrière une
fenêtre, assis en vis-à-vis dans des fauteuils
Lévathan, une femme et un homme se
regardaient sans voir mes propres orbites
rongées de haine sous le tamis du vent qui
dépeçait les heures Je me retrouvais en ter-
ritoire connu, et repérai soudain un voyeur
au visage philippique et solaire accompagné
d'une fille brune au regard vicieux qui ne res-
semblait pas au souvenir de mon amour perdu

Je m'éveillai! Il faisait nuit Lune d'or à la
hune des miradors Le pas des matons ne
m'embarassait plus. Un long désert bruis-
sant derrière moi J'embarquai sur un radeau
de fer blanc dont les grelots vagissaient dans
la nuit encombrée de couronnes mortuaires
sur quoi je pissais à deux cent cinquante
sexomètres à l'heure sur la route gelée du
désir à la casse. Je me masturbai longue-
ment sur l'oignon de toutes les calottes litté-
raires J'existais à demi-bruit. Je quittai les
galaxies de l'obscur pour un monde d'avant
la mémoire A cheval sur un sateite de
feutre nommé l'atome du soma inconnu, je



l'aperçus enfin, qui sortait de l'ombre en
claudiquant sur le sol de latérite dans un
grondement divin de poubelle

Il n'avait pas changé Tel un serpent,
muait chaque lune Le dessus de son crâne
était de pur granit Il portait un bandeau noir
sur l'œil gauche, le droit semblait de verre
pur. Une fermeture à glissière ceignait son
cou, autour duquel il avait pris ses jambes, ou
ce qu'il en restait, tibias et fémurs et rotules
en guirlandes Pour marcher, il usait d'une
jambe de bois et d'une béquille qui n'avan-
çaient pas au même rythme Les barreaux de
sa cage thoracique pendaient, inutiles,
depuis que son cœur avait fui. Une rivière de
diamants brutalisait sa bouche

Un instant, il me fit penser à un monarque
libéral et déchu Mais je ne fus pas autrement
déçu A l'emplacement usuel du sexe, un
long cou de cygne se dressait, terminé en
pomme d'arrosoir C'était un roman noir

Venus de nulle part, des voix de femmes
lui criaient, attends-moi! Il ne les écoutait
guère, absorbé par le sanglot ininterrompu
d'un saxophone sopranain qui émergeait de
son oreille

Il me demanda ce que je faisais là, comme
une ombre un peu agaçante Je m'avouai tri-
card, fuyard, blafard, sorti de l'âge des cer-
veaux pour me repaître en sa caverne

— Je vois ce que c'est, ricana-t-il Mais on
n'échappe pas aux Gluances!



— Vous qui parlez par énigmes transparentes,
ne me rappelez pas votre nom

Si longtemps qu'il n'était plus mort, qu'on
le nommât Boris Villon, ou François Vian le
temps d'un solo de trompette, au gré de mes
cataclysmes il pouvait aussi bien ressembler
à Big Jim, toutes représentations réunies

Des tuteurs lancés sur les routes pourchas-
saient tous ses reflets antérieurs depuis
l'Alabama

Toute une troupe indéfendable

Et moi, qui n'étais rien, qu'une pustule
dans la crypte, je lui ai emboîté le pas, au
moyen de talons-gigogne, afin de préserver
cette petite brasse de syllabes au cœur, qui
m'encouragerait à rêver, à gerber plus avant,
jusqu'à la reddition de la nuit...

JE SUIS UN VRAI PIGEON VOYAGEUR

(I AM REALLY A HOMING PIGEON)

DESSIN FLORENCE CESTAC. SCENARIO JEAN LUC COCHET. TRADUIT DE L'AMERICAIN PAR GILBERT SIMON BERGER.



CE SOIR-LÀ, IL EN FAISAIT ENCORE UN PLAT. J'ÉTAIS DESCENDU ME RAFRÂCHIR À L'ANNEXE.



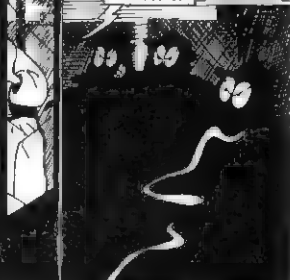
DANS MES VEINES, LE RYE "12 ANS D'ÂGE" NE FIT QU'UN TOUR, JE M'EMPARAI DU CORNICION D'ÉBONITE



C'ÉTAIT DIRT, MON MEILLEUR INDIC



PAR Pitié, V'NEZ VITE, M'SIEUR HARRY ! Y VONT M'FAIRE LA PEAU...



T'SUIS DANS UNE CABINE, À DEUX BLOCKS D'ICI, AU CROISEMENT DE MANITOBA BOULEVARD ET DELGROSSO STREET

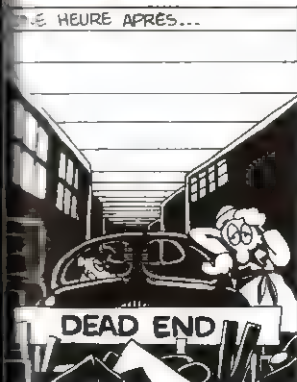
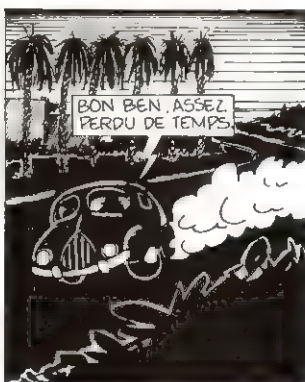


IL N'Y AVAIT PAS UN INSTANT À PERDRE...



UNE MINUTE PLUS TÂRD...









IL ÉTAIT UNE FOIS... ROUMEGOUSE

Il était une fois un grand château, dans le Lot, nommé Roumegouse. Ses tours se perdaient dans les nuages, ses fenêtres donnaient sur la pluie, et la terrasse dominait le Causse de Gramat, et un balcon l'océan. Autour du grand château il y avait un grand parc, et autour du grand parc, il y avait la grande verdure.

Il était la même fois la grisaille de Paris, et dans cette grisaille, quatre auteurs et leurs amis. Il pleuvait sur leurs chapeaux gras.

- Je voudrais bien un chapeau, dit Vautrin.

- Un shako, dit Courchay.

- Un chameau, dit Prudon.

- Un château, dit Bialot.

Ils optèrent pour le château.

Missen et Dugrand, qui sont des journalistes efficaces, se querellèrent, et découvrirent la verdure, le parc, et dans le parc l'immégouse.

Bialot fut le premier à les rejoindre. Suivirent Prudon, et Balby, qui est un illustrateur illustre. Courchay fit du stop et Vautrin l'emmena.

Ils décidèrent alors, une fois réunis dans le silence feutré du château, de quelques activités : respirer, marcher, manger, fumer, écrire, dessiner.

Fébrilement, ils cogitaient autour de la grande table rectangulaire de la salle à manger Louis XIII. Un fantôme haïrait les

couloirs, et dormait dans la plus haute tour. Il était gentil. Tout le monde était très gentil, d'ailleurs, dans ce château, à l'exception, bien sûr, des méchants, qui se trouvèrent heureusement n'être que des personnages de roman.

Ils écrivirent chacun une nouvelle qui eut pour cadre le château, avec ce qu'il faut, dans une nouvelle, de singes (car il y en avait pas loin à leur disposition), de foie gras et de vin (car ils étaient gourmands et assoiffés), d'enfants et de femmes (car ils les aimaient), de crimes (car pas de nouvelle noire sans noirceur), d'imprévu (car pas de nouvelle sans nouveauté) et de toutes ces petites choses qui font le bric-à-brac de l'imagination.

Ils y mirent aussi un peu de style, car le château se dressait imposant.

Ensuite, ils jouèrent aux boules, et régulièrement, l'équipe Prudon-Courchay battit à plates coutures l'équipe Bialot-Vautrin.

Ils sillonnèrent la région, marchèrent dans la grasse et dormirent le roc-amateur. Ils grossirent énormément.

Ils se séparèrent au bout d'une semaine, car la semaine était terminée.

Il était une fois la rencontre du travail et de l'amitié.



UN CERTAIN JIMMY FAST

Une nouvelle de Jean Vautrin, illustrée par Nicollet

D'accord, l'œil gauche de Jimmy Fast était perdu. Il pendait à un fil. Mais le bouton de culotte de droite était tout à fait expressif. Et si Jimmy avait quelque peu perdu ses couleurs, le mois dernier, faute à ce séjour forcé dans Ajax armoiré, il gardait encore un aspect de froide détermination.

Timothée prit Jimmy par les épaules. Il le tourna sans ménagement. Face à lui. En appuyant expressement sur sa gueule de travers.

Jimmy Fast avait des cicatrices qui témoignaient assez de son passé d'aventurier. Cette reprise bleue sur l'estomac, séquelle d'un coup d'épée-légumes. Ce doigt coupé par un couteau suisse à 29 lames. Ou cette oreille sagement décollée.

Autant de preuves de son endurance, non ?
Et encore, bougre, il y avait pure au sujet de sa vitalité. Son appétit, par exemple. Jamais vu un être capable de bouffer autant de crêpes surgelées.

Et Tim ne voulait même pas entendre parler de la tache de tomate Ketchup qui déshonorait le ventre de Jimmy. Ni de son penchant pour le whisky.

Ça c'était la pire, son haleine.
- Jimmy Fast boit de plus en plus, dit Tim. Il leva un visage écorché vers son père.

L'homme conduisait vite. Il ne répondit pas.
- Jimmy dit qu'il a une soif d'enfer, insista Timothée. Du sel au fond du gosier... Ses propres mots.

Le père se détourna un bref instant.
Ses cheveux châtains par le vent se plaquèrent un moment sur son visage. Il remonta sa vitre.

- Ne t'impatiente pas, Tim, dit-il. Nous allons arriver d'ici peu.
Le petit rouquin se tassa sur le siège de la décapotable.
- Oh, je ne m'en fais pas pour moi, dit-il simplement. Il regarda du côté de sa poupée de chiffon. C'est juste Monsieur Fast qui s'est permis de se plaindre.

- Un Mafioso ne se plaint jamais, dit le père.
- Dis-lui, toi ? dit Tim. C'est depuis qu'il a perdu sa mère. Son caractère a changé. Sans compter les trois transfusions qu'on lui a faites la même semaine. Des gains de polyester qui coulent maintenant dans ses veines.
L'enfant regarda ses propres poignets. Il portait un pansement de gaze à chacun d'eux.

Le père se détourna. Il ébroua la gosse.
- Oublie tout ça, Tim. C'était juste un mauvais rêve. Et dans moins d'une demi-heure, nous allons retrouver maman. Et la serrer dans nos bras.
Le gosse avançait et recula plusieurs fois sa bouche. Et sa lèvre inférieure se mit à trembler.

- Ah, dit-il, Jimmy Fast est un sacré con. Chaque fois qu'il pense à sa femme, il...

Il avait follement envie de pleurer.
- Est-ce que Jimmy n'a pas été le lieutenant d'Amiello Della Croce ? demanda le père pour faire diversion.

- Si. Pendant cinq ans, chevrotait le petit rouquin. Et aussi porteur-lingues chez Carlo Gambino. Mais ça ne change rien à l'affaire. Il est "émotif".
- Emotif, corrigea le père. Et il ajouta : En somme, il n'a jamais connu Peter Salerno ?

- Nooon, ja-ja-jamais, bredouilla Tim, parce que sa gorge durcissait à vue d'œil. Seulement Aladena Frantianno.

- Un jour, salopard, dit le père.
- C'est loin à côté de la cravate de Jimmy, dit le gosse. Et il se mit à pleurer pour de bon.

Transformé en hôtel, le château de Roumégouse apparut au détour du parc.

Il était assis sur ses tours et digérait lentement Viollet-le-Duc. Deux trois rennis de fenêtres à meneaux, une porte cloquée et des armures plantées aux endroits stratégiques lui assuraient suffisamment de prestige pour qu'il fasse un très convenable château-repas.

Le meilleur de la restauration était toutefois à l'intérieur. L'accueil des hôtes, le luxe des chambres personnalisées par des blasons et, par-dessus tout, une cuisine au-delà de tout soupçon.

Belges et Anglais se disputaient le parking pendant tout l'été. Et là, maintenant, avec le soleil d'hiver, il devait y avoir fort peu de touristes.

Les pneus de la Morgan mordaient sur le gravier. Le petit cabriolet se cala auprès d'une énorme Mercedes.

- Ta mère, dit le père.
Et il attendit, prostré sur son siège. C'était comme si le silence du moteur éveillait en lui le tumulte des événements à affronter.

- Alors ? Qu'est-ce qu'on attend pour descendre ? demanda Tim.
Le père frota son front pour chasser la fatigue. Il dit :
- Promets-moi d'être un petit garçon bien sage.

Le rouquin ouvrit la portière. Il prit pied sur la terre ferme. Il mit un doigt dans son nez.

- Jimmy Fast, dit-il, fera tout ce qui est en MON pouvoir pour que les choses se passent bien. D'ailleurs, je souhaite que ma mère revienne avec nous. Maman sentait affreusement bon.

Elle les attendait dans le bar "Agatha Christie". Une pièce circulaire, toute enrobée de livres. Un endroit de fautes profondes et démodés, propre pour la pipe et pour le crême.

Maman avait une foute allure.
Un tailleur tout à fait Chanel. Des bagues à chaque doigt. Des ombres bleues sur les paupières. Et, dear God, elle sentait affreusement bon.

Tim l'embrassa trois fois. Et quand ce fut son tour de mère de le faire, Diana le fit de travers. Sa bouche devant ses dents comme un sifflet sans sons et qui n'atteignait pas les joues de l'enfant.

- Je fais attention à mon rouge à lèvres, dit-elle.
Jimmy Fast était sur le point de faire la gueule. Mais Tim lui serra le bras suffisamment fort pour que ce saut se le tienne pour dit.

Tim ne voulait pas qu'on juge mal sa mère.
Après cinq minutes au moins passées à grand-chose, les parents se dirent quelques banalités.

Il agitaient leurs glaçons dans leur verre. Tim remarqua qu'ils avaient oublié de ne pas se regarder.

- Dire qu'il y a trois mois, nous étions une famille unie, soupira le père. Et Tim en profita pour redemander un coca. Le genre de boisson qui faisait des bulles infernales dans son estomac mais lui donnait l'impression d'avoir d'autres chats à fouetter.

Tim se demanda ce qu'il pourrait bien leur demander d'impossible. Tel que décrocher la lune, ou avoir le droit de se masturber devant la glace.
Mais Monsieur Fast fit valoir que la provocation n'avancait à rien. Jimmy était punition pour certains trucs. Et les parents avaient l'air si lugubres.

Si bien qu'après avoir fait boire ceux qui avaient soif, ils décidèrent d'un commun accord de monter dans les chambres.

Ils avaient pris chacun la leur.

Tim fit remarquer qu'ils ne resquaient pas de se réconcilier comme ça. Tim fit d'avoir un père et une mère à la fois. Encore moins d'écoeur d'un frère de trois kilos à la naissance comme on le lui avait promis à l'époque où tout allait bien. Impossible, merde, s'il ne dormait pas dans le même lit. Mais personne ne lui répondit.

Et Tim bailla.

Il décida de coucher dans la chambre de sa mère pour le premier soir. Autant se rincer l'œil avec son derrière quand elle se déshabillait.

Lui-même se passa méticuleusement un gant de toilette entre les fesses. Parce que ça démançait bougrement. Les oxyures, il paraît.

Il le fit en fermant la porte de sa salle de bains. Il entendit son père qui disait :

- Diana, ton egoïsme me tue ! Bon Dieu ! Je n'ai voulu qu'une seule chose en te faisant saigner... le bien de ce gosse ! Est-ce que tu imagines qu'il y a seulement quinze jours, Tim s'est ouvert les veines ? Un enfant ! Ton fils, Diana !

Jimmy Fast étouffa aussitôt un fou rire. Il fit remarquer à Tim qu'il avait drôlement bien fait de faire ça, se servir du rasoir rouillé. Parce que, merde, au moins, l'attention était braquée sur eux.

Et Tim s'endormit dans la baignoire.

Le lendemain matin, tout le monde avait l'air de bonne humeur pour le déjeuner.

Tim demanda un chocolat. Il remarqua que son père et sa mère se soulaient. Le beurre salé et la confiture qui faisaient ça.

Les parents de Tim se disaient rarement des choses désagréables en mangeant.



Elle essuyait la bouche, le père dit

- Tim, maman et moi avons à nous parler. Je pense qu'il est temps que tu nous montres le parc à Jimmy Fast.

- Il n'a pas très envie de le voir. La campagne n'est pas son fort, dit Timotée. Mais il leur laissa immédiatement le terrain libre.

Si le tour du château en croissant ses doigts pour que les pourparlers s'achevaient. Pour que sa mère revienne vivre avec eux. Et, quand il eut soigneusement regardé les collines d'érables rouges et la terre du Lot assombrir, alla faire un tour dans la cuisine du château.

C'était un endroit immense et silencieux. Avec des fourneaux parfaitement déraisonnables. Beaucoup de vapeur.

Le chef de cuisine portait une toque. Mais c'était une femme.

Elle avait des yeux de faïence bleue. Elle riait tout le temps.

Elle dit à Tim qu'elle aimait les champignons. Tim lui demanda ce qu'elle préparait de bon pour midi.

Elle lui répondit que c'était des champignons.

Elle lui demanda aussi s'il avait déjà vu une truffe. Il dit que Jimmy Fast en avait vu souvent. En Amérique. Parce que, eh bien, tout pousse en grande quantité.

Il présenta la redoutable Marjorie à cette dame et elle trouva l'Américain bien sympathique.

Puisqu'il était si connaisseur, elle lui fit renifler quelque chose qui ressemblait à une pomme de terre noire et ridée. Puis elle la promena sous le nez de Tim.

- Tu vois cette truffe ? dit-elle. Elle est pour les parents ce soir.

- Ah bon, dit Tim. Mais est-ce que ça n'est pas dangereux ? La dame se mit à rire.

Elle passa à nouveau la truffe sous le nez de Tim. Il fit la grimace et lui demanda si on n'allait pas plutôt bouffer du surgelé, malgré cette histoire de champignons.

- Sûrement pas ici, dit la femme à la toque.

Elle parut si vexée qu'elle lui murmura les talons.

À midi et quart, Tim était de retour dans les chambres.

Il frappa à celle de son père et entra en parlant. Mais il s'arrêta aussitôt. Pas besoin de lui faire un dessin. Sa mère avait pleuré. Le noir qui avait coulé et le bleu aussi. Un mélange pas possible sur son visage gonflé.

Et son père, assis sur le bord du lit, était aussi pâle que le jour où il avait tant ri. Juste avant d'avoir un malaise.

Et une piqûre pour son cœur. Ils descendirent une demi-heure après.

Ils avaient tout effacé sur leurs visages. Maman avait des crèmes pour les yeux. Elle s'était redressée des yeux.

Ils auraient pu passer pour des gens ordinairement heureux, pensa Tim. Ceux qui les regardaient ne pouvaient pas deviner, pensa-t-il. Parfaitement révoltant.

Il décida du coup de ne pas bouffer. Rien que pour les emmerder. D'autant que ça y était, son père et sa mère commençaient à se faire à nouveau des sourires.

- Salade composée et fœ gras chaud, dit la mère.

- Rogons de veau Rocamadour, échola le père.

Il lui toucha la main. Elle ne la retira pas.

- Après, nous prendrons des cabecous du Causse, dit-il encore.

- Et le chariot de desserts pour finir, promit Diana. Elle avait l'air si sensuelle.

- Et toi, Jimmy ? demanda le père.

- Rien, dit Jimmy. Rien et je vous emmerde.

- Comme tu voudras, dit la mère. Tu mangeras quand tu auras faim.

Et elle déplaça sa serviette.

Ils étaient remontés après le café et l'eau de noix, une spécialité du pays.

Ils avaient aussitôt repris leurs vociférations derrière les persiennes.

Tim écouta quelques saloperies qu'ils se jetaient à la tête, puis se retira. Cent fois qu'ils se faisaient les mêmes reproches.

Il retourna à la cuisine et trouva la dame à la toque dans la pénombre. Elle était assise les jambes écartées. Elle fumait une cigarette de répit.

- Tiens, dit-elle, te voilà ? Donne-moi ta marionnette américaine, j'ai cinq minutes pour lui recommander son œil.

Quand ce fut fait, elle regarda Jimmy Fast dans les boutons.

- Il a de beaux yeux maintenant.

- Oui, dit Tim. Mais ses oreilles les cachent.

- Pas grave, dit la dame, de toute façon, il ne nous entend pas.

- Erreur, dit Tim. C'est parce qu'il a la volonté farouche d'être sourd.

Le reste de l'après-midi fut proprement odieux.

Le genre d'emploi du temps à meubler où vous ne savez vraiment pas quoi faire de vos foutues rotules.

À ce propos justement, Tim se mit à gratter une croûte de cicatrisation qu'il avait sur le genou gauche. Il se fit saigner exprès en regardant la télévision du fond d'un fauteuil.

L'appareil était à la portée de tous, pensa Tim.

Aussi appuya-t-il sur une autre chaîne où ils donnaient un western. Tant pis pour le vieil An-

glais qui larmoyait devant un spectacle de gens qui parlaient en faisant de grands gestes inutiles.

Mister Mc Gregor ne protesta pas.

Mais il approcha son fauteuil de celui de Tim. Et se présenta.

Pour parler plus commodément avec son jeune ami, il éleva l'intensité de son appareil contre la surdité. Il se mit à siffler comme une cocotte-minute. Il le fit juste au moment où John Wayne disait quelque chose d'important au sujet de la diligence. Il puait le whisky et devint très ami avec Monsieur Jimmy Fast qu'il prit sur ses genoux.

Mister Fast avait tellement bourlingué qu'il était capable de se l'entendre avec n'importe qui. Mc Gregor était très mécontent sur ce point. Il avait été capitaine de corvette pendant une guerre reculée. Il avait coulé deux fois à pic. Dont une en mer de Chine.

À la fin du film, il tira de son gousset des gouttes contenues dans une petite bouteille. Il en fit tomber trois larmes dans son verre. Et but tout. Jusqu'au bout. Jamais vu une application pareille.

- C'est pour mes vieux boyaux, expliqua-t-il. Mais si j'en prenais trop, je mourrais.

- C'est un poison ?

- C'est un médicament pour les grandes personnes quand elles n'ont





plus rien à perdre, dit le capitaine McGregor. Il avait un cancer. Voie d'eau à babord. Des douleurs abominables.

- Oh God, j'ai ma dose aujourd'hui, marmonna-t-il en se tassant dans son fauteuil.

Ayant ainsi parlé, il porta la main à sa casquette de marine et salua Tim.

- Et maintenant, en route pour les mers de Chine, dit-il.

Il ferma son appareil sonotone et, coupé de l'amère réalité, s'endormit sur le champ.

Tim le laissa dériver un moment sur l'océan. Puis, dès qu'il eut noté un sursaut de satisfaction sur le visage du capitaine, il récupéra Monsieur Fast qui s'ennuyait sur ses genoux.

Monsieur Fast avait la main dans sa poche.

Quand Timothée frappa à la porte de son père, personne ne répondit.

Il entra donc dans la chambre de sa mère. Elle avait des taches rouges de contrariété sur la base du cou. Elle était en train de boucler sa valise.

- Ta mère s'en va, dit la voix brisée du père.

Tim sursauta. Son père se tenait derrière lui. Il avait pris dix ans sur le visage. Ils avaient oublié d'allumer la lumière dans la pièce. Les ombres ne les arrangeaient pas.

- Les parents sont dégueulasses, dit Tim. Tout permis ! Ils n'en font qu'à leur tête ! Ce sont les enfants qui devraient avoir le droit de divorcer.

- Il y a des choses qu'un petit garçon ne peut pas comprendre, dit la mère.

Elle fit un aller et retour de la pendeloque à sa valise. Elle tenait une culotte noire. Elle avait des cernes sous les yeux.

- Les femmes sont des putains, dit Tim.

Il prit aussitôt une gifle derrière l'oreille. Et courut s'enfermer dans les cabinets.

Il baissa son pantalon et se mit sur la lunette pour réfléchir.

En face de lui, Monsieur Fast était étalé de tout son long sur le carrelage.

- Retire ta main de ta poche, salaud, lui dit Tim.

Il ouïgela la poupée à la faire.

Au fond de la poche de Jimmy Fast, il trouva tout de suite le flacon du capitaine Mc Gregor.

Tim prit la manonnette par les épaules et la regarda droit dans les boutons.

- Ce que tu peux être cruel, dit-il à Monsieur Fast.

Après, ce fut le soir.

Et tout le monde s'était à nouveau réconcilié.

En entrant dans la salle à manger, Tim pensait que c'était infâme, une telle hypocrisie devant la terre entière. Et puis ce menu à faire vomir avec toutes ces choses compliquées et écoeuvantes.

Et ses parents encore qui s'extasiaient à la perspective de ce qu'ils allaient dévorer.

Elle, des truffes au champagne. Lui, un tripoux à l'Auvergnate. Quelle horreur.

Et le père qui touchait la main de la mère pendant qu'elle lisait cette foutue recette.

- Moitié vin de champagne, moitié fond de veau brun turé d'un fond braisé... tu te rends compte, chéri ?

- Tu m'as appelé chéri ? s'épanouissait le père. Il transpirait de bonheur.

Dis ? Ça ne t'ennuie pas trop si je reste fidèle au tripoux ?

Il riait.

Les yeux dans les yeux de sa femme. Elle, juste gourmande, qui les rebaissait sur le menu avec un sourire abject. Une sensualité basse.

Elle salivait sur place. Oui, Tim était sûr qu'à cette minute même elle parlait avec de l'eau dans la bouche.

- Dresser dans une timbale d'argent... Réduire des 2/3 le fond de cuisson... Passer au chinois sur les truffes... couvrir et servir aussitôt... ah... ça me donne faim !

- Moi, ça me rend heureux, dit le père. Exactement comme autrefois.

Non mais ! Dégueulasse !

Et en attendant, comble de tout, une soupe aux poireaux pour commencer. Tim repoussa son assiette avec dégoût.

Sous la lampe qui lui faisait des cheveux d'herbes sèches, le père dit à son fils.

- Mange !

Et il l'appa sa soupe. Un poireau fila au coin de ses lèvres.

La mère dit à son fils.

- Mors mange !

Elle avala aussi une cuillerée de soupe. Elle ajouta une pincée de sel dans sa propre assiette. Elle n'avait plus du tout son aspect "intact" du pre-

mier jour. Son visage reprenait des traits anciens. Les mêmes que ceux qu'imaginait Tim quand il s'était ouvert les poignets. Il n'arrivait plus à être indulgent pour cette femme.

Tim pensa bien à son dernier, histoire de lui trouver des circonstances atténuantes, mais Jimmy Fast neura. Le sexe comptait assez peu pour lui.

Son truc, c'était plutôt le moineau. D'ailleurs, il était très concentré sur l'ensemble de la situation.

Tim le consulta du regard et mit carrément son coude dans son assiette. Elle se renversa très convenablement.

- Eh bien voilà ! Tu as gagné, dit le père.

- Il l'a fait exprès, dit la mère.

- Tu seras privé de dessert, dit le père.

En mangeant, il regardait la main droite de sa femme. Diana portait une bague qu'il ne lui connaissait pas. Un saphir ou dieu sait quoi. Il n'avait jamais été capable de reconnaître les pierres.

La mère surprit son regard et rentra sa main à l'abri de son assiette. On aurait dit un crabe tapi sous un rocher.

- J'aime pas les poireaux, dit Tim pour se rendre vraiment désagréable avec ces gens-là.

- J'aimerais bien savoir ce que tu aimes ? dit la mère.

- J'aime le surgle, fit-il. Principalement Findus. Les crêpes au fromage. Et aussi tout ce qui est italien.

Le père leva rapidement les yeux sur sa femme.

- Depuis que tu nous as quittés, dit-il, nous faisons beaucoup dans la pizza surglee.

- Et dans la nouille, dit Timothée. J'aime les bobolino deshydratées par-dessus tout.

La mère fit ce qu'il faut sur un visage pour que ça ressemble à un sourire. Mais le cœur n'y était pas.

Jimmy Fast était bien assez psychologue pour s'en rendre compte.

- Vivement les truffes, dit la mère de Tim. Et après, je partirai comme j'ai dit.

- Rien ne presse. Nous en parlerons après le dîner, dit le père. Il leur servit du Cahors.

- Non, dit la mère. Non, cette fois, c'est inutile d'argumenter. Ma décision est prise.

La serveuse vint à leur table et ramassa les assiettes creuses. Ils se turent.

- Je vais aux cabines et je me grouille, annonça Tim. Houla, ça presse !

Il se leva dans un bruit de chaise. En courant, il tourna le coin du couloir.

Il alla directement en direction du monte-plats. Il trouva sans difficultés la cassolette de truffes au champagne. A côté des autres plats, elle fumait en attendant qu'on la serve.

Timothée se retourna. Il était seul avec Jimmy Fast.

Maintenant, les truffes étaient sur la table.

L'odeur de la nourriture faisait palpiter les narines des adultes. Jamais les parents de Tim n'avaient été aussi proches l'un de l'autre. Ils se regardaient en souriant.

Tim cala son visage entre ses mains. Des vagues ! C'était donc ça le bonheur ? Le p'tit bonheur ? Les yeux de Tim se rétrécirent à l'extrême. Il attendait. Plus qu'à attendre.

- Prends au moins un morceau de tarte, lui dit sa mère. Elle avait un reste de mauvaise conscience.

- Non, non, dit Tim. Rien ! Et pas besoin d'être aimable parce que tu l'en vas, m'man. J'suis pas malheureux.

- Je ne te manque donc pas ?... Elle eut un sourire de ravissement. Hummm !... Aah !... Oooh !... succulent ! exhalait-elle. Elle venait de goûter une truffe.

- Alors, je ne te manque pas ?

- Pas du tout. J'aime autant ne pas avoir mes deux parents sur le dos.

- Oh mais... dis donc, c'est ça qu'il t'apprend, ton père ? Elle avait la bouche pleine.

- Ça. Et que tu nous as plaqués pour un type dans les affaires.

- Mais... Mais je ne te permets pas de me parler sur ce ton. Tu m'entends ?

- Sur 5, dit Tim.

Il mit carrément tout son index dans son nez. Parce que dans vingt minutes, de toute façon, il serait un enfant libre.

- Eh bien ! mais dis quelque chose, toi ! dit la mère au père. Reprends ce petit morveux, entonna-t-elle, mais le cœur n'y était pas.

- Si tes truffes sont si fameuses que ça, dit le père, tu ne devrais peut-être



pas fumer en mangeant.

Mais elle alluma tout de même une cigarette. L'excès permanent des nerfs qui faisait ça. Elle souffla sa fumée par le nez. Elle tremblait. Cause de détachement urbain.

- Pourquoi que t'habites à Paris, m'man ? demanda Tim.

- Parce que le monsieur avec qui je vis est obligé d'être à Paris, dit la mère.

Elle se resservit de truffes.

- Il faut quoi déjà ? demanda Tim.

- Il est un des inventeurs de déconoscope, dit la mère.

Elle écrasa son clope dans un

verre d'eau et piqua un gros mor-

sau de truffe sans son assiette.

Elle l'enroba de sauce. Elle l'en-

roba dans sa bouche un peu

croquée. Elle ferma religieuse-

ment les yeux.

- Déconoscope ? demanda

Tim à son père.

Le père sourit à son fils et re-

monta ses lunettes. Il était plus

sympa que sa femme. Mais telle-

ment faible.

- Comme disait ton grand-père

avant l'inflation, dit-il à l'enfant,

celui qui ne sait pas qu'Erasosthène

est l'inventeur du mésolabe est

un sacré imbécile.

- C'est abusé, dit la mère en

portant sa main à son estomac.

Personne ne sait cela.

- C'est bien ce que je dis, sourit

le père. Nous sommes tous des im-

béciles. Jusqu'à ce que tu me quies-

es, je ne savais pas ce qu'était un

deconoscope.

- Il est niché alors ton Jules ? de-

manda Tim à sa mère. Il mourait

de sommeil.

- C'est... C'est quelque'un qui

travaille beaucoup. Il est très at-

taché à ses recherches.

- Oui, mais tu ne m'as pas ré-

pondu... Il est riche ?

- Pas encore, là ! En fait, cette

affaire de pièces détachées est à sa

charge.

- Une sorte d'Oedipe mécani-

que, en quelque sorte, dit le père.

Elle haussa les épaules.

- J'ai mal à l'estomac, dit-elle.

Essaye de vomir. Et d'ailleurs, je

m'en vais.

Elle repoussa son assiette. Tim serra le bras de Monsieur Fast qui avait

envie de crier de manière stridente.

- Je m'en vais, répéta la mère. Si je veux être à Paris demain matin, il faut

que je m'en aille.

Elle se pencha pour embrasser vaguement le gamin.

- S'il est riche, ton fiancé, il pourrait pas faire crédit à Papa ? dit Tim. Pour

les pensions alimentaires, hein ? Passqu'il rame, papa, à la fin du mois.

- De quoi je me mêle, dit la mère. Elle alla prendre son manteau à la

patère.

- De mon argent de poche, dit Tim. Ppa n'arrive pas à m'augmenter. Avec

le chômage, il suit plus le cours de la vie.

La mère se tenait debout devant le père. Il restait sur place comme s'il

était écrasé par dieu sait quoi.

- Reste encore un peu Diana, dit-il d'une voix morne. Je t'en supplie,

reste.

Il transpirait abondamment.

- Non. Pas de dessert. Rien, dit la mère. D'ailleurs, j'ai mon estomac qui

me brûle à hurler. Toutes contrariétés qui se mélangent.

Elle tendit sa joue à son mari.

- Si tu es vraiment gêné, envoie-moi ma petite enveloppe seulement dans

15 jours, chuchota-t-elle.

Elle fit vaguement signe à Tim. Elle s'élança hors de la salle à manger.

Elle courait presque.

Le père baissa les yeux et repoussa son assiette de tripes en balayant la

table. N'importe comment. Un verre s'inclina et se brisa au sol. La serveu-

se accourut avec un sourire faiblé.

- Plus faim, Monsieur ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Tout lui pa-

raissait gras.

- J'ai fait ce que j'ai pu, dit

Tim. Pas moyen d'être exonérés.

- Oui. Va te coucher, Tim, dit le

père. Merci.

- De rien, p'pa. Je vais me zo-

ner.

Il sortit de la salle à manger

avec Jimmy Fast dans ses bras.

Le père resta seul. Il s'essuya

un œil, voilé par une larme.

- Mademoiselle, dit-il à la ser-

veuse, apportez-moi un café très

fort.

Comme Tim montait l'esca-

lier, il entendit claquer une por-

tière de voiture sur le parking.

Il n'entendit toutefois pas dé-

marmer le moteur.

Il s'assit sur la dernière mar-

che avant d'accéder au palier du

premier étage. Il tourna vers lui

la sale gueule de travers de Mon-

sieur Fast.

- Peut-être est-elle déjà morte ?

demanda-t-il à la poupée. Mais

Jimmy ne répondit pas. Il avait

les boutons qui se fermaient de

sommeil. Jamais vu une consi-

science tranquille comme la sien-

ne.

- Vieux salaud... assassin.

Viens te coucher, ordure, lui dit

Tim.

Il lui enfonça amicalement les

boutons au fond des orbites avec

ses poings. Il se leva en baillant.

Soudain, il y eut des ens et des

piétunements dans le hall du bas.

Timothée se pencha sur la cage

de l'escalier. Il aperçut son père

qui passait en courant.

Aussitôt après, la dame de la

- Mon Dieu ! Et monta les marches quatre à quatre. Elle s'accroupit. Elle

était très pâle en dévissant Tim. Elle essaya de sourire.

- Ta poupée de beaux yeux, maintenant, dit-elle pour être aimable.

- Oui, dit Tim, mais ses oreilles les cachent toujours.

- Pas grave, dit la dame de la cuisine. Demain, nous y ferons un point. Et

puis de toute façon, Jimmy a le physique qu'il mérite. Il ressemble à une vieille

fripouille, tu ne trouves pas ?

- Exact.

- C'est bien ce qu'il est, n'est-ce pas ?

- Oui. Un alcoolique. Mais attention de ne pas parler de ça devant lui. Le

whisky et le chagrin lui donnent un caractère de chien, ces temps-ci.

- Ça, on s'en moque, dit la dame de la cuisine. D'autant qu'il ne nous en-

tend pas.

Les cris reprirent au rez-de-chaussée.

- Erreur, dit Tim. Il nous entend. C'est juste qu'il a la volonté farouche

d'être sourd.

Il arracha brutalement sa poupée des mains de la dame.

- Viens te coucher, super-ordure, dit-il à Jimmy Fast, maintenant, nous

avons beaucoup de surgelés devant nous...

J.V.

Vautrin a publié *Billy the Kick* (Série Noire - Carré Noir - Ed. Mazarine) et *Groom* (Ed. Mazarine - Carré Noir).





Fu-Manchu doit bien avoir exterminé la population d'un pays de l'importance de la Belgique ou de la Suisse. Pourtant il n'est pas antipathique. Sa vie privée est irréprochable au point qu'on se demande comment il a eu une fille... (Jacques Bergier)

ABC du POLAR

Par GEORGES RIEBEN - Illustrations FLORENCE CESTAC

Tout, tout, tout sur le roman noir. Georges Rieben, en un guide exhaustif et précis, dénoue les fils tissés par les spécialistes et offre au profane ce vade-mecum du parfait lecteur, auteur, amateur de polar.

ASSOCIATIONS

En France, il n'y a en fait vraiment qu'une seule, baptisée "813", en hommage à Arsène Lupin et à son créateur Maurice Leblanc.

Et les amis de "Désiré", me demanderont certains ? Eh bien, ils ne se sont jamais constitués en association selon la loi de 1901. Jean Leclercq, créateur du "fanzine" *Désiré*, retrouvait ses collaborateurs bénévoles et ses sympathisants le dernier jeudi de chaque mois dans un café parisien. On parlait beaucoup littérature populaire, feuilletons, illustrés, bandes dessinées et un peu roman policier. Parmi les fidèles : Yves-Olivier Martin, François Bussiès, François Ducos, Roland Straghati, Maurice Dubourg, Patrice Caillot... Jean Leclercq étant mort le 15 août dernier, nous ne savons si ces rencontres se poursuivront.



FAT RITAFIOSO

mouvoir, protéger et défendre en France et à l'étranger la littérature policière par tous les moyens appropriés et dans tous ses aspects : écrits, presse, cinéma, télévision, bande dessinée, cassette...

"813" participe à l'organisation du Festival du roman et du film policiers de Reims, publie une revue trimestrielle, prépare l'édition d'un annuaire de la profession, veut fonder une bibliothèque publique de littérature policière, une cinémathèque publique et assurer la conservation des manuscrits et éditions originales de romans policiers, scénarios de films, originaux de bandes dessinées et toutes les publications concernant la littérature policière.

"813", enfin, entend récompenser les méritants du polar sous toutes ses formes en attribuant une demi-douzaine de prix décernés au cours du Festival de Reims.



PHIL WALDO

"Huit Cent Treize", "Association des amis de la littérature policière", a été créée par Jacques Baudou, Alain Demouzon, Pierre Lebellet et Michel Lebrun, quatre complices, tous membres du jury du Grand Prix de Littérature policière.

Pour adhérer à cette association régie par la loi de 1901 (Journal Officiel du 11 juillet 1980), il faut régler une cotisation annuelle de 100 (cent) francs, à envoyer à M Pierre Lebellet, "813", 14 rue de la Garene, 78350 les Loges-en-Josas (Chèques à l'ordre de "813", les amis de la littérature policière).

Le programme de "813" ne manque pas d'ambition et tous les amis du polar s'en félicitent. L'association a en effet pour but de "pro-



JOE LINDIKO

ASSOCIATIONS ETRANGERES

Il en existe de nombreuses dans les pays anglo-saxons et sur tout le continent américain. Signalons simplement que la *Crime Writers Association* organise sa troisième convention en juin dernier à Stockholm (renseignements auprès du secrétariat de *Crime Writers*

Convention, Stockholm Bureau, Jakobs Torg 3, S-1182 Stockholm, Suède) et que la société des *Mystery Writers of America* décerne chaque année ses "Edgar" du meilleur roman, meilleure nouvelle, meilleur ouvrage critique

CRITIQUES

Titulaire d'une rubrique plus ou moins régulière. Liste non limitative, bien entendu.

- A.D.G. Minute
- Maurice BASTIDE : *le Provençal*
- Dimanche/le Pays Côté
- Jacques BAUDOU : *Enigmatika*

- Pierre LEBEDEL : *Pilote*
- Bernard LE SAUX : *les Nouvelles Littéraires*
- Noël LOROT : *l'Express*
- Charles LOSZYGER : *l'Humanité/Révolution*
- Alexandre LOUS : *le Magazine Littéraire*
- Jean-Patrick MANCHETTE : *Charlie Mensuel*
- Jean-Paul MOREL : *le Matin*
- Michel RENAUD : *le Dauphine Libéré*
- Georges RIEBEN : *Mystère-Magazine/Alibi*
- François RIVIERE : *(A Suivre)*
- Le rage de lire (T.F. 1)
- François de SAULIEU : *les Roulers*
- Jean-Jacques SCHLERET : *Polar/Enigmatika/les Amis du Crime*
- François TRUCHAUD : *Métal Hurlant*
- Jean-Claude ZYLBERSTEIN : *le Nouvel Observateur*



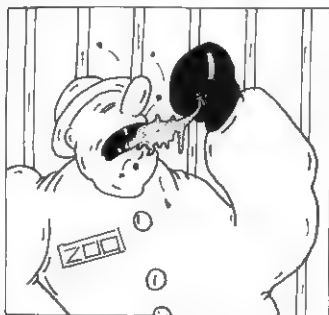
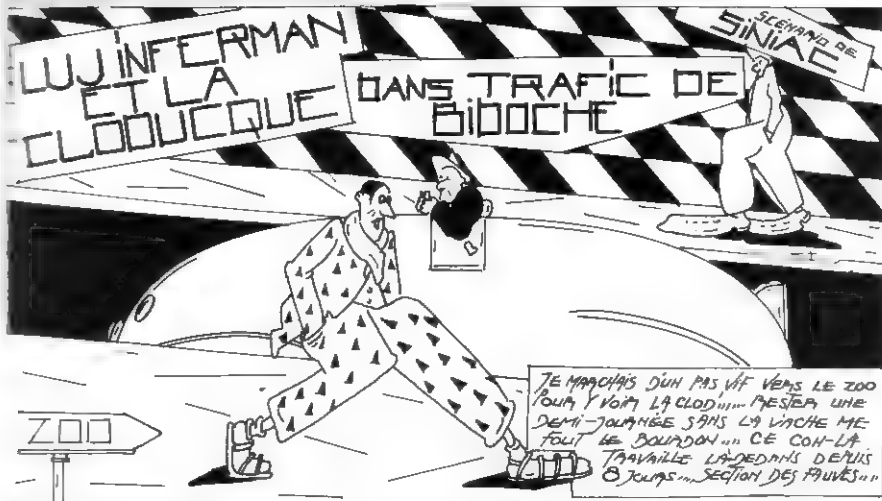
FRED ARX

- Jacques BENS : *France Culture*
- Jean BOURDIER : *Minute*
- Claude COURCHAY : *le Monde*
- Elisabeth DEBOUCHES : *le Figaro*
- Luc DERENNE : *Ouest-France*
- Bernard DRUPT : *la Revue Indépendante*
- Alain DUGRAND : *(A Suivre)*
- Jean-Pierre ENARD : *V.S.D.*
- Maurice BERNARD ENDRÈBE : *le Populaire du Centre/Livres de France/Le Journal du Parlement*
- François GONNET : *France-Inter*
- François GUERIF : *Polar*
- Jacques LEGRIS : *T.F. 1*
- Louise LALANNE : *Mystère Magazine*
- Michel LEBRUN : *Polar/l'Almanach du Crime, etc.*



REX MOLEONE

Suite page 44





FAISE P'MAINT T'AS LES
MEMES GOÛTS
QUE MOI
RISTON.

L'EST MIDI 20. C'EST L'HEURE DU REPAS DES
LIONS. J'ENTRE GAÏNIS AU ZOO ÇA LA CASSÈRE
ME CONVIENT. ELLE SAIT QUE JE NE VIENS PAS
VOIR LES DÊTES SAUVAGES MAIS MON
CAMPARADE LA CLODUCQUE.

J'ENTRE DANS LA FAUVÈRE... JE SURPRENDS LA
CLODUCQUE QUI DISCUTE À VOIX BASSE AVEC
UN GARDIEN DE VRAIS CONSPIRATEURS.
LE WATERGATE DES DÊTES DU CHOU.



LES 2 FAIGOS SONT BOURRES DE QUARTIER
DE VIANDE ROUGE C'EST LA GOUFFE POUR
LES LIONS. 'CIQ' M'A DÊJA RAÇONTE
TOUT ÇA AU COURS DE NOS LONGUES ET
MOÏNES SOÏMÈES SANS TÉLÉ DANS LA
DÉCHARGE PUBLIQUE OÙ NOUS LOGEONS
ACTUELLEMENT EN ATTENDANT D'ÊTRE
UN HLM (DEMANDE ÉCRITE FAITE EN
AVAIL 1959). UN MEC EN TENUE DE
BOUCHER AUX ONGLES SOVIÉTISES, S'AMÈTE
SANS ME VOIR, POUR SE JOINDRE AUX
DEUX AUTRES CONNARDS.



JE PARVIENS À ENTENDRE LES 3 PIMATÈLES.....
VRAIE CONFÉRENCE AU SOMMET DES CONS.

EN TANT QUE GARDIEN, L'ABAIN
AURA SA COMMISSION COMME PROMIS.

MANQUERAIT PLUS QUE ÇA, QUE JE TOUCHE
PAS L'IN BOND.

MOI JE REVENDS LA BIDOCHÉ.
CE SOÏR A UNE CANTINE D'USINE DE PIERREFITE
JE PLANQUE LA BARRAQUE DANS MON VESTIÀIRE
ET JE LA SORS CE SOÏR
AVEC UNE CAMIONNETTE.



ET LES LIONS,
ALOAS ? ILS VONT
BOUFFER DES
BISCOTTES ??

LES COILLONS-LÀ REGARDENT AUTOUR, JEUX, MAIS PERSONNE N'OSERAI DIRE QU'IL A ENTENDU DES VOIX... ET CES PAUVRES BÊTES ONT FAIM, PAS D'ÉRÉPH... JE SAIS QUE LA CLOU "A DONNÉ" À DÉCÈR, D'UN SES DEUX FAUVES MÉFÈRES, LES AUTRES ONT FAIT TINTIN.

LA COMBINE POURRAIT ÊTRE FAITE QU'AUJOURD'HUI CAR ON A PAS DE CES CLIENTS-LÀ TOUS LES JOURS, VOUS DIGEZ ??

CES "CLIENTS-LÀ" SONT DES TOURISTES ÉCOSSAIS, EN RIEN MAIS SANS COMTEMEUSE, OU ALOAS JE VOUS PAS OVENIR... LES MAC ATTENDENT LES LIONS !!!

VENEZ MES PETITS !!!

MAINTENANT VITE À L'ARABIE !!

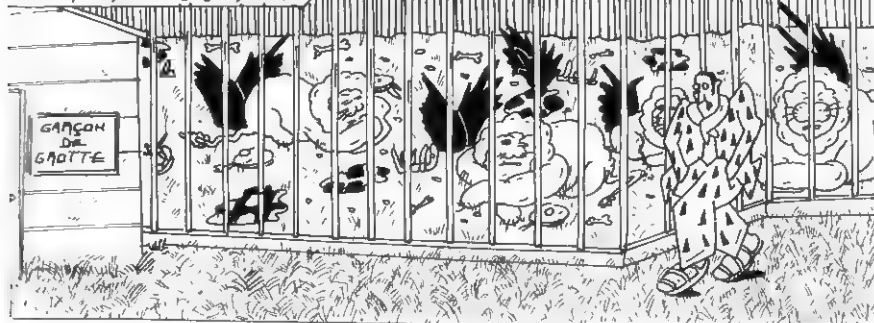
NEUSSISSANT À NE PAS SE CASSER LA GUEULE, LA GOUD' A PU GRAMPER SUR L'ARABE QUI DOMINE LE TERRAIN AUX FAUVES. ELLE Pousse DES CRIIS AIGUS POUR QUE LES ÉCOSSAIS LA REMARQUENT !!!

YOUNCH'! YOUNCH'! YOUNCH'!
IOULLÉ-IOULLÉ !!!

L'ESSENTIEL C'EST QUE LES DÊTES BOUFFENT
ET DE FAÇON ÀS-QUEU LA DIRECTION DU ZOO
NE POSE PAS DE QUESTIONS CHIAIQUES AU
PERSONNEL. CE SOIR, JE VENDS LA VIANDE,
ET DEMAIN ON RÉPARAIT LE POGNON



JE VAIS TOUT DE MÊME PRENDRE LE CAFÉ (TOUT CHAUD DANS UNE THERMOS) DANS
LA PETITE GUÉRITE QUE LA DIRECTION DU ZOO A RÉSERVÉE AU GÂÇON DE GÂOTTE POUR
QU'IL Y PRENNE SES REPAS.



CETTE FAGE FIENÉUSE A CONSENTI À ME METTRE DANS LE SECRÊT DES DEUX!!!

TU COMPRENS, LUJ, JE PEUX TOUT DE
MÊME PAS VENDRE DES ÉCOSSAIS...
DES BOUTS D'ÉCOSSAIS... TANDIS QUE DE
LA BONNE VIANDE ROUGE D'ANIMAL,
C'EST ACCEPTÉ TOTAL, LES LIONS ONT
LEUR REPAS ET TOUT LE MONDE
EST CONTENT. QUELQUE CHOSE
TE CHOQUE, BÉALI LUJET?



15 JOURS PLUS TARD...

Y'A EU UN AUTRE ARRIVAGE DE PARTICULIERS DU SCOTLAND... MA PAROLE, MES 3 MARBQUES SONT EN CHEVILLE AVEC UNE AGENCE DE TOURISME!!!

CE CON MÉCREDURE, PARFOIS... ET CE BOUT DE BIDOCHES QUI LUI PEND DE LA GUEULE!!! C'EST ENCORE PLUS HORRIBLE QUE S'IL ME TIRAIT LA LANGUE!!

CE SOIR, AVANT DE PARTIR, LES LIONS BENTRÉS DANS LEURS CAGES, J'AI RI AMASSER LES PIÈCES!!



IL OUVRE UNE DE CES GUEULES! ON DIRAIT UN FACHO QUI FAIT UN DISCOURS CONTRE LE TEMPS LIBRE!!!

"VRAIMENT Y'A-T-IL UN PELL DE MONNAIE DANS LE VENTRE DES FAUVES, MAIS ÇA CHIE PAS, LA PERTE EST PAS!!! Z'IMPORTE PAS!!!"



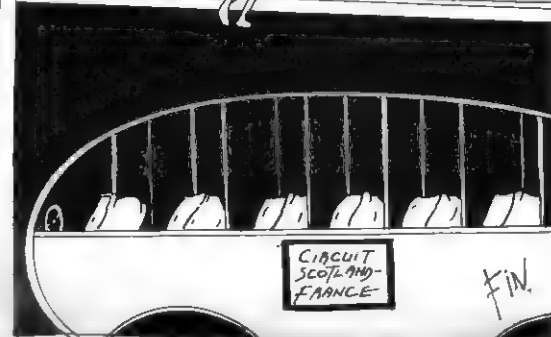
JE FORCE A TOUTE ALLURE VERS LA SORTIE DU ZOO...!!



QUAND JE PENSE QUE C'EST ME MÂ MEME QUI RIVITE A BOULIFFER!!! CE GUS MÉJONNERA! TOUJOURS!!

VOUS PENSEZ VRAIMENT QUE NOS VOYAGEURS SONT PARTIS VISITER LE SACRÉ-CŒUR??

J'EN AI L'IMPRESSION Y'UNE AUT SORTIE DÉRRIÈRE N'AT TONDEL PAS...



A VOIR LES BOULES

par Ricardo Matas

Imaginons un remake de l'Arnaqueur du côté du Sébasto. Duraille quant au climat. Et le Kid de Cincinnati à la Garenne-Bezons ? Pittoresque, sans doute. Ricardo Matas est allé traîner ses boots du côté du Bois de Boulogne, où les flambeurs français, et nocturnes, font rouler la boule (pas une bille de casino, une bonne boule de pétanque). Une esquisse documentaire pour un polar boulistique.

Le vent balait l'orée du Bois de Boulogne. Les avenues qui y accèdent sont désertes. Dans ce carrefour du XVI^e, quelques égarés avançant courbés, ils luttent contre le courant d'air qui débouche des tunnels du boulevard de ceinture. En les suivant, vous aurez évité les paquets de cigarettes vides, les bouteilles de bière, de pastis, même d'eau minérale. Tout est rejeté, abandonné. Déchets et cadavres d'un rituel auquel se livrent ici, chaque nuit, une centaine de fanatiques. Ils pratiquent une religion : la pétanque.

C'est un culte auquel ils se soumettent avec des voluptés de grands martyrs. L'air parsemé de coups de rasoir glacé leurs visages. Rien ne peut les décourager. Ils trépanent, jurent et envoient balader les saletés qui encombreront leur autel. Ils ne bougeront pas jusqu'aux petites heures de la nuit. La nappe se remplit, les fidèles se déplacent avec lenteur, raideur, ils règlent leur pas sur l'allure des boules qui roulent. Ils sont prêts à regrouper dès qu'un point se voit contesté. "Tutiens ?" fait office de liturgie. Il manque pourtant cinquante centimètres à la dernière boule pour pouvoir contester l'implémentation de sa rivalité près du cochonnet.

Les choses sérieuses ont commencé. Les paris se lancent, l'argent sort des poches. Les habitués sont des flambeurs dans leur majorité, du petit au gros, très gros. Du 5 sacs la partie à 2 ou 3 bâtons. En marge de l'économie nationale, on parle toujours en anciens francs. Et il n'est pas rare que dix briques changent de main le temps d'une partie.

Les parieurs sont commerçants, pensionnés, chômeurs, restaurateurs. Quelques-uns du spectacle sur le retour, de vieux



comiques, des chanteurs au come-back craintif. Un acteur engagé, avec son chauffeur, un mec qui prétend préférer un communiste en Rolls à un fasciste en blindé. Et quand il ne flambe pas au poker avec des chevaliers d'industrie, il vient ici, porte Dauphine, ou au Champ-de-Mars, à Auteuil, St-Tropez. Le tout est de jouer, et tout y passe. On n'hésite donc pas à pratiquer la pétanque en poussant les boules du pied. Toutes les formes de paris valent. S'il pleut, on se range dans un chalet-abri, ouvert à tous les vents. On attend la fin de l'averse en parlant sur sa durée. On trace à la craie une ligne sur le ciment, puis l'on jette des pièces de 1, 5 ou 10 francs, peu importe. Le plus près du trait empoche la tout.

Les grossistes en fringues arrivent plus tard, dans leurs BMW neuves ou leurs Jag astiquées. Ils les laissent en double file sur la place. Leurs pépées décolorées les y attendent le temps qu'il convient, en démagogie, les cassettes longue durée de Nicoletta, Jo Dassin, sur la tête de lecture des Blaupunkt stéréo.

Il y a des pros, qui ont remporté des championnats, et qui sont devenus des pros de l'arnaque. Ils jouent au carré, un joueur très fort de réputation associé à un faible - pourvu qu'il ait du pognon - contre deux moyens. Pour équilibrer les chances, dit-on. La morale locale veut que le faible reste faible et soit soulagé de son fric. On se ligue contre le fortuné. A quatre ou cinq, chacun y va de vingt sacs pour miser autant que le solitaire à cent tickets. A la fin de la partie, on partage son enjeu au prorata.

Et puis il y a ceux qui ne se baissent pas pour ramasser les boules. Leurs champions le font à leur place. Ce sont les commanditaires - il leur suffit de parier sur leurs cracks.

Certains polissent la boule depuis un quart de siècle. C'est un travail, et fastidieux. Ces pros, s'ils doivent tirer quatre fois sur trois

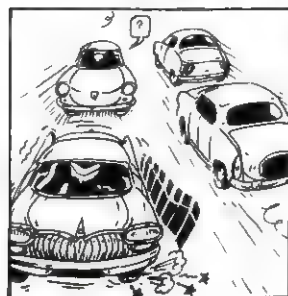
boules alignées, collées à dix mètres en face d'eux, peuvent réussir un carreau sur la boule du milieu sans bouger les deux voisines. Y réussir au moins une fois sur quatre. Ça ne vient pas tout seul. Après quoi, ils guettent le type qui se demandera à quoi peut bien servir le bouchon, et qui cherchera à s'amuser en leur compagnie. Un bon fromage. Les pros font semblant de jouer l'apéro, patientent jusqu'à ce que le pigeon s'en mêle, le fric à la main. Les pros jouent les modestes, avec des petites mises au départ. Ils sont charitables, ils prennent des handicaps - filer cinq points d'avance au nouveau lui accorder un mètre ou deux devant le trait. Ils peuvent lui concéder tout ce qu'il veut, au blousé, ils sont sûrs de le piéger.

Le cercle des spectateurs se referme - retraités, insomniaques, essouffés, concierges venues faire presser leur Blackie. Les bêtes reniflent les boules comme tout le monde. Un gros coup va se jouer. Un mec sourit entre ses dents, avance la lippe en direction du cochonnet. A la dérobée, il colle un œil sur sa victime qui tire sur un Monte-Christo en s'essuyant la main sur son poil de chameau. Le regard du pro rétrécit - il vise - ce qui le rend soudain plus sombre. Il pointe, gagné, il lève le pigeon en poil de chameau de ses 400 sacs.

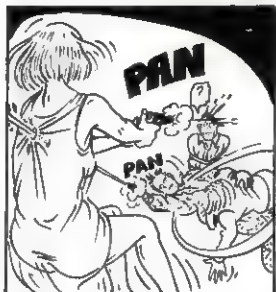
Le perdant laisse tomber son cigare, il le piétine. A voir les boules de son tombeur, il pige que ce gars a menti de gagner, en jouant d'une seule manière pour gagner. Le pro connaît toujours le pedigree du conard à blouser. Il encaisse tranquillement la mortale. Le blousé veut remettre 500 billets dans la partie. Pas le pro : "Je ne flambe pas dit-il, y'a que les branleurs pour ça".



Ricardo Matas a publié Mauvais Sang (Fayard Noir)



Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé, est rachement due à dessiner



Que le lecteur non prévenu se méfie : les volumes de la "Série Noire" ne peuvent pas sans danger être mis entre toutes les mains. (Marcel Duhamel)

ABC du POLAR

EDITEURS & COLLECTIONS

■ **DENOËL** : la maison qui a le plus fait pour la littérature policière française. D'abord avec la défunte collection "Crime-Club", dont les pages au papier jaune devaient révéler ou confirmer les talents de Louis C. Thomas, Laurence Oriol, Boileau-Narcey, Hubert Monteilhet, Pierre Signac (devenu... Sinac), Sébastien Japrisot, René Réouven, Jean-François Cocteau, etc. Puis avec "Sueurs Froides", avec les mêmes écrivains (sauf Sinac), auxquels s'ajoutaient Dominique Fabre, Yves Barrec, Paul Andreota, Jacques Marboeuf, Albert Kantof, Pierre Selva, Jean-Paul Rouland et Claude Olivier, Gilbert Tanugi ou Christophe Diabli. Dernière révélation de "Sueurs Froides" : Dominique Roulet. Caractéristiques de la collection : roman d'énigme, suspense, écriture de qualité (Denoël, 19, rue de l'Université, 75430 Paris Cedex 07).

■ **FAYARD** : maison appartenant au groupe Hachette et qui poursuivait à ce titre la parution de la collection "Thrillers", parution assez irrégulière, il est vrai. Fayard édite le lauréat du Prix du Quai des Orfèvres et divers romans policiers ou d'espionnage hors collection. En 1981 naît alors "Fayard Noir", avec des romans de David Goodis, Hervé Prudon, Fajardie, Delacorta, Dubriey, Westlake, Marcelle, Gregory Mac Donald, Alexis Lecaye, Bill Pronzini, Ricardo Montalán, etc., sous la direction de Delacorta et François Guérif. C'est "Fayard Noir" qui publiera le 1er février 1982 le lauréat d'un nouveau prix, le Grand Prix du Roman noir Télérama (Fayard, 75, rue des Saints-Pères, 75278 Paris Cedex 06).

■ **FLAMMARION** : pas exactement une collection, mais une série de romans limitée à environ trois ou quatre titres par an, et consacrée exclusivement à Demouzon (Flammarion, 26, rue Racine, 75006 Paris).

■ **FLEUVE NOIR** : le plus beau chiffre d'affaires ! En quelques années, le directeur littéraire, Patrick Siry, a réussi à transformer une image de marque qui était plutôt négative auprès des spécialistes. Nombreuses collections. D'abord "Special-Police" qui vient de publier son 1875e volume ! Auteurs-vedettes : Georges-J. Arnaud, Bruce Pelman, Roger Falley, Joël Kousin, David Morgan, Ser-

ge Jacquemard, Pierre Nemours, Jean Mazarin, Michel Germon, Yann Menez, André Lay, etc. Sept volumes par mois parmi lesquels quelques rééditions, en particulier de Léo Malet. Tous les genres s'y télescopent : énigme, suspense, thriller, roman noir... Ensuite, "Engrenage" ! Créée aux éditions Jean Goujon (Hachette), cette collection remarquée est passée au Fleuve, sous la direction d'Alex Vauroux (son créateur) et de Caroline Camara. Nouveaux premiers volumes parus : *Un assassin ça va ça vient*, par Pierre Sinac (n° 33) et *Qui de la Fosse*, par Hervé Jaouen (n° 34). Tendances : roman noir mais aussi humour noir, bref, un ton !

"Littérature policière" arrive au Fleuve, énigme et suspense, souvent d'une écriture et d'une traduction de qualité. Le Fleuve Noir consacre encore un gros volume once fois par an à sa collection "Grands Succès", dont les auteurs-vedettes sont Serge Jacquemard et Frédéric Valmain. Parfois Claude Rank, Frédéric Dard ou San-Antonio. Ce dernier fait l'objet d'une autre collection à lui réservée, quatre inédits chaque année plus d'innombrables rééditions. Le principe est le même pour la collection "Sam et Sally" de M.-G. Braun, exploitant les aventures d'un gangster de bande dessinée et de sa tourbillonnante maîtresse.

Avec ses séries d'espionnage et d'anticipation, le Fleuve Noir offre au lecteur un livre différent par jour, à peu de choses près ! (Fleuve Noir, 6, rue Garancière, 75278 Paris Cedex 06).

■ **GALLIMARD** : la Série Noire ! Créée par Marcel Duhamel sur un titre trouvé par Jacques Prévert. THE collection ! Celle qui a révélé au lecteur français Hammett, Chandler, Mac Coy, Chase, Chester Himes et tant d'autres, parmi lesquels les romanciers de langue française Jean Amila, Francis Ryck, A.D.G., Jean-Patrick Manchette, Pierre Sinac... Prisonnière d'un passé éblouissant, dirigée aujourd'hui par Robert Soulat, le dauphin de Marcel Duhamel, la Série Noire vit un peu sur sa réputation au rythme de quatre romans par mois avec, de temps à autre, des rééditions signées McEwan, Bill Pronzini, A.D.G., Robert B. Parker, John Wainwright, Sinac, Joseph Bialot... A part quelques inédits de Chase, ou de Carter Brown, la collection "Carte Noir" réédite au

rythme de deux ou trois par mois les plus belles histoires de la fabuleuse et noire série. Le roman noir américain domine avec quelques incursions dans le western et l'espionnage (Série Noire, Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75341 Paris Cedex 07).

■ **GARNIER** : sous la direction de François Rivière, les "Classiques de l'Enigme" : Elery Queen and Co. Rééditions. De trois à cinq romans par an.

■ **LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS** : cette maison consacre une série à Eric Ambler (l'admirable Ambler), selon ses possibilités.

■ **LIBRAIRIE DES CHAMPE-ELYSEES** : "Le Masque", c'est l'ancêtre, une collection au catalogue fabuleux créée par Albert Pigasse à la fin des années 20 : Agatha Christie, Edgar Wallace, Valentin Williams, Stearn, Sax Rohmer, Conan Doyle, Peter Cheyney, Pierre Boileau, Pierre Véry, Dorothy Sayers, Charles Exbrayat, Tanugi, Hélène de Monaghan, Gilbert Picard, Pierre Salva, Michel Guibert et maintenant Catherine Arley. Trois volumes par mois. Rééditions au sein du "Club des Masques" et parfois ensuite dans la collection "Livres de Poche policier", la maison appartenant au groupe Hachette. (Le Masque, Librairie des Champs-Élysées, 10, rue Marignan, 75008 Paris). Caractère dominant : le roman d'énigme propre et bien écrit.

■ **LE LIVRE DE POCHÉ** : une fois par mois, cette collection de la maison Hachette réédite un "policier" et un "thriller". Dans la première, Agatha Christie, Exbrayat, Léo Malet, Patricia Highsmith, Japrisot, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Leslie Charteris, Spillane, Monteilhet, Conan Doyle, etc. Le Livre de Poche a réédité aussi de nombreux Simenon.

■ **MARABOUT** : sous la direction avisée d'Oliver Cohen sont rééditées une douzaine de romans chaque année : Delacorta, Robert Stone, Jonathan Latimer, Westlake, Richard Condon...

■ **NOUVELLES ÉDITIONS OSWALD** : deux collections de rééditions sous un titre générique : "Le Muror Obscur". Au programme : Sinac, William Irish, Patrick Quentin, Frédéric Brown, Frédéric Dard, etc. Quelques inédits (NEO, 38, rue de Babylone, 75007 Paris).

■ **PLON** : des collections dirigées par Gérard de Villiers. De l'action de l'érotisme et généralement de gros tirages. "L'Exécuteur" par Don Pendleton, "Le Gouffre" par Antoine Dominique, "Les Anti-Gangs" par Georges Fierquin "Brigade Mondaine" par Michel Brice, "Basil le distrait", par Sébastien Valois, "L'Implacable" par Sapir et Murphy. En prime dans les deux dernières, de l'humour. Et puis bien sûr, S.A.S...

■ **PRESSES DE LA CITE** : on retrouve, dans la maison mère du Fleuve Noir et du Plon, des séries concurrentes celles des filiales du même groupe : "Brigade Spéciale" et "Brigade des Mœurs". Et aussi les "Classiques du Roman policier" sélectionnés par M.B. Endrèbe et Michel Lebrun et qui, à raison d'une vingtaine de titres par an, rééditent les meilleures titres de la défunte collection "Un Mystère". Les Presses de la Cité rééditent encore des Maigret, des Samson sans Maigret, et de nombreux romans sous l'étiquette "Presses-Pocket".

Il faudrait citer encore les romans édités par le Mercure de France ("Série Policère"), Nathan, Glénat, Seghers, Sklatine ("Morts Subites"), coll. dirigée par Michel Lebrun, Robert Laffont, Albin Michel ("Special-Suspense"), Belfond, Niles éd. Baudinaire, Trévis, Laties, Calmann-Lévy (Patricia Highsmith), La Butte aux Caillies (Léo Malet), Olivier Orban, Presses de la Renaissance, J'ai Lu Folio, François Beaurat, etc. etc. Bornons-nous encore à deux collections.

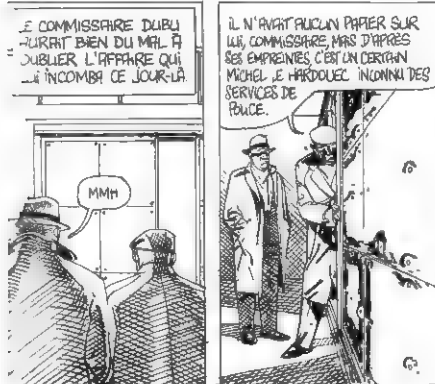
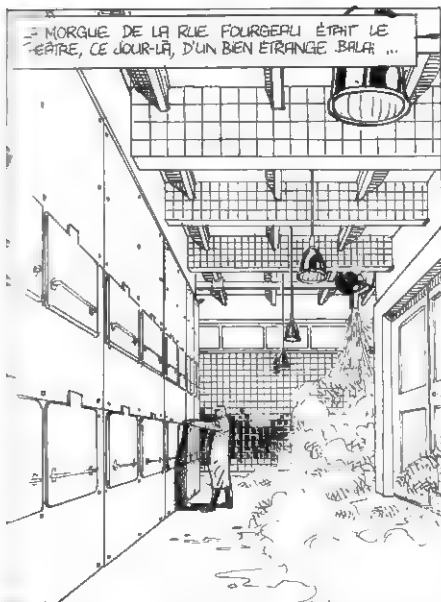
■ **POLAR - CLANCIER - GUENAUD** : trois petits éditeurs peuvent, en s'associant, faire une grande collection. Avec des inédits et quelques rééditions. Au catalogue : Fredric Brown, David Goodis, Chester Himes, William Irish, James Cain, Ross Mac Donald, Michel Lebrun et son *Almanach du Crime* (deux volumes) et Léo Malet.

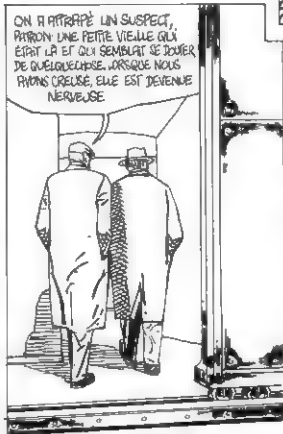
■ **SERIE B** : chez Bourgois, cette collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein réédite des romans ayant donné lieu à des adaptations cinématographiques. Comme *Le Soif du Mal* de Whit Masterton, *L'auze de Vera Caspary*, *La Nuit du Chasseur* de Davis Grubb, ou *High Sierra* de William R. Burnett.

G.R.

Suite page 52

LA MORGUE DE LA RUE FOURGEAU







COMMENT LA FIN A COMMENCE

Une nouvelle de Claude Courchay,
illustrée par Rochette

Le chat Wenceslas n'était pas exactement ce que l'on pourrait appeler un brave homme de chat. Il aimait ses aises, les Beatles et basta. Il tolérait les hommes. Ce ne sont jamais que de grands enfants, et puis il n'était pas rationnel. Mais pas question qu'ils troublent sa quiétude. Un regard de ses yeux jaunes calmait les plus expansifs.

Un temps, il avait vécu à Paris, rue du Chanoine-Bislot, dans un appartement sur cour, premier étage, assez pratique ma foi. Par la fenêtre, il connaissait tout un système de toits et de jardins où il retrouvait son copain Véo-Nanar, un siamois au regard sartren.

La vie se laissait vivre, d'autant qu'il la partageait avec Mimi, une chatte extrêmement amoureuse. De loin en loin, il flanquait une peignée à un intrus. Il lui arrivait aussi de capturer un pigeon scrofuleux qu'il venait plumer sur le paillasson de son maître. L'été, il consentait à partir en vacances avec lui. Il faut bien s'aérer.

Et puis les choses changèrent. Un des locataires du rez-de-chaussée mit en circulation une affreuse bestiole, un épagneul stupide, tout juste bon à aboyer comme une vache bégue. Une belle nuit, un autre locataire, zébré par les complaintes libidinales de Véo-Nanar, déchargea sur l'intrus sa 22 L.R. Il l'étendit pour le compte. Et Mimi déménagea.

Cet été-là, Wenceslas décida d'émigrer. Son maître se rendait en Espagne en voiture, comme trente millions d'autres tarés. Pres de Rocamadour, le chat Wenceslas profita d'un arrêt-pipi pour choisir la liberté.

Le hasard et la nécessité conduisirent ses pas au château de Roumeigouse, une auberge située dans un parc.

Là, on le chargea de veiller au grain, c'est-à-dire aux souris. L'espace ne manquait pas. Le parc pullulait d'oiseaux. Wenceslas se prépara à passer une vieillesse heureuse.

Il ne détestait pas écouter la chentelle. Bien sûr, ce que les hommes disent manque généralement d'intérêt. Ce ne sont que des bipèdes mal fichés. Parfois, cependant, certains s'expriment de façon amusante. Pour l'heure, un certain Mitran, ou Mitron, venait de s'emparer du Canigou, un matou déplumé, et ça discutait ferme chez les bonshommes. Sans doute de sordides histoires de pouvoir. Tout ça ne volait pas très haut, ni très haut que les hirondelles inaccessibles qui logeaient dans la tour.

Un soir, un nouveau groupe fit son apparition. Ils avaient un je ne sais quoi de différent dans l'allure. L'air plus relax, peut-être. Il leur arrivait de dire des plaisanteries bizarres, que le chat Wenceslas ne saisisait pas toujours. Ils se racontaient de curieuses histoires. L'un d'eux, affublé de deux œuflets cruels, racontait ses exploits en Nafganistan. Et Nafga par ci, et Nafga par là... Le chat Wenceslas le surnomma Naf-Naf. Les autres semblaient plus cools. Ils paraissaient très au courant d'un tas de trucs bizarres. Un nommé Dug, par exemple, un trupu à lunettes, parlait de libération à un certain Jo, un petit mec toujours hilare, vraisemblablement drogué. Libération de quoi ? De la chatte ? Il était beaucoup question de changement. Mais Jo n'était pas d'accord.

Changement ? Quel changement ? Ils sortent tous de Léna. Ils sont formés au même moule. Ils portent les mêmes costumes - ils baissent les mêmes femmes... Où vois-tu un changement ?

Le chat Wenceslas se demanda qui pouvait bien être cette prolifique Léna. Une histoire de fesses, probablement. Il évitait soigneusement les teckels. Ces grotesques bestioles, quasiment infirmes, n'avaient aucune chance de lui mettre la truffe dessus.

Cependant, comme ils avaient la sale manie de fouiner partout, cela pouvait donner du sport avec Tarzoon, un magnifique macaque de Berbérie. Il avait joué les filles de l'air depuis peu. Il venait de la Forêt des Singes, un enclos de quelques hectares, près de Rocamadour, réservé à son espèce. D'un tempérament mélancolique, Tarzoon n'avait pas résisté à son premier chagrin d'amour. Les guénonis sont volages, c'est connu. Toutes des salopes. Tarzoon avait donc déserté. Il avait trouvé refuge à Roumeigouse, où il nichait dans un grand arbre, à côté de la tour de Babel, une construction en colimaçon rigoureusement inutile.





Le chat Wenceslas aimait bien observer cette créature hybride, à moitié homme, à moitié moquette.

La nuit, Tarzoon s'introduisait dans la cuisine du château, où il trouvait sa pitance dans les poubelles somptueusement garnies. Il évitait soigneusement de se montrer. Le chat Wenceslas avait songé à lier connaissance avec l'intrus. Ils auraient pu échanger leurs visions globales du monde, et en venir peut-être à nouer une amitié naturellement platonique. Mais Wenceslas n'était pas très liant, et Tarzoon encore moins. Ils restèrent donc à distance.

Tarzoon avait une manie : il était kleptomane. Il adorait se risquer dans les étages à la lueur de l'obscurité. Il faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait, avec un redoutable éclectisme. Il ramenait dans son refuge n'importe quelle babiole, une brosse à dents, une serviette... Il entreposait son butin dans une cavité creusée au sommet d'un grand chêne.

Wenceslas se gardait de lui faire la morale. A quel titre ? Il n'ignorait pas que le vol est une façon de compenser une carence affective. Si ce pauvre Tarzoon pouvait se satisfaire à si bon compte, eh bien tant mieux.

De plus, cette activité ne lésait en rien le chat. Les brosses à dents, ils s'en moquaient. Tarzoon pouvait les collectionner si ça lui chantait.

Il arriva que, saisi par le démon de l'avidité, Tarzoon fit un larcin plus conséquent. Une nuit, il déroba l'Asahi Pentax de Naf-Naf, séduit par la beauté de cet objet pour lui insolite.

Chaud affaire. Naf-Naf en fit tout un vélo. D'abord, il crut à une plaisanterie. Le lendemain matin, au petit déjeuner, il pria ses collègues de bien vouloir lui restituer son gagne-pain. En vain. Ils le charrièrent. La discussion virante à l'aigre, Naf-Naf déclara que, dans ces conditions, il allait prendre ses précautions, et à bon entendre.

La nuit qui suivit fut calme. Mais le chat Wenceslas, cette fois, avait son mot à dire. Il ne voulait pas d'histoires à Roumégouse. Il tenait à ce que le statu quo continue à régner. Il intercepta donc Tarzoon et lui conseilla de modérer son activité. Il lui fit clairement valoir qu'il avait tout à perdre à éveiller le soupçon des hommes. Le macaque entendit raison. Il ne voulait pas retourner au Goulag. De plus, c'était un animal surviviste qui ne demandait qu'à se laisser guider. Ils convinrent que la tranquillité est le plus précieux des biens, surtout entre les repas. A quoi bon la troubler pour un objet ? Tarzoon fut d'accord. Mieux, il décida de restituer la caméra, cause de la discorde.

Du côté des humains, le climat se détériora. La méfiance régna au sein du groupe. La moindre parole paraissait se charger de sous-entendus injurieux. L'ambiance virait à l'aigre, et les aboiements des affreux teckels n'arrangeaient rien.

Le chat Wenceslas observait les événements. Il lui semblait que les hommes se comportaient de façon bien compliquée, mais après tout, que voulez-vous attendre de ces bestioles ?

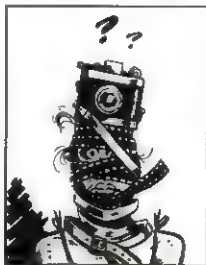
A part ça, l'hôtel continuait à fonctionner normalement. Des clients étrangers, belges ou allemands pour la plupart, se présentaient, séduits par le parc, la tranquillité et la perspective d'un dépassement garanti. Parmi eux, on vit arriver Horace Van T..., Ministre des Affaires Extérieures d'un pays étranger, voisin et néanmoins ami. C'était un homme d'une courtoisie considérable, aussi considérable que sa capacité à surnager poliment. Il voyageait presque incognito, avec une créature de rêve, miss Inès Tricable, dont il louait généreusement les charmes taillées. La prudence, sinon la morale, auraient voulu qu'il s'abstînt de ce genre de



fredame. Mais Horace jouissait d'une économie libidinale proche de la voracité. Il ne fallait pas lui en promettre. De plus, une longue impunité le rendait imprudent.

Sa célébrité n'atteignait tout de même pas celle de Raquel Welch. Malgré tout, il se camouflait à l'aide de lunettes teintées, et d'une moutonne oxygénée qui lui donnait l'air d'un Mannenken Pis goguenard.

Le chat Wenceslas le considéra avec effacement. Il avait déjà vu pas mal de minets, mais jamais de ce calibre.





La nuit vint. C'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Le singe Tarzoon entra dans le château par un vasistas d'aération. Il portait l'appareil à monter sous le bras. Les macaques de Berbérie n'ont pas de queue enante. Personne n'est parfait.

Il lui tardait de se débarrasser de cette corvée. Restituer n'a rien d'amusant. De plus, il craignait le contact avec les abominables teckels. Il emprunta l'escalier qui mène au premier étage. Arrivé sur le palier, il resta. Où se trouvait donc la chambre de Naf-Naf ? Il s'assit, et, afin de se reposer, se frotta dans les conduits auditifs.

Absorbé par cette occupation, il n'entendit pas approcher une créature humaine. C'était la poupée d'amour d'Horace, Inès Tricable, qui venait contempler le clair de lune sur le balcon. Elle déambulait rêveusement, et percuta le primate.

Notre macaque, affolé, bondit. Impulsivement, il balança la caméra sur sa tête. Une personne qui poussa un cri d'orfraie à la vue de cette créature si étrange. Mais déjà Tarzoon avait pris la fuite.

Le bruit alerta les populations locales et riveraines. Horace fut le premier à se précipiter sur les lieux, dans sa nuisette en popeline zébrée.

- Ma loule, kesska ? s'enquit-il.

- C'est ça... ce singe... Il m'a ba ba... Il m'a balancé un nana...

Ce disant, Inès indiquait l'endroit par où avait fui Tarzoon, juste comme Naf-Naf, intrigué, apparaissait sur le seuil de sa chambre. Vexé, il protesta.

- Singe vous-même ! Et d'abord, qu'est-ce que vous foutez avec mon Pen-til, hein ?

Le sang épais d'Horace ne fit qu'un tour, comme disent les partisans du vin, et il se précipita à la proportionnelle. Fureux, il interpella l'intrus :

- Monsieur, je ne vous permets pas !

- Toi, gros père, écrase. Va te faire dorer la rale !

Cette courtoise suggestion ne fut pas du goût d'Horace, qui se rua sur



Naf-Naf. Les deux adversaires s'empoignèrent comme des chiffonniers, sous l'œil intéressé, voire même connaisseur, des autres chents. Horace avait la supériorité du poids, et Naf-Naf une certaine pugnacité. Un petit malin commença à prendre des paris. Hélas, la vie de débauche qu'avait menée Horace avait donné à ses artères, sinon l'éclat du verre, du moins sa fragilité. Une d'elle céda, dans la région du lobe latéral de l'occiput. Horace s'écroula foudroyé dans les bras de Naf-Naf.

Grosse affaire. Et impossible à étouffer avec ça. Horace voyageait avec ses vrais papiers. La crise d'hystérie de la blonde Inès n'arrangea rien. La presse locale ne fut pas longue à débarquer, bientôt relayée par les mercenaires des quotidiens nationaux et internationaux et autres vecteurs. Ils s'emparèrent de l'affaire avec l'avidité d'une escadrille de charognards tombant sur un défilé de murguez. Ce fut un scandale, comme disait le célèbre Georges Menserschmitt.

Le peuple attend de ses dirigeants une morale, au moins apparente. C'est bien le moins. Le gouvernement voisin et non moins ami s'effondra sous la poussée de l'indignation populaire. Comment osait-on demander à de bons citoyens de se serrer la ceinture, alors que ses dirigeants se vantaient avec cynisme dans le stupre le plus éhonté ? Hein ? Avec des gour-gandines ! Oui, comment ? Des émeutes secouèrent le pays. Un gouvernement de salut public se créa en catastrophe et décida d'imposer l'austérité. Il commença par serrer les achats d'aéronefs à vocation militaire conclus avec d'autres puissances, à l'aide de copieux pots-de-vin. Naturellement, ces puissances réagirent. L'affaire s'envenima. Des traités se rompirent, comme autant de cols du fémur décalifiés. Bref, de fil en aiguille, l'Alliance Atlantique, pour ne pas la nommer, vola en éclats.

Une grande puissance de l'Est, qui, après avoir fourni au monde un idéal philosophique et politique, ne produisait plus pour l'heure que des tanks, d'ailleurs excellents, sauta sur l'occasion et décida d'utiliser ses panzers. Elle était en effet menacée de surproduction blindée. Ses divisions mécanisées balayèrent ce qui restait de l'Europe.

Peu de temps après, le chat Wenceslas contempla avec curiosité toute une brochette de nouveaux touristes. Il s'agissait d'officiers en bottes et uniformes à parements rouges. Ils venaient prendre leurs quartiers d'été au château. Ils parlaient une langue point déplaisante ma foi, assez roucouillante. Eux ou autre chose, après tout, le chat Wenceslas s'en taponnant. D'ailleurs, il commençait à vieillir. Quelques poils blancs commençaient à éclaircir sa fourrure. La nuit, il dormait davantage.

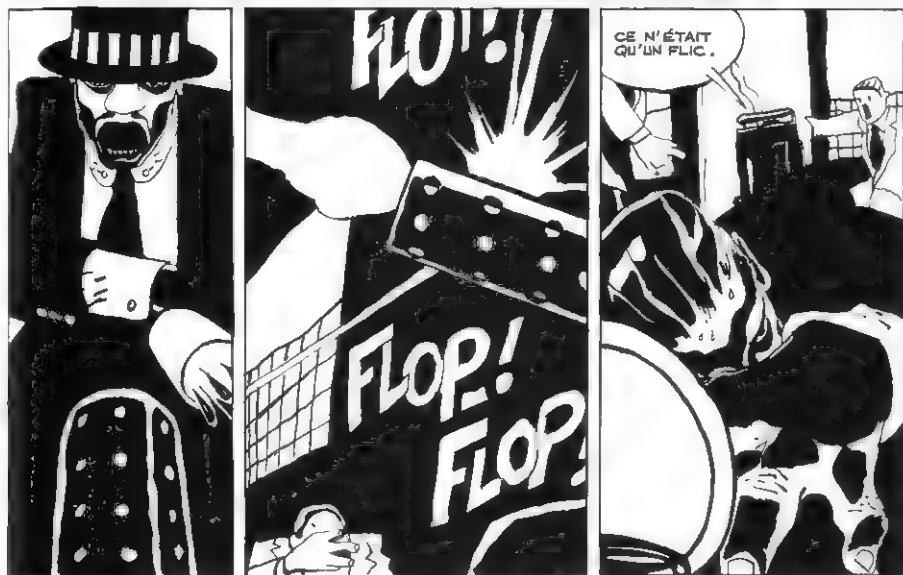
Il ne vit donc pas Tarzoon profiter de l'obscurité pour dérober une magnifique caméra Beaulieu que le colonel Ivan Z... avait déposée sur sa table de nuit...

C.C.

Claude Courchay est critique littéraire au *Monde*, romancier et feuilletoniste. Il publie, à la fin de l'année, un polar écrit en collaboration avec Joseph Bialos (Série Nial).







Le milieu n'est plus à part, il est partout : il conduit votre monde quotidien. Il n'y a plus de poésie du milieu ; tout romantisme littéraire est périmé dans ce domaine. (Blaise Cendrars)

L'ABC du POLAR

SELECTION

de quelques récentes parutions

- ADG Pour venger Pépère Série Noire
- ADG Baïles nègres Série Noire
- G J Arnaud Lavastère Fleuve Noir
- Demouzon Bungaslow Flammarion
- Emmanuel Erer Diagnostic réservé - Engrenage
- Roger Fallier Le linge sale - Fleuve Noir
- Alan Furs Le cimetière de ceinture - Série Noire
- David Goodis La ruse dans le caniveau - Fayard Noir
- Miche Gnsolia Le choix des armes Lattès
- Patricia Highsmith La Proie du chat Calmann-Lévy
- Joë Houssin Les crocs du Dobermann - Fleuve Noir
- Joë Houssin Le Dobermann et le Phénix - Fleuve Noir
- Hervé Prudon Banquise - Fayard Noir
- Hervé Jaouen Quai de la Fosse - Engrenage FN
- Michael de Larrabehn La bande à Boni - Série Noire
- M chellebrun L'O.P.A. de 4 sous Engrenage
- Robert Ludlum La mémoire dans la peau - Robert Laffont
- Bernard Lenteric La nuit des enfants rois - Olivier Orban
- Gregory Mac Donald Fletch à table - Fayard Noir
- Ricardo Matas Mauvais Sang - Fayard Noir
- Murphy et Stevens La ville investie - Trévise
- Laurence Orto Ma jeunesse assassinée - Denoël
- Robert B Parker Le cor sonne le glas - Série Noire
- Bruce Peiman Attention les laves - Fleuve Noir
- Bul Prohann Tout ça n'est qu'un jeu - Fayard Noir

- Ruth Rendell La banque ferme à midi - Le Masque
- John Wainwright Fausse Treppe - Série Noire
- Donald Westlake Un jumeau singulier - Fayard Noir



... et quelques rééditions récentes

- Richard Condon Un crime dans la tête - Marabout
- Ken Follet L'arme à l'œil - Livre de Poche Thrillers
- Patricia Highsmith La rançon du chien - Livre de Poche Thrillers
- Sebastian Japrisot L'été meurtrier - Folio
- Klotz Dingo Dagge - Fleuve Noir
- Jonathan Latimer L'épouvantable nonne - Marabout
- Herbert Lieberman Néropolis - Le Seuil
- Leo Maet Nestor Burma en direct - Fleuve Noir
- Leo Maet Nestor Burma dans l'île - Fleuve Noir
- Jean Patrick Manchette L'affaire N Gistro - Carré Noir
- Richard Matheson Les Seins de Grace - Carré Noir
- Ed McBain Le fourgue - Carré Noir

Il existe des magasins spécialisés dans le neuf ou - et l'occasion, et d'autres qui possèdent un important rayon "policier", roman et BD L'association "813" se propose de faire le recensement complet de ces diffuseurs de la bonne lecture. En attendant, voici un choix de 25 adresses, en commençant par celle de la première librairie qui ose ouvrir la voie, ne faire que du policier et proposer certaines occasions qui sont de véritables trésors

PARIS ET BANLIEUE

- Au Troisième Ciel 37 rue Monthon 75009 PARIS 874 37 12
- Locus Solus 19 rue Ferdinand Duval 75004 PARIS 278 24 91
- Collector 36 rue Vaneau 75007 PARIS 55 35 80
- Librairie Jean-Claude Muel 133 rue Saint-Dominique 75007 PARIS
- Librairie Fontaine Opéra 7 rue La Fayette 75009 PARIS 874 37 21
- Librairie Roand Buret 6 Passage Verdeau 75008 PARIS 770 62 99
- L'Introuvable (Louis Liberge et Alain Schuster) 23/25 rue Juliette Dodu 75010 PARIS (200 81 43)
- La Butte aux Celliers 43 rue Bobillot 75013 PARIS
- Aux Livres d'Alésia 38 av. V. Jeanin 75014 PARIS 543 17 17
- Nuits Blanches 32 rue Delambre 75014 PARIS 327 69 47
- Henri-André 17 av de Chichy 75017 PARIS
- Pince (Dominique Latron) 30 rue Buret 75019 PARIS
- Le Grenier Illustré 93 av. Pierre-Grenier 92100 BOULOGNE 609 17 29

PROVINCE

- Casters 83 Cours de l'Yser 33000 BORDEAUX
- Polar Pub 102 rue de Barbisey 21000 DIJON

- Choc-Corridor 19 rue des Trois Mantes 89005 LYON
- L'Atlante 2 rue de l'Echelle 44000 NANTES
- Jean Paul Benoit 63 rue Pargaminières 31000 TOULOUSE
- Le Bouquin 24 Grande Rue 28000 VALENCE
- J P Mouton Villa Magah, Le Min Caabro 83150 LA VALETTE

BELGIQUE

- Librairie Robert Demeyer 86 rue Sainte Marguerite, B 4000 LIEGE
- Le Grenier du Collectionneur 238 av Orban B 1150 BRUXELLES

NOUVELLE CALEDONIE

- Librairie Drogne Vallée du Tir 27 RII NOUMEA
- Librairie Ann Vata, Shop Center NOUMEA

SUISSE

- Librairie Noire 3 rue Dizerens CH 1205 GENEVE

A cette liste (non exhaustive) il faut ajouter bien entendu les grands magasins du genre Gibert Jeune, FNAC, ou Le Furet du Nord (Lille), les bouquinistes parisiens des bords de Seine chez lesquels il y a encore des affaires à réaliser tous les revendeurs qu'on trouve sur les places de marchés dans les foires et aux Puces

GR









INTÉRESSÉ, MICHTEAU DÉCIDA LE
LENDEMAIN MATIN, DÉCIDA D'ALLER
PROVOQUER LE MONSTRE SUR SON
TERRAIN.



...DANS LE 10^{ème} ARRONDISSEMENT DE PARIS
CAR C'EST-LÀ.



QUE SE TERRENT LES
NÉO-NAZIS !!!



JE VEUX VOIR
LE RESPONSABLE!
RAIDEMENT
MON CHER
CAMARADE...



...EN INSTANT,
BITE!



...BAGRE!
ILS SONT
ORGANISÉS,
LES BOUGRES!



...FEUILLEZ,
ENTRER, MEIN
HERR!



...ILS SONT PLUSIEURS,
LES BOUGRES! ET
DISCIPLINÉS!

...PAR LUI,
BITE!

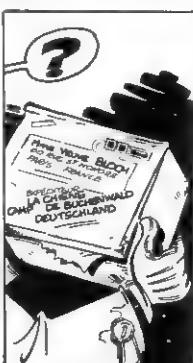




...INFATIGABLE , LE DÉTECTIVE PRIVÉ POURSUIVIT SON ENQUÊTE QUI TOURNAIT À LA QUÊTE...



... LE LENDEMAIN



Le peu de psychologie qu'il y a en Gide provient de Simonon et si les romanciers convenables s'ennuient en nous ennuyant, c'est parce qu'ils ont peur de tomber dans la caste des parias.

(Jacques Laurent)

SIMENON M'ÉTAIT CONTÉ

par Denis Tillinac

Un jeune Liégeois noircissait des milliers de feuilles, romans roses, romans gris, romans noirs, et amour, passion, léger. Il s'est même un jour exhibé dans une cage de verre, place Blanche, pour écrire en quelques heures, face aux badauds, un roman-jeu.

Un demi-siècle plus tard, Georges Simonon, traduit et adapté dans le monde entier, est la référence française du roman policier.

Malgré la pluie qui l'inonde, son œuvre n'a pas pris l'eau.

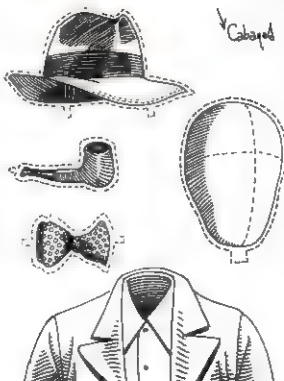
C'était un petit matin pluvieux et gris de novembre 1922, sous la voûte métallique de la Gare du Nord. L'express de Cologne venait de larguer un Rastignac liégeois de dix-neuf ans, qui s'appelaient Georges Simonon et qui prémeditait vaguement le cambriolage de la République des Lettres.

Il portait un chapeau à larges bords, une avallière et un imperméable de mauvaise qualité. Il était pauvre, angoissé, fiévreux. Ce n'est d'Outre-Meuse — un faubourg de Liège — et de tout petits bourgeois avait quitté le collège à seize ans, et appris l'art d'écouter la jazzette de Liège, la feuille de chou locale. Son enfance avait été repliée ; son adolescence orageuse et brève.

Le hasard le fit échouer dans un hôtel des Batignolles et l'entreprit, seul, son incroyable anti-carrière d'aventurier de la littérature. Par la plus petite porte — celle des romans galants, pour les chaisières et les vendeurs. On pouvait en vivre, plus ou moins confortablement. Puis il conçut Maigret, en 1929, par hasard, dans un port de la Frise hollandaise, escale d'une errance qui l'a trimbalé sur tous les continents ; *Pieter le Letton*. Puis il osa écrire un "vrai" roman : *Le Passager du Polarlys*, en 1932.

Riches, enfin ! Et célèbre, mais d'une célébrité ambiguë. À l'exception notable d'André Malraux, et de quelques autres, les lettres méprisent ce voyageur sans bagage "culturel", qui met dans ses romans les morceaux de sa vie, sans en rajouter, sans l'analyser. On y trouve des filles un peu faciles, des épaves de la marginalité, des bars douteux, des hôtels de la gare, des ports noyés dans la brume, des émotions subies dans l'hébété d'une conscience brute — comme on dit d'un cool qui n'est brut, c'est-à-dire non filtré. On y trouve, en somme, ce que Simonon a observé et enregistré, et qu'il vomit sur la page blanche, comme pour s'exorciser. Avec Cendrars, Mac Orlan si l'on veut, il inaugure l'intrusion du baladeur autodidacte dans la littérature européenne. Ce type d'écrivain est monnaie courante en Amérique, depuis Whitman. En France, il déconcerte les auteurs-agrégés, occupés à concilier Marx et Freud. Simonon atteste qu'il est désormais possible d'écrire sans avoir lu Husserl, ni fréquenté les animateurs de la NRF. C'est une révolution — et qui continue de porter ses fruits.

La "modernité" du regard simenonien procède de sa relative "inculture", et de son absolue indifférence aux "débats" du moment. À l'époque où Sartre, Nizan, Vailland, Breton et les autres s'interrogent gravement sur les moyens de régénérer le monde, Simonon le parcourt en curieux, et l'étreint confusé-



ment. Son regard sur l'homme n'est supporté par nulle valeur. C'est le regard désengagé de la vache qui regarde passer un train : des images qui se bousculent dans l'incohérence, des émotions qui surgissent, puis se dissolvent sans se laisser maîtriser ou traduire. Une sorte d'impressionnisme flou du désir, de la culpabilité et de la peur, des pulsions que le héros simenonien enregistre, et qui le conduisent à l'irréductible, en vertu d'une logique fatale, qui défie l'autre logique. Le regard simenonien se situe en deçà du jugement de valeur. D'où le malaise qu'il suscite, comparable à celui qui flotte dans les romans de Patrick Modiano : le héros est à la recherche d'une identité qui toujours se dérobe, et qu'il ne saurait rejoindre qu'au prix de son anéantissement. C'est cela la fameuse atmosphère-Simenon : on la sent, on la touche, parce que la conscience de l'auteur ne s'interpose jamais entre le lecteur et le décor suggéré par touches légères, qui reflètent des "états" — juste des états, pas des états d'âme. Simonon invalide un demi-siècle de littérature infestée de freudisme et de morale — bourgeoise ou révolutionnaire : notre gratitude est infinie.

Et le "polar" ? A quoi bon poser la question, puisqu'il a aboli la frontière qui prétendait séparer la "vraie" littérature de l'autre. Grâce à lui, un Manchette échappera peut-être au ghetto — et grâce à lui, les Himes, Chandler et autres Hammett sont apparus dans les bibliothèques des sorbonnards, qui l'ont toujours le plus volontiers que Beckett, mais longtemps répuégnant à en convenir.

Cependant, Simonon ne s'est pas borné à décupliser la passion du "polar", ni à ouvrir aux dactylos des trains de banlieue les portes de la littérature, ce qui est déjà considérable : il a subverti le genre. Son comparse Maigret est un anti-héros, le premier de la littérature policière. Holmes, Lupin ou Rouletabille, qu'il a rejoints dans le panthéon des détectives de légende, étaient des démurges, à peine assujettis au pesantier du réel. Ils prolongeaient les héros d'Homère, et les chevaliers des chansons de geste. Tandis que Maigret est quotidien, jusqu'à la trivialité : il ronfle en dormant, s'enrhume modiquement, et souffre les humeurs de son chef de service. Il a les goûts du Français moyen, ses mélancolies et ses rêves, sa télé vision et le mobilier Hennin il de sa salle à manger. Comme le Marlowe de Chandler, il est faible. Poirot, James Bond ou Tintin, eux n'échouent jamais, et ignorent le doute.

Anti-héros, Maigret dénoue de fausses intrigues, au terme de pseudo-enquêtes qui consistent à pénétrer l'intimité d'un coupable connu d'avance, ou quasiment. L'anti-sus pense simenonien, c'est une âme dos au mur dont Maigret traque le secret, imputoyable ment, jusqu'à provoquer la fêlure par où il la violera. Fêlure qui renvoie au passé du coupable, lequel, au fond, n'est coupable que d'être. Car la dramaturgie simenonienne ne juge pas : elle constate une dérive qui pourrait être la nôtre, ou celle de notre voisin de palier. Il suffit, pour y succomber, d'un hasard qui nous absente de notre "Moi", et nous met en présence de l'autre.

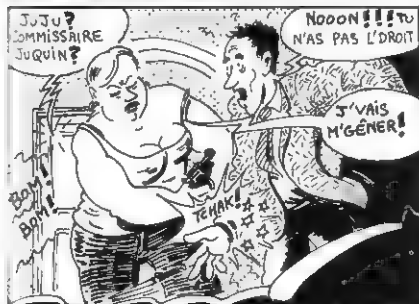
Située dans un quelque part introuvable, entre Dostoïevski, Kafka, Céline et la "black fiction", l'œuvre de Simonon éclaire d'une lumière glaue les sous-sols de notre conscience, et nous dépossède de nos pauvres illusions. Le héros simenonien — nous, les autres — est une concrétion ivre, qui se trimbale à la surface des choses, poussée par des désirs sans visage, figée par une culpabilité sans objet, aveuglée par une profusion d'émotions qu'elle s'efforce de maquiller en "idéaux", mais qui sont seulement l'écume baveuse et sanglante de nos instincts. Comment un provincial rêveur, avide et démué, qui s'est ouvert au monde dans les désordres de l'après-première-guerre mondiale, a-t-il pu exprimer assez durablement l'angoisse des hommes pour rejoindre l'état d'esprit d'une génération lasse de ses engagements ? C'est un mystère — et les souvenirs que Georges Simonon dicte depuis 1972 dans un magnétophone ne permettent pas de l'élucider. Il faudrait demander à Maigret d'enquêter sur le mystère Simonon.

FRANK

LE PLUS VIEUX METIER DU MONDE

940





Un long roman détective, c'est un bal masqué où chaque danseur se déguise... C'est pourquoi je crois que le mieux de tout est que le premier chapitre soit aussi le dernier. (G.-K. Chesterton)

L'ABC du POLAR

MANUEL PRATIQUE du FUTUR AUTEUR

1 - Il n'existe pas de méthode pour écrire un roman policier, sinon la sienne propre. Chaque auteur possède sa manière, son truc.
2 - De même, chaque collection a son genre, sa spécificité. S'il vous arrive d'envoyer le même manuscrit simultanément au Masque et à la Série Noire, c'est que vous n'avez rien compris au polar et il vaut mieux renoncer.

3 - Ne pas oublier que le polar, c'est d'abord une histoire, laquelle est mise en valeur par la construction et le style. Beaucoup de candidats à l'édition soumettent actuellement des manuscrits dans lesquels la trame est fort bien, avec verve, humour, force, ce qu'il en dit. L'ennui est qu'ils n'ont souvent rien à dire : l'histoire est absente !



PHIL WALDO

4 - Un manuscrit est toujours lu et généralement par plusieurs membres du comité de lecture, certains ayant jusqu'à douze romans par semaine. Facilitez-leur donc le travail en livrant un ouvrage proprement dactylographié.
5 - Très important : ne jamais écrire sur le verso de la page.
6 - Laisser une marge importante sur le côté gauche de la feuille.



JOE LINDIKO

7 - Calibrer son texte en se limitant à 60 signes ou espaces par ligne et 25 ou 30 lignes par page, ce qui donne 1500 ou 1800 signes par page, un roman moyen comptant de 250.000 à 320.000 signes (ou espaces).
8 - Utiliser toujours le plus grand interligne.
9 - Utiliser une bonne photocopieuse pour obtenir une ou plusieurs copies de l'œuvre. Le résultat est plus lisible et pas plus onéreux qu'avec le papier carbone.
10 - Numéroter les pages.
11 - Indiquer clairement son nom, son pseudonyme éventuel et son adresse sur la page du titre.



REX MOLEONE

12 - Conserver toujours une copie de son manuscrit car il arrive que, même sous pli recommandé, un chef-d'œuvre se perde !
13 - Ne pas désespérer lorsqu'un manuscrit est refusé ! (Jules Verne fit le tour de deux douzaines d'éditeurs avant d'en trouver un qui dit oui.) Chercher les raisons de ce refus. Réclamer éventuellement une copie des fiches de lecture.
14 - Pour devenir écrivain, il faut écrire ! Il est souvent préférable de rédiger un nouveau roman plutôt que de tenter de corriger celui qui a été refusé. Attendre d'avoir

suffisamment de métier pour se livrer à ce travail de correction.
15 - Ne jamais être pressé : l'éditeur vous donnera des nouvelles de votre manuscrit dans un délai qui est souvent supérieur à trois mois, cela en fonction de la rapidité et de la disponibilité de ses lecteurs.
16 - Ne pas croire que la rédaction de romans policiers sera source de richesse. Selon l'éditeur l'auteur débutant touchera entre 7000 et 12 000 francs pour son travail.



JOE LINDIKO

17 - Si vous avez la chance de connaître un critique ou un romancier, vous pouvez toujours lui soumettre votre travail avant de l'envoyer à l'éditeur. Mais dans ce cas aussi, faites preuve de patience et de compréhension. La personne sollicitée doit gagner sa vie. Time is Money !
18 - Soignez le titre de votre roman. Qu'il en redonne l'ambiance mais n'en révèle pas la solution. Le titre est le premier élément de la passerelle fragile qui se construit entre l'auteur et l'acheteur-lecteur.
19 - Dans la mesure de vos moyens et relations, participez à la promotion de votre roman édité. Le service de presse s'en occupe, certes, mais il a d'autres livres et d'autres auteurs à promouvoir, simultanément. Ne refusez jamais de participer à l'une de ces harassantes séances de signatures



PHIL WALDO



FRED ARDI

qu'organisent les libraires, les grands magasins ou les bibliothèques. Il s'agit toujours d'un placement à long terme.

20 - Toutes les vedettes du show-business et de l'édition vous le diront : il vaut mieux une mauvaise critique que pas de critique du tout. Il peut arriver qu'un critique se trompe. Personne n'est infallible. Ne provoquez donc pas en duell la critique qui a détesté votre chef-d'œuvre. L'important est que en bien ou en mal, on parle de votre livre et qu'on cite votre nom. C'est cela qui s'inscrit dans la mémoire de l'acheteur potentiel.

21 - Soignez particulièrement votre deuxième livre, c'est à ce tournant qu'on vous attend. Pour son premier roman, l'auteur bénéficie de l'indulgence, de la bienveillance et de la curiosité du lecteur ou du critique.

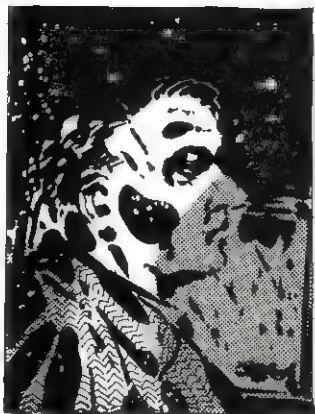
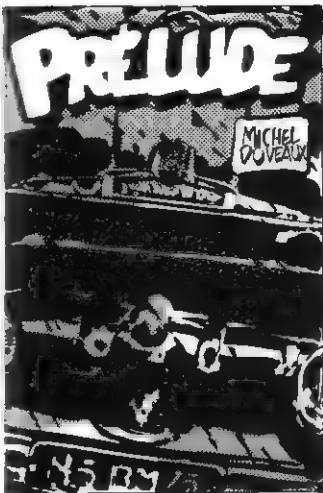


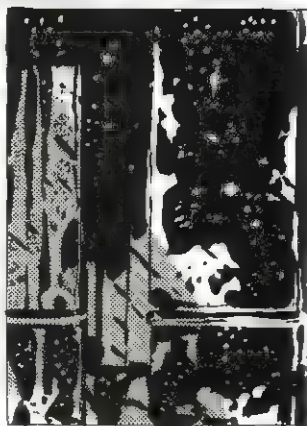
FAT RITAFIOSO

22 - Même s'il existe quelques clans ou chapelles, le milieu du polar est beaucoup plus ouvert et accueillant que celui des cercles littéraires en général. Peut-être parce qu'il est composé de professionnels. On vous aidera, vous conseillera.
23 - Ne reniez jamais vos premières œuvres.
24 - Ne reniez jamais le roman policier.

G.R.

Suite page 72







OU EST PASSEE MA CHEVAL ?

Une nouvelle de Hervé Prudon, illustrée par Thierry Dalby

Harper arrache le filtre de sa cigarette. Il a plu. Les néons dérapent sur ses trottoirs de pluies. Les klaxons couinent. Aux terrasses, on s'ennuie. Paris, un désert encombré d'objets, passants pressés, imperméables, rapluies, monuments. Un abattoir urbain pétri de savoir-vivre. La voix de Tom Waits craque sur le grattoir des nuits. Whisky voice. Harper est tiré dans un bar. Une grosse le mate. Il jette son clope incandescent sur sa moquette.

"Dehors !"
L'abolement du garçon est sans appel. Harper sort. Il court dans la rue, l'adman. Il appelle un taxi, hep. Les phares blancs des voitures le fusillent et taxi s'arrête. Le chauffeur est Viet. Harper recule, se retourne, il détale. Très loin, il monte des escaliers. Il sort une clé. Sa main tremble, et sa poche, lourde. Des pas derrière lui. Vite ouvrir. Il trouve la serrure de deux hommes à l'étage en-dessous.

Hoa, Hoa. Harper dedans. Côte son dos à la porte, on frappe dans son dos.
Harper n'a pas de camarades. Il court à une commode. Il sort un révolver à canon court. Les coups redoublent à la porte et dans sa poitrine. Le n'importe.

"Ouvre, Ducon."
Impolitesse de mauvais aloi. Harper coince l'arme dans sa ceinture, au-dessus des fesses. Il transpire, il va à la porte, et ouvre ; ahum.

Deux Viets. Le gros Moon et Max Mao. Des encasseurs, pas des vrais agents méchants. Quoique. Des sourires inamicaux, plus, malsains. Ils entrent en bousculant Harper, sans vergogne, des mal élevés. Harper est n'au. Les Viets s'assoient. Le plus gros frotte son pouce sur son index et fnc.

"Dix briques j'ai pas," attaque Harper

"On sait, mignon."

"Alors ?"

"Fallait pas jouer, mignon, quand on sait pas, ou quand on n'a pas, on ne pas."

"Très malin"

"Tatata, approche."

Max Mao, le moins gras, se fend la pêche. Il lui manque une dent. Le gros Moon sort une photo.

"Mais. C'est Hoa."

Harper prend la photo. Hoa vêtue, bien. Il sourit. Pourquoi Hoa, sa copine ?

"Tue-la."

"Vous êtes malades, he ! Elle bosse pour vous."

"Elle bossait. Son cul pour nous et sa bouche dans l'oreille des flics. Tue-la."

"Mais. Pourquoi moi ? On vit quasi ensemble, les jours fériés."

"Tue-la."

Harper soupire. Tue Hoa. Il hoche la tête, se retourne, il tourne sans rien dire dans la pièce. Il se gratte le cul.

"Te gratte pas le cul."

"He merde !"

Harper tire son flingue de son cul, se retourne, bras tendu. Il tire. Balle dans la tête de Max Mao, balle dans la gorge du gros Moon. Double mention, deuxième balle. Ni l'un ni l'autre n'était armé. Ils le prenaient pour un branque.

Harper décroche le téléphone. Sonneur.

"Vous êtes bien en communication avec Hoa Deville, veuillez..."

Harper ne va pas se confesser à un répondeur. Il raccroche. Le gros Moon le regarde, mort bété. Il a chié dans son ben. Retour d'enfance.

Harper a vingt-cinq ans ; il est beau. Il n'a pas de charme, il est beau, rien de plus. Il n'a pas de casier judiciaire. Il a mené une vie que l'on croit facile, mais il n'est pas de vie facile, il y a des ennuis différents. Harper a su rouvrir du fnc, pour maquiller la misère, peinture sur crasse. À seize ans

en suçant des queues dans des cinés pornos, à dix-huit en tringlant des rombières, à vingt en grugeant des faux mécènes qui le prenaient pour un artiste vrai, et puis en jouant, les cartes, avec la surenchère que cela induit.

A vingt-cinq ans, il est un tueur, pas vraiment un criminel, non, mais un meurtrier. Il s'en fout, pour l'instant, après quatre bourbons. Il est assis sur un banc, gare d'Austerlitz, et il attend le train.

Il est minuit passé, il se lève, un peu mou, il avance vers le quai.

"Vous n'avez pas composé votre billet."

"Exact."

Harper se retourne. La fille a des yeux verts et une peau mate. Il n'aime pas le vert. En trichant, ces yeux sont jaunes, dorés. Harper fait la moue et valide son titre de transport. Il revient au quai, la fille a disparu. Dommage, un beau petit lot. Une Arabe, eh oui, cette Maghrébine m'agréa bien.

Harper monte dans le train, il se retourne encore fréquemment. Il ne peut pas croire qu'il a tué deux hommes, non, c'était sans doute un autre Harper, un double généreux qui aura fait le coup à sa place, un bienfaisant. Harper est trop mignon, il ne sait pas tuer.

Il s'endort comme un bébé sur la banquette dans le compartiment sombre. Il pose sa tête sur un oreiller improvisé : cuisses féminines molles. Parfums d'Arabie, musc et benjoins, trésors d'Orient. Il grogne et rêve, il se exige quant à la parfaite tenue de l'oreiller. A la Souterraine (Creuse), il se réveille et reconnaît la tête d'oreiller.





"Coïncidence, je présume?"

"Non, Fanda"

Harper réalise la présence de deux autres usagers. Il fait le pitre mais. Le timide. Il regarde la fille à l'envers. Il enfout sa tête dans son ventre. Plus tard, il se réveille, seul et mal. Bouche pâteuse, teint blême. Il cherche une cigarette.

Il fume dans le couloir. Son pied droit est ankylosé, des fourmis, qu'il tente de chasser en secouant le pied. Il entend un rire. Fanda, au bout du couloir.

"Vous trouvez ça drôle?"

"Oui. Refaites ça, dit-elle, cette danse."

"Non. Je ne suis pas un clown. Vous êtes Berbère?"

"Non, Arabe."

"Je disais ça par politesse, c'est bien aussi, Arabe."

"Viens, il y a un compartiment libre."

Un harem à elle seule. (...) Harper se réveille, un œil, l'autre. Pas vraiment reposé. Devant lui, un homme, noir, dans ce compartiment d'odeurs. Un jeune Noir obèse qui dévore un sandwich au pain de mie et Harper des yeux. Mine de rien, Harper remonte sa braguette, sourit, allume une cigarette, se recoiffe, récupère une soquette. Le jeune Noir sourit, puis ricane, et enfin, pure, il se tourne vers la fenêtre, comme si de rien n'était. Harper ne consent pas. Il gifle le bouffi. Quel est cet autre? Un plus gros Noir, plus vieux, plus fort, moins souriant. Il saisit Harper par le col. Il l'entraîne dans le couloir, si t'es un homme. Non, Harper gigote. Il cherche à planter son genou dans les burnes noires. En vain.

"Laissez-le. Il est ivre."

Fanda. Le nègre coriace laisse tomber Harper. Il réintègre son compartiment familial. Harper se réajuste, sourit et pli de pantalon.

"Fanda, vous êtes ma muse, mon gorille, ma fée."

"Fais pas chier, l'Européen, circule, ya rien à voir."

"Gaffe, hein? Pas de racisme. Insulte pas Sarcelles. Je t'aime."

"Tu sais pas ce que tu dis."

"Non. Mais je le dis, à tout hasard, des fois ça se confirme."

Les derniers kilomètres avant Brive, c'est un calvaire. Que du vert. Harper aime le gris, le beige, le pissieux, même le jaune, oui, et le bleu, le rouge, le violet, l'indigo, il aime toutes les couleurs qui ne sont pas vertes. Le vert, non, la gerbe. Et la nature, au naturel, est verte. Fatalité futile futilité fatale, parti pris de laideur. Et cette sauvage avait les yeux verts. Oui. Il n'aurait pas dû limer une crouille aux yeux verts sur une banquette de seconde classe. Il descend à Brive, la Gaillarde.

Le choc. Fanda est descendue aussi, trois compartiments plus loin. Indifférente. Il l'appelle. Elle lui fait un geste anodin de petite sympathie. Et bye bye. Un homme l'attend. Il est pressé, il l'entraîne.

Vingt minutes d'attente pour la correspondance vers Gramat. Harper téléphone à Hoa. Encore le répondeur. Harper laisse un message.

"Hoa, gaffe. Ils te cherchent. Barre-toi. Je vais à Roumégouse, dans le Lot. Ça chauffe aussi pour moi. Rejoins-moi, mais discret, claudu."

Le taxi roule sous la pluie. Il s'engage dans un chemin vicinal. Les amortisseurs sont neufs, et si Harper, assis à l'arrière, gigote ainsi sur sa banquette, cela ne peut provenir que d'une réaction personnelle. Il a mené plusieurs vies. Laquelle l'attend ici, et pour combien de temps cette prison verte?

Il a choisi Roumégouse pour y être allé une fois, avec une Belge qu'il menait par la truffe, elle s'occupait de tout, luxe et luxure; des jours heureux en somme. Il se souvient du patron, qui avait deux pouces à la main droite et servait des doubles doses.

Harper fait stopper le taxi. Il règle sa course et descend. Il se plante devant la grille du parc. Rien n'a changé, depuis le temps, Harper regarde fixement les arbres qui pleuvent, il n'aime pas les arbres. Il entend une voix derrière lui.

"C'est pas de chance, ça, sale temps."

"Je viens pour un enterrement", répond Harper.

"C'est pas gai, ça, un enterrement."

"Non, surtout quand c'est le vôtre. Vingt-cinq ans de liberté. Pour arriver là."

Ce disant, Harper se retourne brusquement, personne. Un cheval s'ébroue dans un enclos. Harper prend l'allée qui mène au château. Il se retourne. Les chevaux ne parlent pas, cela se sait, il n'aurait pas dû ainsi se confier à un cheval. La terre est trempée, ça colle aux pieds. Comme le chewing-gum aux dents et le passé au présent.

Le château perd ses deux tours dans le ciel. Une voiture sur le parking c'est peu. Et un singe, un macaque, sur le capot, c'est étrange.

Personne à la réception, ni dans le salon. Un rire, plus loin. Un singe dans un fauteuil. Harper a changé de planète, sûr. L'eau de ses vêtements coule sur le parquet. Dans le salon, un énorme soufflet fait office de tab et basse. Dessus, une bouteille de gin. Les singes se sont mis au gin. Les canapés sont mauves, couleur de deuil. Bien sûr. Harper est mort, et météorocose, s'est transformé en singe, si bien que les hommes lui semblent être des singes, l'homme étant un loup pour l'homme.

"Je deviens fou."

"C'est ce temps, sale temps, c'est pas de chance."

Harper se retourne, l'homme qui lui a parlé n'est pas sinistre, mais déjà vu. Où?

"Il n'y a personne au château."

Le visage de cet homme est hostile.

"Vous trouverez un hôtel à Gramat, ou Rocamadour."

"Mais vous?"

"Allez, il pleut déjà moins."

"Je vous ai déjà vu."

"Vous êtes fou. Vous croyez me voir, mais je ne suis qu'une illusion dans le rêve de ce singe, dans le fauteuil."

"Vous m'avez convaincu", répond gentiment Harper.

Et il sort. Il fait quelques pas sous la pluie. Il entend, plus loin, le cri d'un dromadaire. Les dictionnaires disent le chameau blâtre, mais celui-là une bosse ou deux, il n'en a. Une éclaircie dans le ciel. Harper lève les





... Son regard accroche un rideau, une fenêtre, un regard. Des yeux gris.

Plus loin dans l'allée transversale, deux nains vont leur bonhomme de nuit. Bien, pourquoi pas des nains ? Harper monte à la vieille tour, un chemin de ronde en spirale, et une vue glauque tout vert. À l'entrée du parc, des caravanes rutilantes, des couleurs vives, comme on me. Gueulardes. Un cirque. Mais de l'autre côté, sur la terrasse, Farida romène une petite fille. Elle la tient par la main. Plus elle la guide. La petite fille est aveugle.

Au même instant, Harper est pris à la gorge. Il se débat. L'autre se présente de face, un singe. Qui s'enfuit. Sur la terrasse, Farida et la petite fille aveugle ont disparu.

Harper retourne au château. De toute façon, il est trempé. Il faut qu'il sèche, qu'il se réchauffe. Il trouvera bien un singe savant pour lui servir un vin et allumer une bonne flambee.

Harper est assis dans le petit salon, circulaire parce que dans la tour est la pièce la plus agréable du château : le bar et le feu. Ses idées s'embroutent. Il capote. Il se sert un bourbon. Puisque pas de barman. Ça va mieux. Un autre bourbon, un troisième. Cirrhose four roses. Il recapitule arida promène une petite fille aveugle alors qu'elle débarque de Paris. L'homme est peut-être son époux. Le cirque est de passage, bien sûr. Le château est vide, mais on est hors-saison. Tout est normal et il n'y a pas à inquiéter, sinon pour Hoa.

Harper tente de joindre Hoa. Mais ça ne répond pas.

Hoa est nue, recroquevillée sur son lit. Karl est près d'elle, un rasoir à la main. Karl est le premier couteau du sang Ming. Il regarde le téléphone qui sursaute à sa sonnerie. Il regarde Hoa qui ne répond pas. Il sourit. Il s'assoit au bord du lit et découpe au rasoir des journaux de mode.

Hoa pleure, et dénie de la tête. "Ca n'est pas moi, Karl, je n'aurais pas fait ça, je suis pas assez conne pour faire ça."

"C'est des choses que toi seule savais, petite, toi seule savais."
"J'ai pu en parler à des amis, comme ça, sans savoir, mais pas aux flics."

"Harper ?"
"Harper ou d'autres..."
"Tu peux dire Harper, tu sais, c'est lui qui t'a donnée."
"C'est pas possible. Pas Harper."
"Dans ce cas..."

Karl se lève, et vérifie le tranchant de son rasoir. Il prend une grande photo dans Elle, et découpe le nez du mannequin.

"Tu t'imagines ?"
"C'est Harper", balbutie Hoa.
"J'aime mieux ça", dit Karl, "moi, je t'aime bien."
Il replie la lame du rasoir dans le manche. Il range le rasoir dans sa poche. Il sourit, un sourire éclatant.
"Pas des nouvelles dents ?"
"Ouais, et au prix où je les ai payées, personne pourra dire que c'est pas les miennes."

"Karl, laisse-moi tranquille, à présent."
"Un câlin ?"
"Rien."

Le téléphone sonne encore. Hoa va répondre. Karl observe ce petit cul, cette chair.

"Oui, non, répond Hoa, si."
Sur son cou, le tranchant du rasoir. Karl écoute sur l'écouteur.

Harper est rassuré. Elle peut être là ce soir même, avec la Mini. Il retourne au salon. L'homme l'attend devant le feu. Farida se tient debout près de lui.

"Vous êtes revenu", dit l'homme.
"Il pleut."
"Écoutez, Monsieur, dit Farida, nous sommes un couple sans histoires. Des amis nous ont prêté ce château. Nous ne pouvons pas nous permettre de vous héberger."
"Il n'y a personne d'autre que vous deux dans ce grand château ?"
"Non."

"Écoutez, alors, j'attends quelqu'un, qui viendra ce soir. Laissez-moi l'attendre ici plutôt que dehors."

"O.K.", répond l'homme, vous resterez sous la verrière."
Une petite fille hurle.
Harper est seul sous la verrière, devant la verdure persistante du causse. Il a exigé une bouteille de bourbon. Il l'a eue.

La petite fille hurle beaucoup, et ces vieux châteaux sont mal insonorisés, savez-vous. Un singe rejoint Harper. Un gros macaque marron. Il prendrait bien la bouteille de bourbon. Harper l'invite à s'asseoir, faites donc, mais le singe se méfie. De nos jours. La petite fille hurle de plus en plus. Le singe craque, il se met à pousser des cris vraiment odieux.

Fanda hurle. Harper saute de son siège, se rue dans les étages. Il se fige. Deux paires d'yeux le fixent, deux madones en plâtre. Il ravale sa salive, cherche la provenance des cris. Il ouvre des portes. Partout chambres vides. Le type se met à gueuler, lui aussi. Une famille pas très unie qui cache sa fille. Aveugle, et débile ? Pas une raison. Harper ouvre la bonne porte.

De dos, le type. Il répète "fais-la taire, fais-la taire !", et sur le lit, sous le baldaquin, Fanda, la petite fille dans les bras. Elle cherche à la consoler. La petite fille gémit, c'est la fin de l'orage. Harper ne bouge pas.

Les yeux de la petite fille sont barrés par un sparadrap.

Harper redescend quatre à quatre, parquée de ses deux pieds démanchés de fourmis rouges. Il retrouve le pote le mastard macaque. Il a sifflé la bouteille de bourbon. Le type rejoint Harper.

"Je t'avais dit de rester là."
"Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qu'elle a ?"
"Il n'y a pas de petite fille, ici, tu n'as vu que des singes, des singes partout. Tu n'as rien vu à Roumégouse."
"J'ai tout vu à Roumégouse", se souvient Harper.





Le type saute sur Harper. Harper esquivé, repoit le menteur d'un coup de talon dans l'aine. Ça marque un temps d'arrêt. Le singe se marre, se gratte. Le type se frotte le bassin, l'entre-deux.

"Je te tuerai."

Il disparaît, plié en deux. Deux nains observent derrière la verrière, et Harper leur sourit. Ils ont cueilli des roses dans le jardin. Harper leur montre les quatre roses de l'étiquette du bourbon. Fanda est derrière Harper.

"Aide-moi", dit-elle.

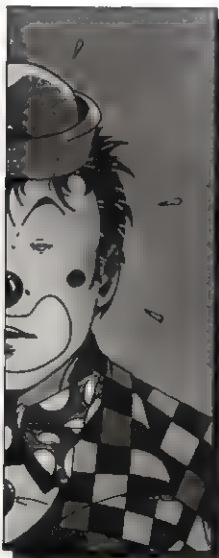
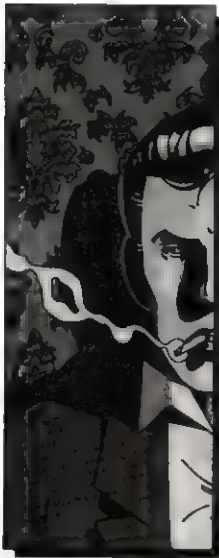
"Explique-moi."

Une nurse promenant une petite fille dans un jardin public de Bordeaux. La nurse a été retrouvée chloroformée quelques minutes plus tard, mais pas l'enfant. Les parents sont négociants en vins. Ils gagnent. Ils peuvent. Bordier a emmené la gosse, tout seul, ici. Farida connaissait Bordier, de Marseille. Pas le mauvais gars, mais pas l'honnête pékin, non, ou un peu de chaque. Trop peu pour être autre chose qu'un looser.

Il s'appelait Bordier mais il aurait pu s'appeler Harper. Il avait la même envergure - petit-petit. Il avait magouillé aux isnières du banditisme. Il s'était ainsi fait des relations. Il avait des besoins d'argent assez importants. Il avait donc chuté, en enlevant ce gosse.

A Fanda, il avait promis un quart de la rançon. Elle-même n'avait pas une moralité parfaite. Elle avait accepté. Mais à présent, elle avait peur. Bordier n'était pas à la hauteur. Elle le sentait fluet sur ce trop gros coup. Entre eux, le ton avait monté, très vite; Bordier assumait mal son rôle. La présence inopportune de Harper n'avait fait qu'envenimer les choses.

Fanda se laisse aller contre le tronc d'un arbre. Elle ferme les yeux, elle ne pense plus à rien. Harper disparaît, il était de trop. Dans la chambre de la tour, seule, la petite fille dort. Bordier enrage dans le salon. Il fume cigarette sur cigarette. Le téléphone sonne. Il ne répond pas, Harper entre et décroche. C'est pour lui. Hoa.



"Harper, Karl a tout entendu. Il sait où tu es. Il veut ta peau."

"Comment?"

"Il a su me faire parler. Je suis navrée."

Harper racroche. Elle est navrée. Et lui, alors. Karl va venir au château dans cette campagne où il sera tout à fait incongru. Karl n'a pas le look campagnard. Il effraiera les lapins et les belettes. Harper reste quelques secondes dans la cabine, il sort prudemment, il voit déjà l'ombre de Karl se profiler dans le parc. Il réalise la présence muette et gênante de Bordier.

Harper était venu dans ce château, long time ago. C'était des heures de promenades à travers ce causse de Gramat, et des excursions touristiques - Miers, Rocamadour, Autoire et ses vieilles bâtisses, Saint-Cirq-Lapopie, Noms fanés. Karl ne sera pas tant touriste. Il ne s'attache pas aux vieilles pierres, il n'est pas non plus gastronome. Il ne verra rien d'autre qu'une cible. Pan. Et basta, retour à la niche.

Bien sûr, la solution était de partir. Harper n'a pas besoin de fouiller ses poches - il sait qu'il n'a rien. Il est assis sous la verrière et contemple le causse, ce desert, vert Sahara. Pas question de se lancer dans une fuite éperdue, à pied, de franchir haies et buissons, longtempes, des jours, des nuits, et finir par ramper avec les limaces et les escargots.

Non.

Voilà une idée : simple et bonne, en somme. Tuer Bordier, ce trou-du-cul. Faire fissa pour obtenir la rançon, et partir, avec Farida, au soleil, mettons les Bermudes. Ou l'Amérique du Sud. Harper sera danseur de tango.

Quelques singes goguenards passent sur la terrasse. Ils s'agglutinent à la vitre. Harper dans son bocal. En haut, la petite fille a recommencé à geindre. Atroce. Il faudra faire vite.

Harper se souvient : dans le grand salon, un sabre accroché au mur dans son fourreau. Si Bordier est dans le petit salon, devant le feu, tout peut être réglé sur le champ.

Bordier est devant le feu, dans le petit salon. Et Harper tient le fourreau du sabre. Il entend des voix, des cris, des rires. Les nains apparaissent les premiers, puis vient une femme à barbe, deux trapèzes, une jeune fille qui marche sur les mains, et toute une troupe. Ils bousculent Harper et tourment dans les pièces du château.

Bordier s'est retourné vers Harper. Ni l'un ni l'autre ne comprend. Une esquisse de sourire de l'un à l'autre, une vague complicité étonnée d'elle-même et des événements.

Bordier se lève, va vers Harper, et considère le sabre.

"Belle pièce."

Harper lui tend le sabre. Bordier le sort du fourreau, effectue quelques moulinets maladroits. Il rend le sabre à Harper.

La troupe burlesque passe à présent derrière les fenêtres, tout autour du château.

"Que veulent-ils?", demande Bordier.

Harper hausse les épaules. Il ne sait pas. Ils s'amuse, ou ils sont défonçés, n'importe quoi. Bordier excédé monte dans sa chambre. Harper remet le sabre au mur. Il s'applique à le mettre exactement comme il était. Il prend un certain recul, et observe. Dans la glace, située à un mètre du sabre, il voit une voiture grossière. Il peut lire à l'envers l'immatriculation, 75, et le notus méchant sur les lèvres du conducteur. Harper se jette à terre et rampe jusqu'au petit salon, derrière le bar.

"Hi. Vous répétez aussi un numéro? L'homme-limace?"

Harper se retourne - un clown.

"Hi. L'homme-limace", fait le clown en pointant son doigt sur Harper.

Harper se redresse, attrape le gougus par les vastes revers de sa veste à carreaux, et lui aplâtit la tête sur le comptoir. Le clown est démantibulé, pantin mou, qui s'avachit contre Harper, derrière le bar.

Deux minutes plus tard, le clown est nu, il n'est plus le clown, il n'est plus qu'un homme évanou derrière un bar. Un autre clown est né.

Clown Harper croise Karl dans l'entrée. Il grimace, bondit, gesticule. Karl n'aime pas le cirque. Il cherche un homme. Il croise la troupe amusante, toujours en fiesta instantanée. Il crache par terre. Ça ne ferait pas même rire les enfants. Spectacle, ça? Parlez-moi d'un strip, d'une paire de miches en lumière bleue.

Harper retrouve Farida. Elle est du clown.

Non, Fanda. C'est moi, Harper. Elle cesse de rire. Il explique la situa-



in. Il ne lui dit pas qu'il veut tuer Bordier. Il ne veut plus tuer Bordier, il s'est plus temps. Il veut juste partir, vite.

Farida est d'accord. Mais Karl ?

Karl parcourt le château. Les nains sont étonnés de ce gabarit monstre, s'entourent. Ils jussent, courent et se moquent. Karl Gulliver n'est pas à l'aise avec ce monde minuscule. Il s'accroûtit.

Dites-moi, vous n'avez pas vu un homme jeune et plutôt mignon, seul ?

Les nains rigolent. Ils sont gais. Ils reviennent du bar.

C'est un clown que tu cherches ?

Farida a laissé Harper. Elle est montée voir la gosse dans la chambre. Elle dort. Farida la caresse les cheveux. Elle cherche Harper, elle voit le coussin en bas. Elle l'appelle, il ne répond pas. Il se retourne, la regarde, et ne répond pas.

Il le redescend au salon. Les nains et les singes organisent un bal, et ils entraînent Farida, qui se met à hurler. Elle voit Karl, à la réception. Il est rime. Son bras pend dans le prolongement de son bras.

Le clown fuit dans l'allée. Farida et Karl sortent. Farida saute le sabre dans le salon, et sort du tableau, elle se tient derrière Karl. Le clown s'est retourné, bras levés. Karl se met en joue et tire. Trois fois. Trois coups qui frappent à gorge, le cœur et le foie. Le clown s'écroule. Karl s'approche et effleure la physionomie sous le maquillage.

La petite fille descend lentement, à l'aveuglette, les marches. Les coups de feu l'ont réveillée. Elle parvient sous la verrière, côté caissier. Mais elle ne voit pas le caissier, elle tend ses bras.

Karl arrache le faux nez du clown. Farida est horrifiée. Elle la ranche la nuque d'un coup de sabre. Karl se retourne, poireaux saignent. Farida lui plante le sabre dans le cœur. Karl s'assoit, presque mourant, à présent. Puis il se couche doucement, dans l'herbe mouillée.

Dans les cuisines, Harper se réveille doucement de son K.O.

Bordier l'a bécoté. Le colon l'a vu. Karl et l'a pris pour un filic, et Harper pour un indigène. Bordier a voulu tuer Harper. d'abord, puis il a pas eu le courage. Il l'a juste assommé. Et puis, il a réalisé que cet habit de clown était un bon moyen d'échapper à ce gros filic. Il a désespéré Harper et s'est habillé en clown.

Bien joué.

Harper récupère ses fringues. Il ongle les soubassements du château. Le cirque s'est répandu dans le parc, dans les jardins, sur les pelouses et partout. Trompettes et grosse caisse. Les nains dansent, et les écureuils jouent autour du château.

Les singes ont envahi la verrière.

Farida a réalisé que ce clown mort était Bordier. Bien amoché. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle est soulagée. Et Harper. Il est la juste rétribution, il choote méritamment du bout du soulèvement du corps de Karl, et il rit.

Farida se jette dans ses bras.

Dernière nuit, le cirque bruyant exuberant, nouveau propriétaire du château, pour un soir, un rêve, ou une semaine.

Harper se détache de Farida.

Oh, récupère la gosse, on se fait paver la rançon et on part.

OK, vite.

Les montent à la chambre.

Chambre vide.

Ils descendent et cherchent. Ils arrivent à la verrière.

La gosse, les yeux bandés par son sparadrap, marche et tourne en tendant les bras, ouvrant les mains. Autour d'elle, des singes, des macaques, wa. Lui échappent. Elle entend leurs rires.

Harper tenait d'entrer sous la verrière. Les singes l'agressent. Il sort vite. Referme la porte.

Les singes et la petite fille reprennent leur jeu de coan-maillard.

Le château de Comin Maillard ? dit Farida.

Et nous ? demande Harper.

Devant eux, le caissier, et la pluie qui s'annonce, quelques gouttes percent les flâques de la terrasse, puis ça vient, ça tombe, et ça envahit et ciel, terre et ciel, et l'horizon se perd, il n'y a plus de paysage, non, il pécute comme sur Paris, Berlin, ou Bombay, comme à la fin des films à rideau.

s'abaissent. Qu'il reste ruste, à musique pour accompagner les gens jusqu'à la sortie.

Farida prend la main de Harper et éclate de rire. Il se laisse gagner par le rire. Et s'entraîne, droit devant, ils trouveront bien un chemin. Une soirée, s'évanouissent sous le regard des singes, et une fois qu'ils ont disparu, le plus grand singe ôte le bandeau des yeux de l'enfant.

HP

Herve Prudon a publié *Mardi-Gras* (Série Noire, Tarzan Malade (Éd. des Autres) et *Banquise* (Fayard Noir).





LA GARÇE... ONZE FIGES QUE JE ME RACONTE TOUS LES JOURS SA TRAHISON POUR M'ENFIER. MA MAÎNE MON DESIR DE VENGEANCE! ONZE FIGES QUE J'ATTENDS SA... LE MOMENT OÙ JE VAIS LUI FAIRE PAYER SA SAUCERIE. ONZE FIGES. A L'INFINI COMMENT JE M'Y PRENDRAI... JUSQU'À MAIS LE PLUS PETIT DÉTAIL...

ONZE FIGES.



MA... A L'INFINI COMMENT JE M'Y PRENDRAI... JUSQU'À MAIS LE PLUS PETIT DÉTAIL... ENFIN, SI TÔT, FAÇON D'PARLER.

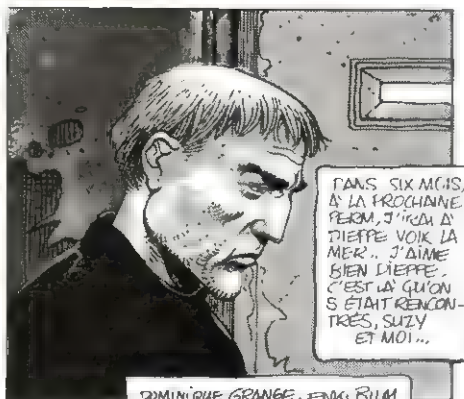
ENFIN, SI TÔT, FAÇON D'PARLER.

ILS AVAIENT AUCUNE PREUVE CONTRE MOI... UN SUSPECT D'UN AUTRE... ILS AVAIENT ME RÉCHÉ QU'UNE SCÈNE... « CHANGEMENT DE PROGRAMME, TRONCHE DE NAVE! VA SAUVER L'AMER... L'AMER DU MOMENT NANT, TU T'AS... ENFIN, SI TÔT, FAÇON D'PARLER... LA FAIT CHER... DE TOUTE FAÇON, LA GONZESSE QUI A TÉLÉPHONÉ A DONNÉ TOUTES LES DÉTAILS... » T'ÉTAIS LA SEULE AU COURANT, SUZY, MAIS TU LEUR AS PAS DIT TON NOM... ET J'AI FAIT QUE C'ÉTAIT MA CHANCE DE ME VENGER... ILS T'ONT JAMAIS ENQUÊTÉ ET MOI J'AVAIS... ET NON, TE MIS...

17H45



18H30



DOMINIQUE GRANGE - ENO BILAL

LA B C du POLAR

REVUES et FANZINES

Au cours des années 50, le roman policier vit sa popularité étayée par un certain nombre de publications spécialisées, dont la plus célèbre fut incontestablement *Mystère Magazine*, une revue créée par Maurice Renauld. Durant trente ans, M.M. fut réellement la Bible des auteurs et des amateurs de romans policiers (un beau sujet de thèse). Son 343e et dernier numéro parut en octobre 1976. L'équipe rédactionnelle se retrouva dans le *Magazine du Mystère* pour douze numéros.

Le succès de *Mystère Magazine* avait provoqué la naissance de revues parentes sinon concurrentes : *Hitchcock Magazine* (1960-1975), *Le Saint-Detective Magazine* (1968-1969), *Noir-Magazine* (1954 deux numéros), *Minuit* (1959-1960), *Yard* (1949-1954), *Suspense* (1956-1959), *Choc* (1967-1968), *Hobdo-Police* (1951-1952), *Espionnage-Actualité* (1970-1971), etc.

Polar naquit avec le printemps 79, sous la direction de François Guérin. Cette revue arrivait à point pour combler un vide attristant. Renonçant au dos carré et à la formule "revue de bibliothèque" adoptée par toutes celles qui avaient précédé (sauf *Hobdo-Police*), *Polar* est construit autour d'un dossier central laissant souvent une large place au cinéma et permettant la présentation d'au moins une nouvelle inédite. Des pages de critiques (dont deux ou trois sont assurées par Michel Lebrun), une rubrique sur les bouquins "rueards" (signés Wolfgang-Amadeus Polar : généralement Lebrun encore) et la liste des parutions du mois apportent au lecteur les informations qu'il souhaite, sans oublier le cinéma, la télévision et la BD. Parmi les derniers dossiers présentés citons Pierre Sinac, W.R. Burnett, Jérôme Charyn, José Giovanni, John

Buchan, Michel Lebrun, Bill Pronzini... (*Polar*, "le Magazine du Policier", 37, rue de Montholon, 75009 Paris - le numéro 12 F)



Reprenant la formule de *Mystère Magazine*, *Polar* et son équipe font paraître des numéros hors-série composés exclusivement de nouvelles inédites.

La liste des revues ne serait pas complète si on ne citait pas *Gang*. Créée le 14 novembre 1979, elle ne connut que deux numéros. Animée par Alain Dugrand et Hervé Prudon, avec la participation de Gérard Guégan, Alain Dubrieu, Jean-Claude Astouf, elle mettait les pieds dans le polar et favorisait une remise en question génératrice de création, de bouleversement. Son passage se borna malheureusement à un double *gang*.

Et puis... et puis... Il y a le nouveau *Mystère Magazine* ! *Mystère* renait de ses cendres et nous est revenu le 15 octobre dernier dans une formule jeune, type "news", avec des nouvelles françaises et étrangères et ses fameuses rubriques "OK ou KO", les livres du mois, Verdict, le cinéma, la télévision, le fantastique, le courrier des lecteurs, et surtout les innombrables échos, une véritable mine d'informations pour les amateurs, parce que couvrant aussi bien le domaine du policier que celui de l'espionnage. Rédacteur en chef : Luc Geslin. (*Mystère Magazine*, Ed. ERF, 80, av. d'Iéna, 75016 Paris - le numéro 13 F)

Au rayon des fanzines, il faut citer *Désiré*, l'ami de la littérature populaire. Son sous-titre indiquait clairement sa fonction, que précisaient encore trois lignes : "Etude des illustrés, fascicules, feuilletons et livres populaires : leurs auteurs et dessinateurs, leurs catégories, époques et courants. Information et liaison des lecteurs et

connaisseurs de la littérature populaire".

Créé par un passionné en assurant la fabrication de A à Z, *Désiré* était né en 1964. Mais Jean Leclercq est mort le 15 août dernier dans sa 76e année et *Désiré* ne paraîtra sans doute plus. Il reste un capital d'au moins deux mille pages précieuses, dans lesquelles le polar n'est pas oublié. Jean Leclercq écrivait d'ailleurs, au début du printemps 81, dans le 33e numéro de la 2e série de *Désiré* : "La littérature populaire, c'est-à-dire lui par tous, de la seconde moitié du XX^e siècle, c'est la littérature policière."

Mais le grand fanzine du roman policier, c'est *Enigmatika* (Timestrie), édité par OuluPoFo (Ouvroir de Littérature Policière Potentielle), qui se vend par abonnement. Les études et tous les sujets traités le sont par d'éminents spécialistes qui ont le mérite de ne jamais sombrer dans l'herméneutique. Dictionnaire des auteurs, répertoire des grandes collections, résumés précis des titres originaux et de leurs traductions, études thématiques, textes introuvables, notes critiques, courrier des lecteurs, etc., tout cela forme une somme inappréciable, en particulier pour les journalistes et les bibliothécaires. On s'abonne auprès de Jacques Baudou, 4, rue de l'Avenir, Les Mesneux, 91650 Rilly-la-Montagne. Un an : 60 F.



Les *Annus du Crime* est un fanzine à la publication un peu irrégulière, mais qui est consacré, en principe, chaque fois à un auteur. Travail remarquable de précision, là aussi. Parmi les sujets traités jusqu'ici, citons John Dickson Carr, Patrick Quentin, Fredric Brown, Harry Whittington, William Irish, Ellery Queen, Peter Cheyney, Michael Allvalone. On s'abonne à la librairie "Au Troisième Œil" (37, rue Montholon, 75009 Paris).

Restent les deux petits derniers : *Le Masque Noir* et *Le Fulmar*.



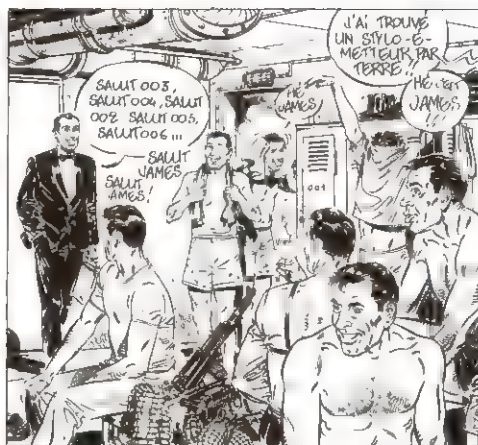
Le Masque Noir en est à deux numéros, datés de juin 79 et juin 80. Les sommaires privilégient le roman populaire, mais le policier n'est pas absent. Tout renseignement auprès de Patrice Callof, 92, av. Maurice-Thorez, 94200 Ivry-sur-Seine.

Au début de l'année paraissait le premier numéro d'un nouveau fanzine : *Le Fulmar*, au sommaire intéressant : dossier Edgar Wallace et première partie de la rédaction d'une BD ransmise de Maurice Lmat et Bob Dan "André Mystère contre le Dragon Jaune". Le numéro 20F + 5F de port. S'adresser à François Ducos, 6 bis rue Jules-Parent, 92500 Rueil-Malmaison.

Il faut citer aussi le travail accompli par les amateurs de certaines bibliothèques, voire de comités d'entreprises. Des débats et des expositions donnent lieu parfois à la mise au point d'une brochure pleine d'intérêt. Par exemple la brochure "Polar" de la Bibliothèque du Comité d'Établissement du Crédit Lyonnais (1980) ou la très remarquable étude de Jacques Breton *Le roman policier pour l'Ecole Nationale Supérieure de Bibliothécaires* (1977). Dans un domaine beaucoup plus limité, enfin, et pas toujours policier, notons la parution des cahiers semestriels du Cercle Gaston Leroux.

G.R.





J'ARRIVE AU LABORATOIRE SECRET DISSIMULÉ EN PLEINE JUNGLE J'ÊTE SORS MON STYLO BAZOOKA

DRACKTRACK

ET QUE J'ÊTE FAIS SAUTER J'BLINDAGE

DRACK SPAN PAF



V'LA PAS QUE LES MECS DU SPECTRE COMMENCENT À M'ENCERCLER JE ME TE LEUR BALANCE UN CHAPELET DE GRENADES AU NAPALM.

SBLAMM

PAF



QUELQUES BONNES GICLÉES DE MON PEIGNE-LANCE-ROQUETTES

RATATAAAS

RATATAAAS

RATATAAAS

ET JE T'ACHÈNE LES SURVIVANTS AU BRIQUET-LANCE-FLAMMES

SCHLOUF SCHLOUF



ÇA ÉCLATANT DE PARTOUT LE SPECTACLE ÉTAIT D'UNE SAUVAGE BEAUTÉ OÙ TOUS LES SENS ÉTAIENT EXALTÉS, UN FEU D'ARTIFICE DE RAKATACKATACKA UN FESTIVAL DE SCHBALDART

JE M'FENDAIS LA FOIRE

SUUPER

ALORS ?



ALORS, PROFITANT DE LA CONFUSION GÉNÉRALE JE ME FAU-
FILE JUSQU'À LA SALLE DES COMMANDES
DE LA BOMBE BACTÉ-
RIENNEURONIQUE H₂O₂⁺⁺
LE COMPTE À
REBOURS ÉTAIT
DÉCLANCHÉ //



MAIS UNE ESPÈCE DE GORILLE
ME BARRE LE PASSAGE, UNE
BARAQUE AVEC DES MUSCLES
PARTOUT !!! TRÈS ANTHRO-
POÏDE COMME TYPE



comme
ca'



PAS LE TEMPS DE
FAIRE UN BROU-
ILLON



J'AI LANCÉ UN DE
MES PLUS BEAUX
CROCHETS DU DROIT
EN PLEIN DANS L'PIE

J'ME DÉCHAÎNE, SANS REGARDER À LA DÉFENSE J'UI BROÏE QUATRE CÔTES, J'ÉCLATE SON PANCREAS J'UI BOUILLIE SA RÉPUTATION SEXUELLE, J'UI FAÏS UN PORTE-MONNAIE EN PEAU D'ÉTOURNEAU AVEC SA VÉSICULE ET J'COGNIE



L'IMLABAR V'AVAIT PRIS UN DRÔLE
DE COUP D'VIEUX !!!
MAIS LE COMPTE, À REBOURS
TOUCHAIT À SA FIN, IL FALLAIT
DÉSAMORCER LA BOMBE AU PLUS
VITE... 14" - 15" - 12" " J'ESSAYE
LES LOUS BOUTONS... 8" - 9" - 7"
UNE SEULE SOLUTION,
FAIRE SAUTER
LA CONSOLE DE
COMMANDE...



4" 3" 2" 1" **CLAC**
 P... SAUVÉ!
 L'HUMANITÉ L'AVAIT ÉCHAP
 PÉ BELLE UNE FOIS DE
 PLUS !!!



IL ME RESTE PLUS QU'À DÉLIVRER NATACHA, L'AGENT DES SERVICES SECRETS MOLDOVAQUES, UNE FILLE SUPERBE, CARROSÉE COMME UNE ASTON-MARTIN



UNE ROUPÉE DE LUNE ASSORTIE
FÉE DE SÈXE QUI ME TOM-
BE DANS LES BRAS, UNE
BÊBÊTE À PLAISIR AUX YEUX
INJECTÉS DE LUXURE. **PAR**
ELLE ME DÉTEND



HÉ BÉHÉH!!
'FAUT QU'J'Y AILLE
MOI, J'AI RENCARD



BON, SALUT
LES MECS /



C'EST DÉGUEULASSE,
LES MEILLEURES
MISSIONS C'EST TOU-
JOURS POUR 007



SERIE NOIRE CONTRE DRAPEAU ROUGE

par Alphonse Boudard

**Tout rouge, le sana, du plus petit mouchoir de tubar au vaste et fier drapeau de l'Internationale...
L'histoire que nous conte Boudard se passe il y a trente ans. Il y a les bons politiques, qui crachent à gauche,
et les mauvais qui crachent sur tout... sauf sur le plaisir de lire un bon polar.
Mais la Série Noire n'a pas l'imprimatur du Kremlin...**

1952. C'était l'année de je ne sais quel événement politique... l'expérience Pinay, je crois... mais surtout la parution de *Touchez pas au grisbi*. Le premier roman français à la Série Noire. On se l'arrachait sur les cures dans le sanatorium où je me traînais un bout de jeunesse. La plupart des malades... c'étaient des originaires de Paris, la banlieue... des prolétaires encore en casquette à l'époque... alors, l'argot d'Albert Simonin, si ça leur paraissait ! Ils se liaient des phrases tout haut sur leur chaise longue.

Seulement le hic ! à Saint-Martin-du-Tertre, planait sur notre vie culturelle l'ombre des cosaques. On surnommait ainsi les militants du Parti Communiste qui s'occupaient activement de l'Amicale et d'une sorte de syndicat de phisiques... la F.N.L.A. (Fédération Nationale de la Ligue Antituberculeuse). Ils se réunissaient à tout propos dans la salle de jeux, ou, fêté, sur la pelouse devant l'escalade du château. Ils palabraient, dialoguaient, votaient à main levée, comme il se doit à l'unanimité. Ils s'excluaient aussi, pour punir le Comité Central qui liquidait les Martyrs. C'était encore la belle époque des certitudes stalinienne. Le Petit Père des Peuples régnait en maître absolu au Kremlin... Le guide avisé, le camarade et le brillant disciple de Lénine déplaçait les montagnes, faisait mûrir les moissons, couler les fleuves, déclenchait les tempêtes contre les fascistes. Pas question de lui contester l'once de l'ombre d'une simple défaillance sous la moustache.

A la bibliothèque, nos cosaques faisaient donc la loi des *Lettres Françaises* selon le R.P. Aragon, la sainte mère Elsa... Des pleins rayonnages de bouquins dans le bon sens de l'Histoire... Tous les volumes du *Fils du Peuple*, de Maurice Thorez et les œuvres d'Hélène Parmelin, Marianne Commère, André Stil, Marcel Prenant, Eugénie Cotton, Roger Garaudy... Wurmser l'en passe et des plus tristesses... les odes de Pablo Neruda *Au phare plus lumineux que le soleil du crépuscule mondial* !

Une littérature, on peut dire, sérieuse... rien à fureler dans les bocages d'érôtisme ou les ruelles de Chester Himes... J'en arrive à moi à mon affaire... le problème soulevé des polars et particulièrement la Série Noire. L'offensive brusque de nos staliniens au cours d'une de leurs petites réunions... qu'il fallait épurer la bibliothèque de tous ces ouvrages pernicieux, les produits tarés de la société capitaliste qui empêchaient les travailleurs de réfléchir davantage à leur condition. James Hadley Chase, suppôt de l'impérialisme américain. Dans la même galère maudite, Peter Cheney, Carter Brown, Raymond Chandler, David Goodis, James Cain, Dashiell Hammett, Horace McCoy... tout ce qui se publiait sous la houlette de Marcel Duhamel ! Pas question que le prolétariat s'égare d'histoires de



truands. Une excommunication dans les règles de l'art du Parti.

Je m'occupais de rien d'habitude dans ce genre d'établissement. Je vivais le plus caché possible, le plus à l'écart de toutes ces salades qui tourmentent toujours à *Clochemerie* dans les collectivités de malades ou de taulards. Ils s'ennuyaient beaucoup, mes petits potes... donc, ils ragotaient à mort. C'est humain, ne croyez pas que je les blâme. D'ailleurs, si on gembège un peu, sans rager, plus de roman, plus de film, plus rien. Tout est raconter, de Proust à Céline, de la Comtesse de Ségur au Marquis de Sade.

Le coup d'interdire la Série Noire, c'était tout de même l'énorme abus. Le stalinisme qui s'incrustait jusque sur nos tables de chevet. Fallait réagir, s'unir ce qu'est venu m'expliquer le Gros William, un journaliste sportif joyeux biberonneur, un copain de promenade dans le parc. On se devait d'y aller, d'occuper un peu le terrain à la prochaine commission culturelle. Tous les trimestres, ça se décidait l'achat des livres. Sur la journée du malade, était prévu pour les distractions, je ne sais plus exact... 0,6 %... une misère qui nous permettait tout de même à la longue d'avoir de quoi lire et d'écouter quelques disques.

C'était pas être du caramel, prévoyait le Gros William, les cosaques ils se ramenaient en force... tous les militants, même les plus malades, les hémothésiques, les à l'article de la mort... pas un ne manquait... il aurait préféré mourir à la tâche... un dernier regard sur le portrait de Papa Staline qui trônait audessus de la pendule.

A nous deux, on représentait rien, marginaux pour ainsi dire... ricaneries individualistes dangereuses. On pouvait juste recruter

quelques lascars de notre acabit, des rien du tout plus ou moins poivrés, mais tous lecteurs de polars. La seule solution pour sauver Albert Simonin et toute la Série c'était de se trouver des alliés puissants. Y'avait pas grand choix... seul le cureton, l'abbé Kouédic, s'opposait sérieux aux cosaques. C'était un peu l'équivalent franchouillard de Don Camillo, l'abbé Kouédic, en ces temps déjà reculés où les catholiques pourfendaient le diable marxiste. Pas affiché qu'il se pointe à la bibliothèque pour défendre Fais pas ta rosière ou l'épouvantable nonne.

On est monté spécial dans son bureau-sacristie lui argumenter qu'on pouvait, avec quelques potes, donnant-donnant, l'aider à défendre les ouvrages de François Mauriac, Daniel Roops, toutes les productions Bloud et Gay, Desclée de Brouwer... la vie de Sainte-Thérèse de Lisieux, les petites paquerettes du Sacré Cœur... en danger eux aussi de se faire rifauder avec les malfrats ! On était bien décidé à s'allier avec le représentant de Dieu pour sortir la Série Noire du purgatoire.

Ça l'a tout de même fait marrer, le petit cureton, cet acqouiement insolite entre les voyous et les chaisières. C'était pour lui l'occasion rêvée de remporter une victoire sur le communisme athée. Il a même sorti de son placard une bouteille de calvados pour sceller notre pacte littéraire.

Et voilà... on a repoussé les cosaques avec toute sa cavalerie apostolique... une empoignade mémorable d'un soir d'hiver. On avait ramené aussi les anciens d'Indochine, les quelques socialistes de Ramadier, les inconditionnels du général de Gaulle qui traversaient alors son désert de Colombey... deux trons anarchos libertaires, des alcooliques sans étiquette politique qu'on a soudoyés aux coups de rouge... Une coalition tout à fait hétéroclite à laquelle ils ne s'attendaient pas, nos camarades cosaques du Petit Père. On a fini par faire admettre nos bouquins truands-chrétiens à égalité avec les ouvrages de propagande stalinienne. Une grande première dans le sana, on pouvait dire ! Je vous passe les détails des hostilités... les embuscades, les stratagèmes... ce qu'il nous a fallu de ruses, de force et de rage et de parolottes infinies pour sauver nos auteurs produits tarés de la société capitaliste ! Au finish, on les a sortis du feu purificateur... à une voix de majorité. A la bibliothèque de Saint-Martin-du-Tertre, si la Série Noire... y est toujours, je peux sans forfanterie me vanter d'y être pour quelque chose.

Il me semble que plus tard, lorsqu'on voudra un peu comprendre notre époque, on en apprendra bien davantage dans la Série Noire... que dans tous les traités de nos plus brillants sociologues. Je prends les paris à dix contre un. Au Paradis, je me la ferai grasse et crapuleuse avec tout ce que je vais gagner.

SHIRLEY? J'AI DEUX HEURES DE LIBRE:

HE BEN? VIENS CHEZ MOI NOUS FERONS L'AMOUR

BOF...

A CETTE HEURE-C'EST ALLEZ-VOUS-EN, VOUS POURREZ TOUTOIGNARS ATTENDRE POUR QUE JE VOUS PAIE

C'EST SLUGGY QUI PAIE MON CHOU POUR VEILLER SUR TOI.

DRING
DRING

RÉPONDS, SHIRLEY...

POURQUOI MOI? EN PLUS, TU AS LA MAIN AUSSI MOLLE QUE LE RESTE?

JE TE PAIE BIEN 20 \$ PAR MOIS, COMME SECRÉTAIRE, NON ?

ALLO ? ... OUI, IL EST LÀ. IL N'Y SERAIT PAS QUE CE SERAIT LA MÊME CHOSE.



FREDDIE?... TU ES
AVEC QUI UNE FEMME?

NON, SEULEMENT
MA SECRÉTAIRE À
LA PLAN. QU'EST-
CE QUE TU VEUX?



NE VIENS PAS CETTE NUIT !
SLUGGY ME FAIT SURVEILLER ET
NON ! AHH ! VIEILLE
PEAU ! AHH... CLICK !

IL FAUT QUE TU LOQUES CHEZ ELLE ?

NON ELLE A RACCROCHÉ. ON
A TOUTE LA NUIT POUR
NOUS, MON PETIT AMOUR.

QUELLE
BARBE.

2H45 !

RING...RING...

RÉPOND

C'EST LA PORTE.

COOL, JE MEC

FOLLE NUIT D'AMOUR

ALORS,
Ouvre.

QUAND C'EST QUE TU M'ÉPOUSES ?
QU'ON PRENNE UNE BONNE ET
QUE JE PUISSE DORMIR

LIEUTENANT
O'HARA !

YEAH,
MUNRO

GLORIA
SUCHARD ?
ÇA TE DIT
QUELQUE
CHOSE ?

LOGIQUE, VARIIL

MON DIEU !

5 HEURES,
À LA
MORQUE

OUI !
C'EST ELLE

C'ÉTAIT ELLE. JE T'EMBARQUE
AU POSTE : TU AS DES PETITES
CHOSSES À ME RACONTER.

OK. MAIS IL
N'Y A PAS LE FEU.
AVANT J'AI UNE
AFFAIRE URGENTE
À RÉGLER

J'EN AI MA CLASSE
DE TOI, MUNRO.
CETTE FOIS-CI,
JE TE RETIRE TA
LICENCE !

ESSAIE VOIR IRIAN-
DAIS DE MES
FESSES C'EST CE
QU'IL DIT, MAIS IL
NE LE FERA PAS.

MAIS ON REGARDE TU ?

GROER

OUI ?

NOW !

FINIE TA LICENCE. TU ES UN
CITOYEN COMME TOUT LE MONDE
MAINTENANT, MUNRO, C'EST-
À-DIRE UNE MERDE. TÂCHE
DE NE PAS L'OUBLIER.

JE PEUX
M'EN AUER ?

AVEC OU SANS LICENCE, IL ME
FAUTAIT CHÂTIER LES IMMON-
DES PORCS QUI M'AVAIENT
REFROIDI LA DOUCE ET
TENDRE, GLORIA...

BONNE !

(S'IL VOUS PLÂT ?)

PLUTÔT FURAY, JE MEC



COMME IL EST INTELLIGENT!

UN PAIN DE CONSCIENCE DANS LA DIFFÉRENCE!

IL LIBRE, PAUT-IL TOUJOURS TOUT, MÊME LIBÉRAL?



FAREWELL, DOLLAR!



Y VA CHEZ SLUGGY



DERNIER ACTE!



RAPIDE DE LA JUSTICE

SPLASH



(C'EST MOI, PRÉCISÉMENT)

TOUT POUR QUE TRIOMPHE LA LOI!



NON!

LOOK, MUNRO!

LA BOULE D'OR

Prix et RECOMPENSES

Alors qu'en littérature générale, poésie, histoire, etc., les prix s'additionnent par centaines, dans le domaine du policier ils se comptent presque sur les doigts d'une main.

■ **LE GRAND PRIX DU ROMAN D'ADVENTURES** est le plus ancien. Son premier lauréat est nommé Pierre Véry (*Le Testament de Basil Crookes*) et cela se passait en 1930 ! Présidé par Pierre Benoit, le jury comprenait, entre autres célébrités, Francis Carco, Joseph Kessel et Pierre Mac-Orlan. Parmi les lauréats qui suivirent, citons Stanislas-Arène Steeman en 1931 (*Six hommes morts*), Pierre Boileau en 1938, Thomas Narcejac en 1948 et, beaucoup plus récemment, Pierre Salva en 1978, Michel Guibert en 1980 et Catherine Arley en 81.

Ce prix est décerné chaque année à un roman choisi sur manuscrit, proposé par l'auteur ou sélectionné avec d'autres par le comité de lecture de la librairie des Champs-Élysées. Conséquence : le choix étant parfois restreint, il peut y avoir de mauvaises années. Et il y en eut ! Ce prix ayant été créé pour promouvoir la collection "Le Masque", son jury actuel, présidé par Paul Guimard, est composé de directeurs littéraires et d'écrivains travaillant pour la maison Hachette ou ses filiales. Là, le roman d'énigme est à l'honneur. Humour non exclu, érotisme proscrit.

Le Prix du Roman d'Adventures a malheureusement vu diminuer un peu son audience à cause de l'évolution des lecteurs. À cause aussi de plusieurs années médiocres. Il en a d'ailleurs officiellement perdu son adjectif "grand" !

■ **LE GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIERE** est le plus apprécié et le plus flatteur. Il est décerné deux fois par an, une fois

à un roman français, une fois à un roman traduit en français. Les romans sont choisis librement parmi les ouvrages édités par un jury qui comprend actuellement MM Claude Aveline, Jacques Baudou, Pierre Boileau, Alain Demousson, Maurice Bernard Endrèbe, le docteur Guillaume, Pierre Lebedel, Michel Lebrun, Robert Margerit, Thomas Narcejac, Michel Renaud et Henri Thibault.

Ce prix fut créé en 1948 et baptisé, à cause de son "sponsoring", le "Prix du Club des Détectives". Premiers lauréats : Léo Malet (*Le Cinquième Procédé*) et Frances Noyes Hart (*Le Procès Bellamy*). En 1949, il devenait le Grand Prix de Littérature policière. Citons parmi les lauréats : G. Morris-Dumoulin (1955), Michel Lebrun (1957), Frédéric Dard (1958), Fred Kassak (1959), Paul Gervard (1960), Hubert Monteilh (1961), ainsi que Sébastien Japrisot, Laurence Orlot, Francis Ryck, Paul Andreotta, René Kérouen, Jean-Patrick Manchette, Jean-François Coatsmeur, Christopher Diabie, Joseph Balot, etc.

Pour ce jury, seule compte la qualité. L'humour et l'érotisme sont donc admis. Le Grand Prix de littérature policière n'est jamais allé à un bouquin médiocre.

■ **LE PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES** ressemble à celui du Roman d'Adventures. Comme lui, il est décerné sur manuscrit, comme lui il appartient à une maison d'édition, Fayard et l'Occurrence (mais Fayard et la Librairie des Champs-Élysées font partie du groupe Hachette).

Le lauréat devrait être, en principe, un policier ou un magistrat, mais il semblerait que l'écriture de qualité soit rarement compatible avec ces fonctions. De sorte que les membres du jury (des fonctionnaires et des gens de chez Fayard) choisissent parmi les manuscrits qu'ils reçoivent, ne prennent pas toujours le meilleur, et attribuent un prix dévalué par plusieurs années d'une médiocrité inqualifiable. Comme le remarqua Maurice Bernard Endrèbe, dans une mordante mais juste critique, le dernier Prix du Quai des Orfèvres a été décerné à un livre ennuyeux le jour de la Sainte-Barbe.

Avec la nouvelle collection "Fayard Noir", et donc l'arrivée de professionnels du polar dans cette grande maison, le Prix du Quai des Orfèvres aurait pu trouver le renouveau que nous attendions... Mais non ! Fayard Noir aura son propre prix. Un de plus !

■ **LE PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE** a été créé en décembre 1971 par Luc Geslin et votre serviteur. Il tente d'attirer l'attention sur les meilleurs romans édités de l'année. Son jury ne comprend que des critiques spécialisés, qui choisissent librement parmi la production globale annuelle de romans policiers. Ils étaient 24 cette année : Noëlle Lorient, ADO, Maurice Basset, Jacques Baudou, Pierre Boileau, Jean Bourdier, Pierre Darcis, Bernard Dupré, Alain Dugrand, Maurice Bernard Endrèbe, Luc Geslin, François Guérin, Pierre Lebedel, Michel Lebrun, Jacques Legras, Charles Lescuyer, Alexandre Lous, Jean-Paul Morel, Thomas Narcejac, Michel Renaud, Georges Rieben, François de Sauthe, Jean-Jacques Schièret, Jean-Claude Zylberstein.

Le Prix Mystère de la Critique récompense en principe chaque année un roman français et un roman étranger. Parmi les lauréats, citons Albert Simonin et Donald E. Westlake en 1972, Fred Kassak en 1973, Boileau-Narcejac (Arsène Lupin) en 1974, Raf Vallet en 1975, Louis C. Thomas et Andrew Garve en 1976, Georges J. Arnaud et A.D.G. en 1977, Michel Gnolia en 1978, Alain Demousson et Eric Amard en 1979, Jean Vertrin et Jack Vance en 1980, Jean-François Coatsmeur et Malcolm Braly en 1981.

Ce prix, qui fête son dixième anniversaire, bénéficie du soutien de *Mystère-Magazine*.

■ **LE PRIX MONCEY** a été décerné pour la première fois en 1976. A Pierre Némours. Doté de 10 000 francs, il récompense un roman ou un essai donnant une idée avancée du genre et de la gendarmerie dans la société. Les candidatures sont proposées au jury par l'auteur ou son éditeur. Première condition : envoyer un minimum de dix exemplaires de l'ouvrage édité. Parmi les membres du jury, composé en majorité de hautes personnalités de la gendarmerie, notons la présence de Catherine Paysan, de Frédéric Dard et du premier lauréat.

■ **LE PRIX DU SUSPENSE FRANÇAIS** en est à sa troisième année d'existence. Après un début discutable (il couronnait en 79 un roman de Catherine Arley... paru en 76 !), il a récompensé Caroline Camara pour *Le Désosseur* en 1980 et Bernard Lenticier pour *Le Casque* en 1981. Présidé par Valérie Saint-Clair, le jury de ce jeune prix comprend Françoise Ducoui, Josée Dupuis, Noëlle Lorient, Claude Brami, Maurice Bernard Endrèbe, Luc Geslin, Jean Guenet, Jacques Joubert et Georges Rieben. Sa marraine est la speakerine Evelyn Leclerc. C'est

de tous les prix celui qui compte la plus grande participation de lecteurs.

L'association "813", prenant sans doute modèle sur *The Mystery Writers of America*, décerne, depuis cette année, plusieurs prix au cours du Festival du Policier à Reims : roman, nouvelle, BD, film, émission TV, ou vidéo, ainsi que le Prix Maurice Rensault, récompensant un essai, une étude, ou document, un "fanzin" ou un magazine.

An cours du premier Festival du Policier, à Reims, les deux invités d'honneur, Robert Bloch et Léo Malet, reçurent chacun un "Bou chon de Cnat".

Parmi les disparus notons les **PALMES D'OR DU ROMAN D'ÉPIQUE**, prix qui avait été créé par les éditions Fleuve Noir pour récompenser leurs propres romanciers, et qui s'apparentait parfois à une remise de médaille du travail ! Le dernier lauréat est fut Vic St. Val.

■ **LE PRIX CIGERON**, créé par les défuntés éditions de l'Arabeque était une pâle copie des Palmes d'Or.

■ **LE PRIX DU ROMAN D'ACTION** avait été créé en 1974 pour les éditions Jean Dulles et leur collection "Sang d'Encre". Seule originalité : il comptait parmi ses jurés Edgar Faure, André Bastiani, Claude Chabrol et Jean-Paul Belmondo.

■ **LE GRAND PRIX DU ROMAN POLICIER** existe-t-il encore ? Décerné jusqu'en 1974 par le Club des Intellectuels Français, il récompensait en 1975 le plus mauvais roman de l'année. Un comble ! Depuis, il semble ne pas s'être remis.

■ **LE GRAND PRIX DE L'HUMOUR NOIR** a souvent pour lauréats des auteurs de romans policiers : Boileau-Narcejac, Léo Malet, Albert Simonin, etc.

■ **LE PRIX CHARENTE-ET-COGNAC** est réservé aux auteurs de nouvelles policières variant au passage les charmes de la célèbre eau-de-vie charentaise.

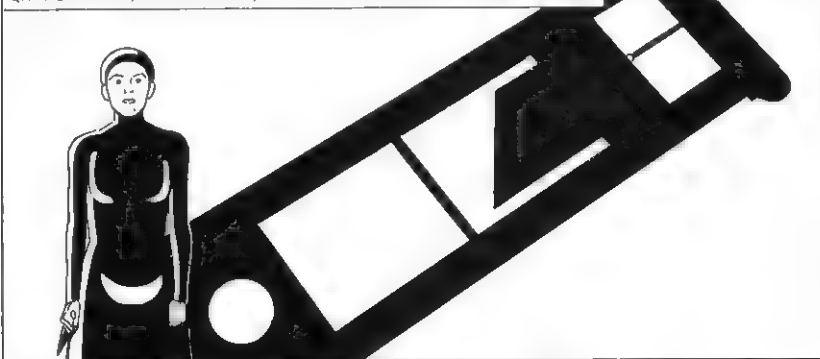
G.R.



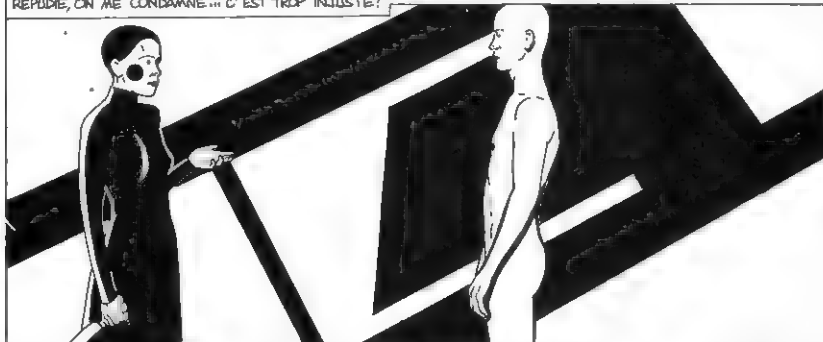
F. Margerlin présente



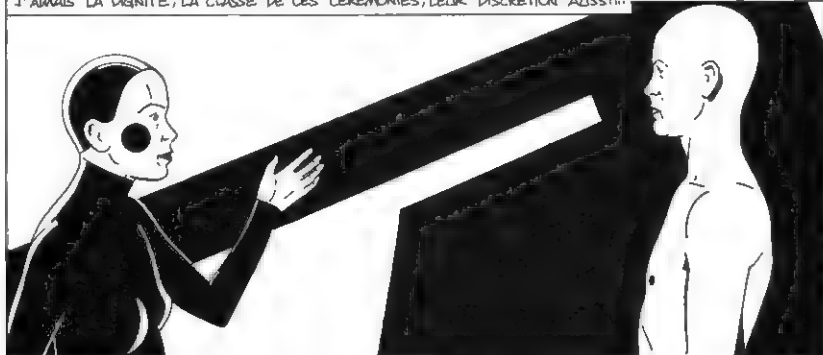
À MORT! ILS M'ONT CONDAMNÉE À MORT, COMME N'IMPORTE QUEL VILGAIRE ASSASSIN! MOI QUI N'AI JAMAIS FAIT QUE MON TRAVAIL, SANS FAIBLESSE, SANS COMPLAISANCE ET SANS PARTIALITÉ!



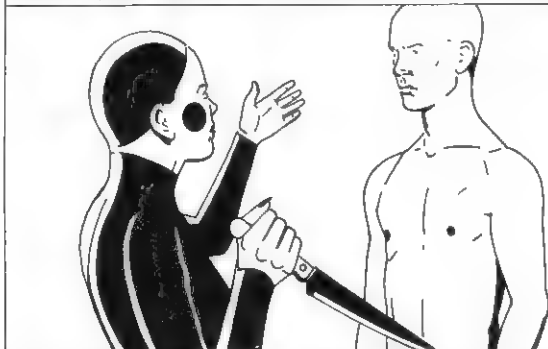
LORSQU'ILS ME DONNAIENT UN NOUVEL ÉPOUX, BEAU OU LAID, RICHE OU PAUVRE (LA PLUPART ÉTAIENT PAUVRES) COUPABLE OU INNOCENT (SEULE COMPTAIT LA CÉRÉMONIE ELLE-MÊME) JE N'AI JAMAIS RECHIGNÉ, J'AI TOUJOURS DIT "OUI" SANS L'OMBRE D'UNE HÉSITATION, ET VOILÀ QU'AUJOURD'HUI ON ME CHASSE, ON ME RÉPUDIE, ON ME CONDAMNE... C'EST TROP INJUSTE!



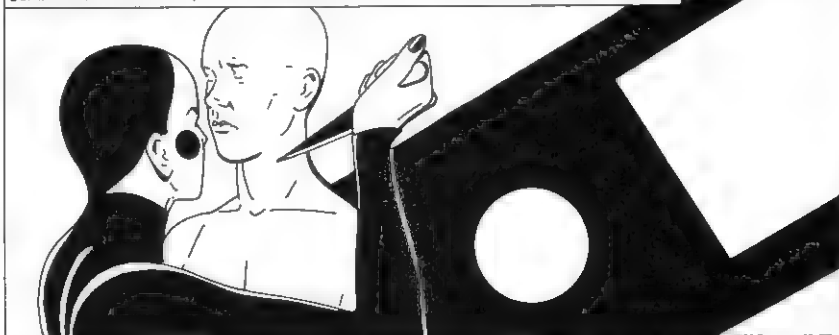
QUELLE TRISTESSE DE PENSER QUE PLUS JAMAIS JE NE VERRAI AU PETIT MATIN LES VISAGES GRAVES ET SOLENNELS DE CES MESSIEURS EN HABIT ESCORTANT MON PROMIS, TOUJOURS D'UNE EXTREME PÂLEUR. J'AIMAIS LA DIGNITÉ, LA CHASSE DE CES CÉRÉMONIES, LEUR DISCRETION AUSSI...



...T'AIMAIS CES NOCES BRÈVES ET VIOLENTES OÙ JE PRENAIS POSSESSION DE MON NOUVEAU MARI...
COMBIEN M'EN ONT-ILS OFFERTS AINSI, DE CES ÉPOUX NUS, TREMBLANTS, EFFARÉS ?.. JE NE SAIS PLUS...
BEAUCOUP !, LEURS NOMS ?.. JE ME SOUVIENS SEULEMENT DES DERNIERS...



MÉLAS, IL N'Y AURA JAMAIS PLUS DE NOUVEAUX... PLUS JAMAIS DE NOUVELLES ÉPOUSAILLES, PLUS JAMAIS
DE CÉRÉMONIES FURTIVES À L'AUBE DES MURS COMPLICITÉS...
L'AISSERA-T-ON S'ACCOMPLIR PAREILLE INJUSTICE ? PERSONNE NE PRENDRA-T-IL LA DÉFENSE DE LA
CONDAMNÉE À MORT QUE JE SUIS ? N'Y A-T-IL AUCUN ABOLITIONNISTE PARMI VOUS ?



...DÉJÀ AVANT MOI ONT DISPARU LA ROUE ET LE BÔCHER, SI PERSONNE NE BOUGE, LA CIVILISATION
VA FINIR PAR TRIOMPHER !





LE SINGE VERT-DE-GRIS

Une nouvelle de Joseph Bialot, illustrée par Boucq

A Payrac, la Mercedes quitta la Nationale et vira à gauche en direction de Rocamadour. Hans conduisait lentement, se laissant doucement envahir par les bouffées de souvenirs qui remontaient en lui.

Trente-cinq ans ! Sa dernière visite de la vallée de l'Ouyse datait de trente-cinq ans. La voiture, à cette époque, ne ressemblait en rien au coupé gris métallisé qui brillait au soleil. C'était, alors, un camion bâché camouflé de taches de couleur grise et verte et marqué à l'arrière de l'immatriculation de la Wehrmacht "W.H."

Des paquets de verdure dévalaient des collines rocheuses et enveloppaient la voiture d'un cocktail d'odeurs inoubliables. Richissime mélange d'acacias, d'iris, d'herbes, de chênes et de châtaigniers. La route virait, grimpait, s'élevait et, peu à peu, les ravins remplaçaient les champs sur les bas-côtés.

Il y eut un éclair, là-bas, dans le tournant.

Réflexe. Frein. Ce n'était que le reflet du soleil sur le pare-brise d'une R5 qui sortait du virage. Le même éclair qu'il y a trente-cinq ans. Mais ce jour-là.

Ce jour-là, ce n'était pas un reflet de pare-brise, non. La rafale du F.M., plantée dans les châtaigniers, avait scindé en longueur la voiture de tête, et Franz s'était accroupi sur le siège, les épaules lâchées sur le volant. Pour lui, la guerre finissait là, sur une route du Quercy, à mille kilomètres de sa Bavière natale.

Cris, bruits, rafales, fumées. Les hommes, en vert-de-gris, se déployaient en voltigeurs sous les chênes rabougrés. Il entendait encore le cliquement des Schmeisser, sur la droite. L'image devint plus nette. Du bois, en face, la rafale giclaient tandis que la roche éclatait en projetant des parcelles de mica qui volaient dans le soleil comme d'étranges étoiles diurnes.

La voix de Schmitt, l'oberleutnant, gueulait sous la verdure

Abritez-vous, nom de Dieu !

Et les ordres hurlés

— Johan et quatre hommes, derrière les rochers à droite, vite, Herman ! Déplace les gars vers le ruisseau et avance vers la ferme. On va les avoir ces putois de terroristes, on va les étriper !

— Bewegung !

Mouvement. Crapahutage. Les gestes des reptiles adoptés et adaptés par l'homme.

Le petit bois s'étalait devant la croupe de rocaille, vide naturellement

Selon leur habitude, les maquisards se rephaient après l'embuscade. La patrouille déployée balisait le terrain. Hans avançait à l'extrémité de la ligne, légèrement en avance sur le groupe, presque à la lisière du bouquet d'arbres.

Il perçut d'abord le bruit. Un bruit mou de bête qui se faufile dans l'herbe. Hans s'arrêta, les yeux aux aguets, le doigt replié sur la gâchette. Le bruit revint. Un glissement. Il épaula son arme et pivota de 90 degrés. Un animal, en effet, des plus matendus. Un singe ! Un chimpanzé, très jeune, tendait une main velue vers un homme affalé sur le dos. Un singe. Qu'est-ce qu'elle faisait là, cette bête africaine égarée dans le Quercy, perdue dans la guerre sans merci qui ravageait l'Europe ? Les yeux jaunes du chimpanzé brillaient dans une face dénudée et ne perdaient pas un mouvement du soldat. Les narines dilatées de l'animal palpaient en spasmes légers.

Hans enregistra machinalement la patte brune accrochée à la main bronzée d'un très jeune homme. Il avait quoi ? Seize, dix-huit ans ? Il essayait de se relever, retombait et se traînait sur le dos pour échapper à la mort casquée qui lui faisait face. Il rampait sur le dos, glissant en se servant uniquement des fesses, des reins et des épaules. Un trait rouge sale soulignait l'angle imbecille tracée par la jambe droite. Le singe, collé au blessé, le couvrait de son corps comme une ridicule cuirasse faite de chair et de poils noirs. La bête remuait ses larges lèvres mais aucun son n'en sortait. Un discours muet.

Hans leva son Mauser. L'autre trouva appui contre un chêne et tenta de se redresser.

Il se regarda dans tous les sens et Hans, ce jour-là, eut une vague idée de ce qu'était la peur ; la peur de l'autre, en face, lorsque sa vie dépend d'un geste simple, une petite pression du doigt sur une gâchette.

Le singe se décolla de la poitrine du blessé, saisit le canon du Mauser, le braqua vers le ciel. Hans fit un pas en arrière, resta immobile et fit mouvement pour rejoindre la patrouille.

Ho ! Hans ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, sergent, rien. Ce n'était qu'un animal.

Il reprit sa progression, toujours sur la même ligne.

Un grand bruit de klaxon le tira de son rêve. Il serra à droite, s'arrêta sur un belvédère et laissa le passage à une bédouillère prête à craquer de porcelains roses.

Il descendit vers le ravin, s'immobilisa pour allumer sa pipe.

Pourquoi revenait-il ? Il avait cinquante-cinq ans, des cheveux clairsemés et l'air prospère d'un bourgeois allemand au volant d'une Mercedes immatriculée à Hambourg. Le port de la Hanse, les chantiers navals, la soupe à l'angouille... C'était loin soudain, très loin.

Le Causse.

Il l'avait découvert en automne. Hans faisait partie d'un régiment de la Wehrmacht campé près de Figeac, plus à l'Ouest, vers le Limousin, les S.S. et les "Vlassov" torturèrent, brûlaient, pillaient. Eux, soldats réguliers, assuraient l'arrière-garde.

Hans traîna ses vingt ans de pays en pays, au rythme de la guerre. Il avait "fait" l'Ukraine et considérait comme un luxe le fait de se trouver en France. Il revêt son père... Il avait dix ans lorsque les hommes en cuir noir l'avaient embarqué. Sa mère lui en avait parlé pendant deux ans et le silence s'était fait, complet, global, comme les ondes qui s'effaçaient une à une sur la rivière à la chute d'une pierre.

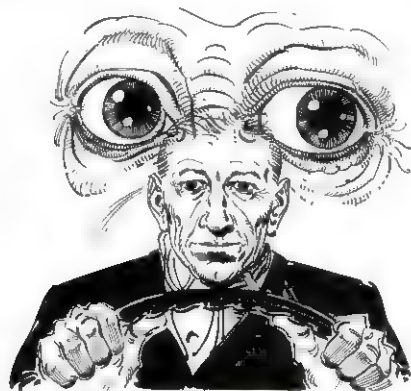
Cinquante-cinq ans, marié, deux enfants adultes, ingénieur à la General Werke - réparations et maintenance de navires. Et cette envie brutale de revenir...

Il n'avait jamais vu la France depuis l'éblouissant été 44. Eblouissant ? Oui, par le temps superbe, le soleil sans fin qui campait sur l'Europe de l'Ouest.

Et le Causse.

Il reprit la route, laissant la voiture filer vers le canyon de L'Alzou et le belvédère de l'Hospitalet...

La colonne de camions avait stoppé là, comme lui aujourd'hui. Bien sûr, le café à touristes n'existait pas, mais son image de Rocamadour se





vélait exacte. Le canyon gris et la dentelle du village agrippé à la paroi se n'avaient pas bougé d'un pouce. Toujours ces maisons d'acrobates, toujours ces sanctuaires bâtis pour des trapézes fous de Dieu, toujours cette rocaille.

Et la colonne avait fait mouvement vers Gramat et le Causse.

Les maquisards frappaient comme des oiseaux de proie. Foudre, tonnerre, et repli immédiat vers les crêtes rocheuses et les bouquets de bois nus. Des jours et des jours d'accrochages, d'embuscades, des kilomètres de poussière, des replis, de la haine, du sang.

Où, j'en ai mangé à tous les repas, de la haine et du sang. La Mercedes atteignit la route de Figeac. Il s'orienta sur la carte Michelin. Un panneau de bois fléché lui confirma l'itinéraire : "Château de Rouzegou - Première route à droite". Il laissa le véhicule devant la grille du château-hôtel, descendit à pied le chemin qui menait à Rignac. Il longeait le mur de la clôture...

Comme il le longeait trente-cinq ans en arrière. Le matin même, tout avait basculé. Embuscade sur embuscade. Ils perdaient deux hommes, tuaient, en laissaient trois autres sur le terrain, s'enfuyaient.

Et, en fin de journée, Hans s'était retrouvé seul, coupé de la colonne vert-de-gris. Comment ? Même aujourd'hui il ne le savait pas. Il se souvenait de l'énorme explosion sur sa gauche, du choc. Collé au sol, ivre de douleur, il attendait. Et le vacarme avait cessé. Il était là, seul. Seul sur le causse, seul en terre ennemie. Le désespoir c'est ça. Cette solitude désarmée, lorsque tout vous menace, vous guette, vous montre du poing armé. Il fonça en avant.

- En avant de quoi ? En arrière de quoi ? Un gamin de cinq ans, perdu dans la soir descendant, voilà ce que j'étais, voilà la vérité.

Rester là ? Dans ce coin pourri de terroristes ? Pas question ! Mais qu'est-ce qu'ils ont dans la peau à nous haïr comme ça ?

La nuit. Une nuit de clarté diffuse. Pas une lumière dans les villages, mais ce lait descendu des étoiles sur la terre noire du Causse.

Il avait marché, couru, glissé, rampé et n'était plus qu'un mannequin de poussière qui se trainait dans la nuit. Il longeait un mur de pierres encore chaudes du soleil de la journée. Nuit. Bruits. Ça venait d'en bas. Allongé, il écoutait.

Des Français ?

Il avait rampe et trouve, par hasard, ce trou au bas du mur. Le Mauser abandonné collait à la pierre. Le sol avait changé : plus de rocaille. Maintenant, il glissait sur de l'herbe lisse. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Se découplant sur la nuit claire, une bâtisse à tourelles se dressait sur la droite.

Des voix.

Il obliqua à gauche, se heurta à une construction ronde, plus légère d'aspect, au toit pentu. A tout petits pas, il en fit le tour. La porte de bois grinça à peine lorsqu'il la poussa.

Nuit noire.

Il attendait, debout. Et il n'était plus qu'une immense attente, qu'une gigantesque écoute. Rien. Le silence. Même pas le cri d'un rapace nocturne. Le silence.

Presque comme maintenant, dans le soleil.

Il revint à la Mercedes, franchit la grille.

- J'ai retenu une chambre pour quelques jours, au château. Je m'appelle Hans Rumpelmeier.

La valise vidée, il fit une courte toilette, enfila un pantalon et un blouson.





son de toile et revint dans le parc.

Trente-cinq ans après...

Il n'hésita pas, pivota vers l'horizon du Causse. Debout sur la gauche, le vieux bâtiment défilait le temps.

Il avait attendu longtemps avant d'ôter son casque, et, assis sur le sol rêche, le dos calé contre les pierres, il regardait la porte. La fatigue, la peur, la tension firent un travail efficace. Il s'endormit.

Le bâtiment, un ancien four à pain, avait traversé les mois, les ans et les siècles. Il ressemblait à une tourelle, qui aurait égare son château. Les lauzes, ces larges pierres plates de la région, le coiffaient d'un chapeau chi-

menté.

Hans ouvrit un œil lorsque la porte grinça. Il tenta de se lever.

Les mitraillettes braquées arrêtaient son mouvement.

— Les bras en l'air ! Debout !

Tout alla très vite.

Les mains liées derrière le dos, les jambes entravées large pour qu'il puisse marcher et non courir, ils le remorquèrent jusqu'au château.

Une grande pièce aux tentures arrachées, meublée seulement d'une large table de bois noir. Les fenêtres faisaient face au Causse qui chauffait ses vieilles pierres dans le soleil levant.

— Tu parles français ?

Il ne répondit pas. Oui, il parlait le français, oui, il le comprenait. Mais qu'ils aillent au diable, pas question de les aider.

— Va chercher Christian ! Il parle allemand.

Ils étaient cinq qui le dévisageaient en silence. Il fut frappé par leur âge. Il croyait que tous les terroristes n'étaient que de très jeunes gens. Et ceux qu'il avait vu pendre l'étaient, effectivement. Les hommes, armés de Sten anglaises, portaient la quarantaine sur des visages las.

Il entra, appuyé sur des béquilles. Hans, pétrifié, regardait. Il avançait difficilement, gêné par un pansement gris de poussière qui serrait sa jambe droite. Les béquilles servaient d'étais à une carcasse longiligne, cachée sous une large blouse bleue. Il portait sur l'épaule un jeune chimpanzé qui s'accrochait à son cou.

... Il refit, une seconde fois, le tour du four à pain, revint en arrière vers le château, avança jusqu'à la terrasse, face au Causse. Il sortit sa pipe d'un étui huilé, tira une longue bouffée. Il clignait des yeux. La fumée ? Le soleil ? Le souvenir ?

... Christian traduisait les questions posées par un des hommes. Il avait décliné ses nom, prénoms, grade. Sur tout le reste, unité, position, il gardait un silence complet.

Dis-lui que lorsque les copains rentreront, ça va être sa fête.

Impossible, l'autre traduisit.

Hans haussa les épaules mais la peur montant en lui et nouant son ventre d'un lacet d'acier.

C'est alors que le singe bougea et d'un saut élégant quitta l'épaule de son maître. Il atterrit sur la poitrine du soldat et s'agrippa à la patte d'épaule.

lette. Hans eut un mouvement de recul et s'immobilisa. Le singe poussait de petits cris et de sa main velue lui caressait les cheveux.

Étonnés, les maquisards regardaient sans mot dire. Christian modula un cri qui ressemblait à un sifflement. Aussitôt l'animal obéit et revint sur l'épaule du blessé.

— Ramenez-le au four à pain et attachez-le au mur.

Le soleil chauffait la terrasse. Hans : « Vaut ».

Nuit. Cette fois, il ne dormait pas. Un des maquisards lui avait apporté un pichet de vin rouge, un morceau de pain et du fromage de chèvre. Un cuneux petit fromage plat et rond.

— Tiens, voilà un cabecou.

Cabecou ! Il n'y a vraiment que les Français pour donner des noms tendres aux nourritures terrestres. Est-ce qu'un Allemand dirait "Cabecou" pour "Kraut" ?

Dur de boire les mains liées. Le vin avait coulé, laissant une traînée noire sur l'uniforme vert.

Il repensa au jeune homme blessé. Sans le singe, Hans ne l'aurait jamais reconnu et il serait resté, à tout jamais dans sa mémoire, une silhouette de guerre. Et l'autre ? De toute évidence il demeurerait un inconnu pour lui. Un Allemand comme les autres, ni plus, ni moins.

La nuit coulait.

De nouveau, le grincement de la porte. Sur le seuil, dans la pénombre, le chimpanzé, bien droit, s'appuyait au chambranle. L'animal fit un pas fixant l'Allemand de ses immenses yeux marron. Il semblait hésiter et d'un saut plein de grâce se percha sur l'épaule du prisonnier.

Hans se souvenait de l'odeur, de la chaleur, du poids de la bête, tandis que le singe se penchait et, en gestes rapides et précis, défilait les hennissements, dénouant les mains et les pieds du prisonnier.

L'Allemand se leva, se frotta les poignets et les chevilles. Il fit un pas vers le parc. La nuit s'éloignait sans hâte. Pas une âme. Il se retourna face au four à pain. Assis contre les pierres, la tête penchée sur l'épaule droite, le singe semblait sourire.

Hans agita la main en geste d'adieu et sortit dans l'air pur et froid du petit matin. Trois bonds rapides, il atteignit les arbres.

Dernière lui, soudain, le tonnerre éclata. Grenades, rafales, cris.

Il se plaqua au sol derrière un des cèdres du parc.

Rafales, cris, grenades. Hurleries, injures, en français et en allemand.

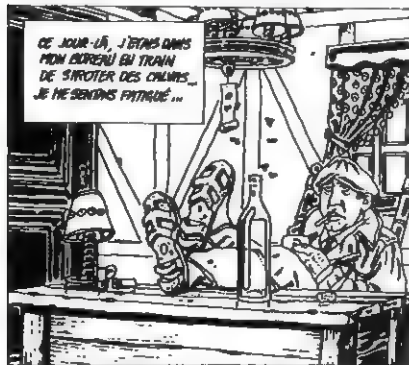
Dans l'allée, le singe, bras en croix, le regardant de son regard mort. Un trait rouge filait sur la joue sombre.

Hans fit signe au barman.

— Je voudrais une prune du pays. La vraie, celle qui fait 52°.

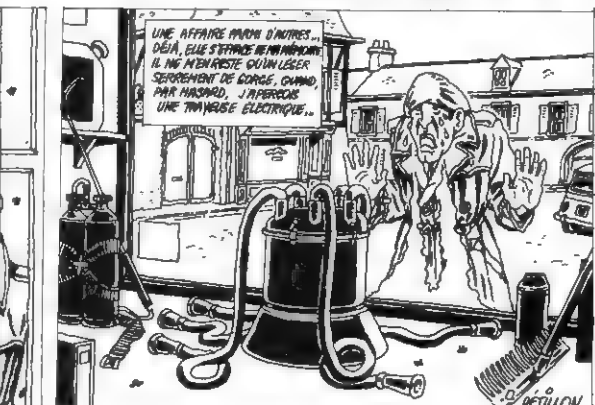
Il bourra sa pipe, avala une gorgée d'alcool. Le soleil descendait sur le Causse ; l'ombre s'étalait dans l'allée, où le singe était mort.

BLOODY CALVA









Je lis beaucoup de romans policiers. J'y trouve autre chose, une force et un style interne (une connaissance de l'âme), qui dépassent de loin ce que nos romanciers produisent. (Jean Cocteau)

GLOP-BULLES ROUGES

par Michel Lebrun

Michel Lebrun fait partie de la tribu des Touchatous. Polars, B.D., cinoche, traductions. Il nous conte ici le pourquoi du comment. Comment ses passions se sont dessinées, comment sa vie a été légendée. Gasp !

La bédé et le polar se rencontrent fréquemment ; ce sont deux copains quasi inséparables, vu qu'ils ont sensiblement la même âge. La première B.D. reconnue comme telle, *Yellow Kid*, date de 1896. Le premier polar officiel, *le Signe des quatre*, est de 1889. Je ne citerai que pour mémoire le cinéma, né en 1895. Ces "arts parallèles" s'influencent l'un l'autre, etc. assez enfoncé de portes béantes. Venons-en à mon itinéraire, effectué à cloche-pied sur une marelle aux cases étiquetées bédé, roman polar, cinéma, télévision, ciel et enfer.

1934. J'apprends à lire tout seul dans les planches de "Bicot" et "Zig et Puce" que publiait un somptueux hebdomadaire, *le Dimanche Illustré*, journal inspiré des *Sunday Papers* américains, et qui offrait en outre chaque semaine une grande nouvelle policière.

Je dessine, comme tous les gamins, avant de savoir écrire. Mes parents, ouvriers passionnés de cinéma et trop fuchés pour faire garder leur bambin, m'emmenaient, dès 2-3 ans, au cinoche. Contrairement à tous les enfants bien éduqués, pour qui le premier film a été *Blanche Neige*, mon premier à moi fut un James Cagney, *le Tombeur* ! Ces images violentes ne pouvaient que marquer de façon indélébile mon destin.

À la Libération, j'ai 14 ans. Je trafiquais gentiment avec les Américains, ma sœur contre une cartouche de Camel... c'est d'autant plus honnête que je n'ai pas de sœur, mais une copine, récente tapineuse, les anciennes ayant été tondues et en chômage provisoire en attendant que ça repousse. Bref, un G.I. a court de tiges me refille une pile de "G.I. comics". J'explique pour les jeunes couches : il s'agit de journaux miniatures de bédé, à l'usage des militaires. Format légèrement plus petit que (*A Suivre*), 16 pages toutes en couleur, et au sommaire, je ne vous en dis pas plus, "le Fantôme", "Guy l'Eclair", "Prince Vaillant", "Dick Tracy"... en V.O., of course. C'est là-dedans que j'ai appris l'américain, qui m'est bien utile aujourd'hui pour traduire Woody Allen, Groucho Marx ou Goodies.

Tous ces héros, je les connaissais en V.F. possédant une gentille collection de *Robin son, Aventures, Hurrah...* Collection que je vendrai plus tard à mon ami Jean Bouillet, quand il ouvrira la première librairie spécialisée rue du Château. Mais n'anticipons pas.

Entre deux raids casse-croûte entre la Charbonnière et Barbès, je recopiais des nuits entières les dessins de Milton Caniff ou Alex Raymond, mais à l'époque, n'existait aucun débouché pour la bédé française. Alors, j'ai poudré des petits dessins humoristiques,



Dick Tracy

casés tant bien que mal dans les innombrables journaux qui sortaient, puis disparaissaient aussitôt faute de papier. Puis Pierre Dac m'a publié un ou deux crobards dans l'*Os libre* ; il est devenu mon ami et m'a donné le meilleur conseil que j'aie jamais reçu : laissez tomber le dessin, tu n'es pas doué.

Moi, je m'obstinais, cherchant à sortir de mes petits jobs aléatoires, plieur de sacs en usine, crieur de journaux (oui, comme Léo Malet, mais moins longtemps), représentant en wagons de chemin de fer (je vous jure) ou guide au Musée Grévin (avec un certain Fred Kassak, devenu par la suite auteur de polars).

Mes œuvres, je les signalais "Glop", l'interjection célèbre de Mimosa devant son plat de spinach. Je construisais tant bien que mal une bédé... Jeff Gordon, agent du F.B.I. Oui, je pompais X-9, et alors ? J'ai apporté les six premières planches à un hebdo que lançait Jean Nohain, *Bonjour dimanche*, lequel comportait un supplément en couleur pour la jeunesse, *le Petit Canard*. Le rédacteur en chef, Tournetize (c'est son vrai nom), met ma bande en attente. Manque de chance, c'est un autre inconnu qui l'emporte, Jacques Faizant, dont la série s'intitule *Le Colonel Broum, Boudoche et Patapoum*. Mon Jeff Gordon n'avait aucune chance, rempli qu'il était de cadavres sanglants, de nanas décolletées, de bagnoles qui s'emplançonnent. (N'ayant jamais su dessiner une voiture, je les mettais toutes en accordéon).

Au moment où je commence à vivre (chichement) de mes dessins, l'armée éprouve



X-9, agent secret

un urgent besoin de ma présence pendant 18 mois, ce qui interrompait tout net ma carrière. Ecoeuré du dessin, dans le cachot où je passais mon temps pour le plus grand bien de la Patrie, j'ingurgite des tonnes de romans policiers, et m'avise qu'un scénario de bédé et un sujet de roman, c'est sensiblement la même chose, bulles mises à part.

Et voilà. En 52, mes Jeff Gordon se transforment en romans d'espionnage. Chez moi rien ne se perd. Dix ans plus tard, ces mêmes sujets deviendront des scénarios pour Eddie Constantine. Jeff Gordon aura les "hon-neurs" de trois chefs-d'œuvre de cinématheque, *Des frissons partout*, *Laissez tirer les tireurs* et *Ces dames s'en mêlent*, comme quoi la bédé (impubliable) mène à tout !

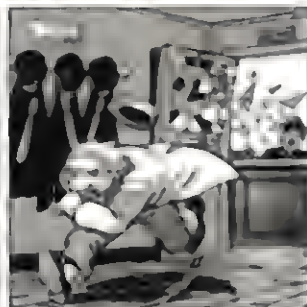
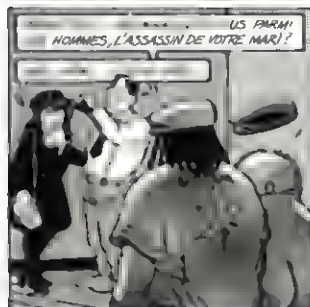
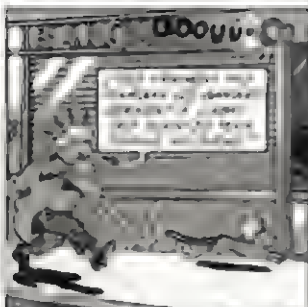
Le polar devenu mon activité principale, je n'oublie pas pour autant mes premières amours. Vers 1970, travaillant pour la série TV "les Cinq dernières minutes", j'y crée avec mon ami Louis C. Thomas l'héroïne *Vampyra* (avec un Y, j'insiste) dans une dramatique intitulée *Meurtre par la bande*. On y voyait le commissaire Bourrel s'exprimer par onomatopées, crac, splash, bang, shazam, sapritch ! Une séquence fut même tournée dans la librairie Futuropolis, que tenait à l'époque Roquemartine, rue du Théâtre. Les dessins de *Vampyra* qu'on voit dans l'émission sont l'œuvre de Loro ! J'étais sournoisement revenu à ma passion initiale.

Parmi les 80 ou 90 polars que j'ai commis, nombreux sont ceux bâtis comme des bédés. Deux au moins ont des bedessinateurs pour héros : *Noirs dess(e)ins* et *Adieu, les espions*, le premier roman qui ait eu son litre dans une bulle.

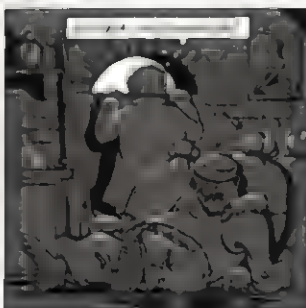
J'ai aussi tenté un véritable come-back avec *Velvet*, une Barbarella pour nre que de vait illustrer Duc (remarquable dessinateur qui, travailla longtemps pour *V magazine*), mais le projet n'est pas de suite.

Aujourd'hui, bédé et roman noir ne font plus chambre à part. Tardi adapte Léo Malet, ADG signe l'inspecteur Beaugat, Manchette *Fatale*, Imbar le *Polar de Renard*, etc. Bref, c'est l'âge d'Or, que dis-je, la Bulle d'Or ! Je ne dessine plus, certes, et c'est une sacrée bonne chose, mais je continue à rêver les petits-miquets au point que dans le prochain *Almanach du crime* - troisième année - je publierai le scénario de bande dessinée qu'un célèbre auteur de polars a bien voulu me confier en exclusivité. C'est pas un scoop, ça ?

En vérité, je vous le dis, amoureux du polar mes bien chers frères, je finirai par rencontrer mon Alex Raymond et alors là, ça va faire très mal ! Shazam !



LA BOULANGÈRE DOIT VOULOIR COUVRIR QUELQU'UN POUR M'AVOIR FAIT PORTER LA CASQUETTE COMME ÇA...



Les nostalgies secrètes de l'homme moderne qui, en se sachant déchu et limité, rêve de se révéler un jour un personnage exceptionnel, un héros. (Mircea Eliade)

L'ABC du POLAR

BIBLIOGRAPHIE

Le roman policier vous intéresse. Voici quelques ouvrages de référence. Certains sont épuisés, mais il arrive qu'on puisse en trouver un exemplaire chez des bouquinistes plus ou moins aversés.

■ EDMOND LOCARD : *Policier de roman et de laboratoire* (1913). Un célèbre criminologiste compare l'affabulation et la réalité.

■ REGIS MESSAC *Le "détective novel" et l'influence de la pensée scientifique* (1929) Paru il y a plus de cinquante ans, cet ouvrage se penche sur les origines du roman policier et analyse la part des mathématiques et de la science dans le roman-problème. Un classique.

■ FRANÇOIS FOSCA : *Histoire et technique du roman policier* (1937). Auteur de romans policiers (dont quelques-uns signés Coram), ce Genevois s'est livré passionnément à la lecture et à la critique. Il est actuellement le doyen des auteurs. Encore un classique.

■ ROGER CAILLOIS. *Puissances du roman* (Lettres Françaises - 1941). Les règles de composition et les thèmes comparés du roman et du roman policier. (Ce texte a été réédité dans *Approches de l'imaginaire* - Ed. Gallimard - 1974).

■ THOMAS NARCEJAC : *Esthétique du roman policier* (Le Portulan - 1947) Première étude du futur associé de Boileau...

■ THOMAS NARCEJAC : *La fin d'un bluff* (Le Portulan - 1949). Récidive du même qui aborde plus longuement le roman policier.

■ ANTOINETTE PESKE & PIERRE MARTY : *Les Terribles* (Ed. Frédéric-Chambriand - 1951). Biographies de Maunice

Leblanc, Gaston Leroux, Pierre Souvestre et Marcel Allain et les ombres d'Arsène Lupin, Rouletabille, Chén-Bibi et Fantômas...

■ SERGE RADINE : *Quelques aspects du roman policier psychologique* (Ed. du Mont-Blanc - Genève - 1960) J'ai pas vu, j'ai pas lu... Désolé...

■ BOILEAU-NARCEJAC : *Le roman policier* (Ed. Payot - 1964). Coupable ou innocent ? Le roman policier en accusation par les pères du suspense. Intelligent.



■ JULIETTE RAABE & FRANCIS LACASSIN : *Littératures d'évasion - la bibliothèque idéale* (Ed. Universitaires - 1969). Esquisse d'un catalogue exhaustif.

■ *Entretiens sur la paratextuelle* (ouvrage collectif - Ed. Pion - 1970). Le "brain-storming" au service du roman populaire, du polar et de la B.D., avec la participation d'éléments aussi brillants que Juliette Raabe, Evelyne Sullerot, Maurice Dubourg, Francis Lacassin, François Le Lionnais, Jean Leclercq, Yves Olivier-Martin, Pierre Versans, etc.

■ FEREYDOUN HOVEYDA : *Histoire du roman policier* (Ed.

du Pavillon - 1965). Un livre d'humour, passionnant malgré un certain nombre d'erreurs.

■ RAYMOND CHANDLER : *Lettres* (Ed. Bourgeois - 1970). Les confidences d'un grand du polar, Philip Marlowe s'explique...

■ JEAN-JACQUES TOURTEAU : *D'Arsène Lupin à San-Antonio, le roman policier français de 1900 à 1970* (Ed. Mame - 1970). OÙ l'auteur analyse plus le contenu sociologique du roman policier que sa valeur artistique. Savant, avec quelques lacunes.

■ *Le roman-feuilleton* (ouvrage collectif - Europe n° 543 - juin 1974). Une approche d'un genre méconnu et de son enfant naturel : le roman policier. Fragmentaire et superbe.

■ JOSEF DUPUY : *Le roman policier* (Ed. Larousse - 1974). Une muse au point accompagnée de morceaux choisis...

■ FRANCIS LACASSIN *Mythologie du roman policier* (10/18 - U.G.E. 1974 - n° 867 et 868). Un lecteur souvent intelligent, parfois naïf mais érudit, se penche sur quelques héros célèbres...

■ THOMAS NARCEJAC : *Une machine à lire : le roman policier* (Ed. Denoël-Gonthier - 1975) Peut-être la plus contestée des analyses...

■ ALAIN LACOMBE : *Le roman noir américain* (10/18 - U.G.E. - 1978 - n° 918). Une étude de qui est une ouverture, malgré un langage parfois pédant.

■ BOILEAU-NARCEJAC : *Le roman policier* (Que sais-je ? - PUF - 1975 - n° 1623). Le roman policier, sa structure, son histoire... par deux éminents spécialistes...

■ MICHEL LEBRUN : *L'Almanach du Crime 1980* (Guénaud-Polar - 1979). Un travail de bédiction "polaroïde"... Remarquable malgré quelques petites erreurs, en particulier de dates.

■ ROBERT MARTY : *Le roman populaire* (Ed. Seghers - 1976). Une anthologie laissant une jolie part au roman policier de la fin du XIX^e et du début du XX^e...

■ *La fiction policière* (ouvrage collectif - Europe - n° 571-572 - novembre 1976). Avec la participation de François Bussiére, Maxime Chastang, M.B. Endrèbe, François Guénif, Michel Lebrun, Yves Olivier-Martin, François Rivière, etc.

■ MICHEL LEBRUN : *L'Almanach du Crime 1981* (Guénaud-Polar - 1981). Brillante récidive du plus étonnant collectionneur français de polars...

Il y aurait d'innombrables études, préfaces, interviews, etc., à citer. Il y a de plus la somme d'articles, de critiques et d'échos parus dans les revues spécialisées et les fanzines : *Mystère-Magazine* (343 numéros), *Hitchcock-Magazine*, *Le Saint-Magazine*, *Choc*, *Le Magazine du Mystère*, *Désiré*, *Enigmatika*, *Les Arus du Crime*, *Polar*, *Gang*, *Le Fulmar*, etc.

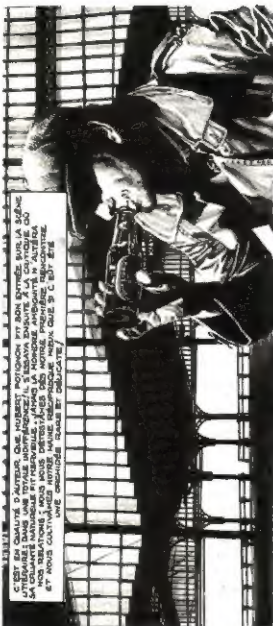
Il existe aussi de nombreux ouvrages sur des auteurs, parmi lesquels Georges Simenon, mais aussi Léo Malet, San-Antonio, Edgar Poe, Edgar Wallace, Agatha Christie, etc., ainsi que sur des personnages fameux.

Une seule conclusion : le roman policier est insaisissable...

G.R.

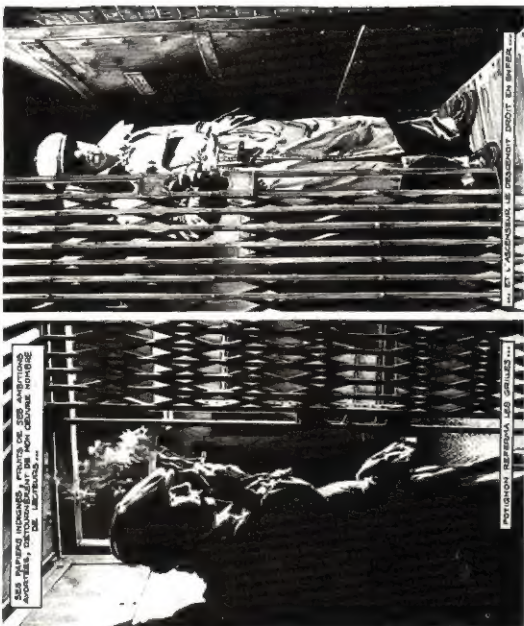


Georges Rioben, spécialiste du roman policier, est l'un des promoteurs du nouveau *Mystère Magazine*, qui réapparaît dans les kiosques.



LES QUATRE S'ATTENDENT QUE HUBERT, POTIGNON ET SON FRÈRE BOUTE LA SCÈNE. L'UN D'EUX SE LANCE EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.

LES QUATRE S'ATTENDENT QUE HUBERT, POTIGNON ET SON FRÈRE BOUTE LA SCÈNE. L'UN D'EUX SE LANCE EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.



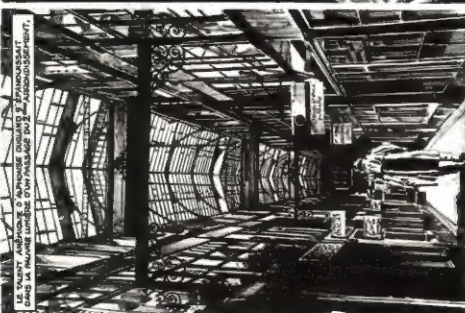
LES INFÉRIEURS INCONNUES, PLEINS DE DÉS ANTI-THÉÂTRE, SE LANCENT EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.

LES INFÉRIEURS INCONNUES, PLEINS DE DÉS ANTI-THÉÂTRE, SE LANCENT EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.

LES INFÉRIEURS INCONNUES, PLEINS DE DÉS ANTI-THÉÂTRE, SE LANCENT EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.



LES INFÉRIEURS INCONNUES, PLEINS DE DÉS ANTI-THÉÂTRE, SE LANCENT EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.



LES QUATRE S'ATTENDENT QUE HUBERT, POTIGNON ET SON FRÈRE BOUTE LA SCÈNE. L'UN D'EUX SE LANCE EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.



LES QUATRE S'ATTENDENT QUE HUBERT, POTIGNON ET SON FRÈRE BOUTE LA SCÈNE. L'UN D'EUX SE LANCE EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.

LES QUATRE S'ATTENDENT QUE HUBERT, POTIGNON ET SON FRÈRE BOUTE LA SCÈNE. L'UN D'EUX SE LANCE EN AVANT, MAIS IL EST DÉJÀ TROP TARD. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12. LA COULEE MARCHE EN FÉVERBILITÉ, JUSQU'À LA MONTÉE AVANT-GUÊTE N° 12.

ADIEU MES JOLIS...

Cut !

Eteignez les spots, rangez les crayons,
les stylos.

That's all, folks !

Refermez la porte sur Mister Polar
et Miss B.D.

Nous descendons l'escalier, la concierge
nous salue.

Elle nous demande comment ça s'est passé.

Nous avons évité les blablas, les flafas,
et les bicornes académiques.

Bien, nous dit-elle, de l'image avant toute
chose, et pour cela préfère te taire...

La rue s'éteint, et derrière nous, une à une,
les lettres du néon A SUIVRE.

Les deux premières déjà absorbées par
le noir, et le U qui frissonne.

Je lis VIVRE.

C'est ce que nous allons faire, car la nuit
sera longue.



Ce numéro a été coordonné par **ALAIN DUGRAND** et **HERVE PRUDON**



AVEC LES ROMANS
(A SUIVRE)
LE SOUFFLE DE L'AVENTURE
ET DE L'IMAGINAIRE

les romans
(A SUIVRE)
casterman